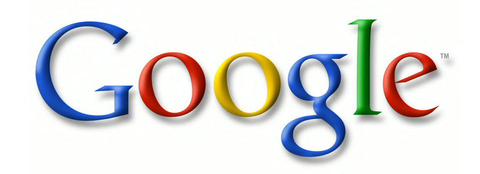








L'AGRICULTURE.

POËME.

L'AGRICULTURE,

POËME.

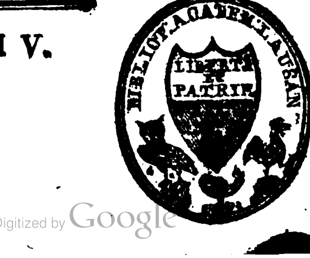
PAR M. ROSSET.

SECONDE ÉDITION.

Hîc labor, hinc laudem fortes sperate Coloni.
Virg. Georg. lib. III.



M. DCC. LXXIV.





AU ROI.

SIRE,

Ce n'est que sous les auspices de VOTRE MAJESTÉ, *que l'objet de ce Poëme & les circonstances où il a été composé, pouvoient lui permettre de voir le jour.* VOTRE MAJESTÉ *dans la Flandre, triomphoit en personne de ses ennemis, & les soumettoit en Italie par la force de ses armes, & tandis qu'Elle assuroit aux Cultivateurs la possession tranquille de leurs héritages, Elle s'occupoit des moyens de perfectionner leurs travaux & de rendre leurs récoltes plus abondantes.*

Vous avez marché, SIRE, *sur les traces des Princes les plus sages de l'antiquité en protégeant l'Agriculture : vous les avez surpassés en la tirant de l'oubli & en la vengeant du mépris. Il manquoit à la gloire de notre Siècle & au règne de votre auguste Bisaïeul, à ce siecle d'or pour les Lettres, des ouvrages instructifs sur une matière si intéressante. Une foule*

d'Ecrivains avoit traité des Arts les plus frivoles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté ; personne n'avoit pensé à perfectionner l'Art le plus noble & le seul nécessaire, & notre délicatesse orgueilleuse l'avoit abandonné à la routine servile des Laboureurs.

VOTRE MAJESTÉ y a reconnu la source des vraies richesses de l'Etat ; Elle l'a honoré de sa protection ; Elle nous a rappellés à l'imitation des exemples des Nations les plus polies & les plus illustres.

La France vit aussi-tôt éclore un grand nombre d'ouvrages sur l'Agriculture ; VOTRE MAJESTÉ fit répéter sous ses yeux & fit Elle-même d'heureuses expériences, Elle ordonna que tous ses Sujets en fussent instruits ; l'exemple du Prince a rendu cultivateurs les Citoyens & les Grands du Royaume.

Des Loix salutaires préparées par l'expérience, ont trouvé dans vos Sujets cette soumission filiale qui naît moins de la force de l'autorité que de la douceur de la persuasion. Des Sociétés d'Agriculture formées dans les Provinces, sous votre protection, ont excité, instruit & guidé les Cultivateurs. C'est à leurs représentations que VOTRE MAJESTÉ a accordé les réglemens les plus heureux pour encourager la culture & les défrichemens.

La liberté qui procure la circulation & maintient le prix des grains au dedans & au dehors du Royaume, qui favorise la sortie du

bétail, ou en affranchit l'entrée; l'exemption des droits sur les Fermes rurales; enfin l'établissement des Ecoles de Médecine Vétérinaire, auxquelles nous devons la conservation des Animaux destinés aux travaux & aux engrais, & qui font revivre dans vos Etats un Art presque perdu depuis les beaux jours de l'Empire Romain, sont des bienfaits multipliés de VOTRE MAJESTÉ.

Tant de sages réglemens ont augmenté la perfection de la culture, la richesse des récoltes & la valeur des fonds; les défrichemens qui, dans dix ans, ont rendu au jour & à l'industrie tant de terres ensévelies sous les landes, surpassent déjà l'étendue d'une grande Province; votre Empire plus florissant est aussi devenu plus vaste, sans que ses limites aient été reculées. Cette acquisition glorieuse ne doit rien à la force de vos armes, ne fait point couler de pleurs & n'est point arrosée de sang. C'est une conquête de la sagesse & de la bienfaisance.

A qui pourrois-je donc, SIRE, *offrir ce premier Poëme Géorgique dans notre Langue, à aussi juste titre qu'à un Roi qui a rétabli parmi nous l'Agriculture, qui la protége, & qui occupé de diminuer les subsides onéreux sur les fonds, & de procurer à ses Sujets les moyens de les cultiver avec plus de succès, les fait vivre à l'ombre de son nom dans un repos si desirable? Que cette gloire, source de tant de biens, est préférable à celle de ra-*

ravager la terre & de rendre malheureux les vaincus & les vainqueurs! Puisse VOTRE MAJESTÉ *jouir long-temps de notre bonheur & de ses bienfaits!*

SIRE, *il en est un qui me touche personnellement & que je ne dois jamais oublier; j'ai eu l'honneur étant auprès de vous, député de votre Cour des Comptes, Aides & Finances de Montpellier, de demander pour Elle & d'obtenir de* VOTRE MAJESTÉ *le don de votre Portrait. Lorsque je fus admis à lui en faire mon remercîment, Elle me témoigna sa satisfaction des services de ma Compagnie, & combla mes voeux en me donnant des marques de cette bonté qui lui gagne tous les cœurs. L'hommage qu'Elle me permet de lui offrir aujourd'hui, me devient plus précieux en me procurant l'occasion de lui renouveller celui de ma reconnoissance.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidéle sujet & serviteur.

ROSSET.



DISCOURS

SUR LA

POÉSIE GÉORGIQUE.

VIRGILE écrivoit ses Géorgiques, tandis qu'Auguste prenoit Alexandrie, réduisoit l'Egypte en province, & que sur les bords de l'Euphrate, il soumettoit les Parthes & régloit les différends de leurs Rois. Les conquêtes glorieuses de Louis XV à la tête de ses armées en Flandre, & par ses Généraux en Italie, & la paix qu'il donna à toute l'Europe, sont l'époque de la composition de ce Poëme.

Il n'avoit encore paru parmi nous presque aucun écrit sur l'Agriculture. La nation Françoise issue de Conquérans sortis du Nord, commençoit à être éclairée, elle cultivoit déjà les Lettres; mais elle avoit conservé leur faux orgueil, & méprisoit comme eux, les travaux grossiers de la campagne. Henri IV & son Ministre immortel avoient senti l'importance de cet objet; le génie de la Nation commençoit à changer, & leurs grandes vues avoient déjà fait naître quelques bons ouvrages. La durée d'un règne si fortuné fut trop courte. Son Successeur occupé à pacifier les divisions intestines, & à abaisser les

Grands de son royaume, ne tourna point ses regards sur les Cultivateurs. N'est-il pas étonnant que dans le siècle de Louis XIV, qui fut celui des Sciences & des beaux Arts, on n'y ait donné aucune attention ! Les Arts les plus inutiles trouvèrent des Protecteurs & d'habiles Ecrivains ; l'Art de cultiver la terre, mère & nourrice commune de tous les hommes, le plus utile de tous & le seul nécessaire, fut le seul qui resta dans l'oubli. On le laissa à de vils mercénaires, qui bornés aux pratiques de leurs pères, suivoient machinalement une méthode devenue de jour en jour plus imparfaite & plus vicieuse. On négligea de les éclairer, & notre imagination séduite s'accoutuma à regarder cet Art comme aussi grossier & aussi méprisable que ceux qui l'exerçoient.

L'institution divine de l'Agriculture (*a*), nos besoins qui la rendent aussi nécessaire à notre vie qu'à nos délices, l'attention qu'avoient pour elle les Peuples les plus célèbres de l'antiquité, & surtout les Romains, chez qui elle étoit si honorée ; l'exemple des Princes, des Rois & des Empereurs (*b*) les plus sages, qui non-seulement l'ont soutenue, mais dont quelques-uns n'ont pas dédaigné de composer des ouvrages sur cette matière, & d'en laisser des préceptes à la postérité, n'ont pu réveiller notre mollesse endormie dans le sein du luxe & de l'oisiveté.

(*a*) *Non oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo.* Eccl. 7.

(*b*) Hiéron, Attale, Archelaüs, &c. Jule Capitolin, dans la vie de l'Empereur Albin, dit, en parlant de son goût pour l'Agriculture : *Agricolandi peritissimus, ita ut etiam Georgica scripserit.* Osias, roi de Juda, nommé aussi par l'Ecriture, Azarias, leur en avoit donné l'exemple. *IV. Paralip.* 26.

L'indifférence de nos Poëtes pour les travaux champêtres, fut encore plus grande que celle du reste de la Nation. Ils dédaignèrent de consacrer le langage des Dieux à des objets rustiques. Nos plus célèbres Ecrivains achevèrent de les décourager, en jugeant notre Langue trop foible pour donner de la noblesse aux petits détails, & plus incapable encore de fournir des expressions harmonieuses pour rendre agréable à l'oreille superbe & délicate, un sujet si grossier & des noms relégués à la campagne.

Vivement touché de ces injustes préventions contre l'Agriculture & contre notre Langue, devenue celle de toute l'Europe, j'avois résolu de venger l'une & l'autre de ce mépris injurieux. Je composai dans mon loisir, à la campagne, le Poëme sur l'Agriculture que je présente aujourd'hui au Public, & j'y joignis ce Discours dont la première partie étoit employée à faire voir que la Providence avoit destiné l'homme à la culture de la terre; que c'étoit-là son plus noble & son plus ancien apanage; que cet Art avoit toujours été honoré & cultivé par les Nations les plus puissantes, & sur-tout par les Egyptiens, les Grecs & les Romains; qu'il n'est tombé dans l'avilissement, que lorsque les Goths, les Vandales & les autres Barbares du Nord, accoutumés à n'estimer que la chasse & la guerre s'étant répandus dans toute l'Europe, abandonnèrent les travaux de la campagne à de vils esclaves; qu'enfin ce mépris qui s'est perpétué jusqu'à nous, étoit dans notre Siècle, d'ailleurs si poli & si éclairé, un reste de ténèbres & de barbarie.

L'ouvrage étoit achevé, lorsqu'on vit paroître successivement & en peu de temps des écrits estimables sur l'Agriculture. Le Mémoire de M. Tillet,

le Traité des avantages & désavantages de la France & de la Grande Bretagne, celui de la conservation des grains par M. Duhamel du Monceau, celui des prairies artificielles, divers articles du Dictionnaire de l'Encyclopédie, l'Essai sur l'amélioration des terres, par M. Patullo, ouvrage excellent, & qui, dans un petit volume, renferme beaucoup de bons préceptes & un grand nombre d'autres ont tiré la France d'un long assoupissement, & lui ont fait enfin ouvrir les yeux sur ses premières & ses principales richesses. Le Souverain & ses Ministres ont excité & encouragé les talens. Il s'est formé en diverses Provinces des assemblées de Sages uniquement occupés à perfectionner les travaux de la campagne, & à en dicter les loix. Columelle qui vivoit sous Tibère ou Claude, se plaignoit de ce que tandis qu'on trouvoit à Rome des Maîtres en tout genre, il n'y avoit point d'école d'Agriculture. (*lib. 1, in Proëm.*) Nos Sociétés d'Agriculture ne remplissent-elles pas cet objet d'une manière plus noble & plus avantageuse ?

Ainsi mes vœux ont été accomplis avant d'être devenus publics. Je me contente d'ajouter ici trois réflexions, courtes, mais essentielles.

1°. Ceux qui veulent donner des maximes sur la culture des terres, doivent auparavant la connoître & l'étudier sérieusement. Ce n'est point à l'ombre du cabinet ni par des systèmes, qu'ils peuvent se rendre utiles, mais par des expériences sûres & réitérées. Je desirerois sur-tout, comme le célèbre M. Rollin l'a proposé, qu'on fît une comparaison exacte & approfondie des préceptes des Auteurs anciens dont nous avons les ouvrages, avec la pratique que nous suivons.

2°. C'est en vain que les Sages s'occuperont à proposer les moyens de perfectionner les travaux

de la campagne, si l'industrie n'est point excitée par des encouragemens & des récompenses, & si les terres ne sont pas soulagées des charges accablantes qui excèdent leurs produits & leur force.

3°. Il est sur-tout important de multiplier le nombre des Cultivateurs, ou du moins d'empêcher qu'il ne diminue. Tous les autres états sont sortis de celui-ci & s'y recrutent sans cesse; aucun n'y rentre jamais. De-là vient la diminution sensible du nombre des habitans de la campagne, dont on se plaint avec tant de raison; de-là vient que tant de terres sont si mal cultivées, & que tant d'autres demeurent en friche ou sont abandonnées.

Si l'Agriculture rétablie parmi nous dans ses droits, a fixé notre attention, personne ne s'est mis en peine de justifier notre Langue des injustes reproches dont elle est flétrie. Les langues Grecque & Latine nous offrent d'excellens Poëmes sur les travaux champêtres, la Poésie françoise ne nous présente aucun ouvrage de goût sur cette matière, & comme l'a remarqué l'Auteur du Spectacle de la Nature, (*tome II, cinquième entretien*) » le Tableau » de l'Agriculture est encore à commencer; nous » n'avons aucun Poëte qui l'ait seulement ébauché: » ce seroit cependant pour un génie heureux le » moyen le plus sûr, non-seulement de plaire, mais » de plaire à tous les Lecteurs.

Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé nos Ecrivains les plus illustres; ils ont au contraire jugé notre Langue incapable de produire un bon Poëme sur les travaux de la campagne. M. de Voltaire, dans son Discours de réception à l'Académie Françoise, après avoir dit que les Poëtes ont formé les Langues, & que la Langue Françoise, ayant été formée par les Poëtes dramatiques, n'a exprimé que ce qui peut toucher l'ame, ajoute ces paroles

remarquables : » Nous nous ſommes interdits nous-
» mêmes inſenſiblement preſque tous les objets que
» les autres Nations ont oſé peindre ; il n'eſt rien
» que le Dante n'exprimât à l'exemple des anciens,
» il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous,
» comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Au-
» teur des Géorgiques, qui nomme ſans détour
» tous les inſtrumens de l'Agriculture ? à peine les
» connoiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe,
» dans le ſein du repos & du luxe des villes, attache
» malheureuſement une idée baſſe à ces travaux
» champêtres, & au détail de ces Arts utiles que les
» Maîtres & les Légiſlateurs de la terre cultivoient
» de leurs mains victorieuſes.

» Si nos bons Poëtes avoient ſu exprimer heureu-
» ſement les petites choſes, notre Langue ajouteroit
» aujourd'hui ce mérite qui eſt très-grand, à l'avantage
» d'être devenue la premiere Langue du monde pour
» les charmes de la converſation & pour l'expreſſion
» du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtyle du
» théatre ont entièrement prévalu ; ils ont embelli la
» Langue Françoiſe, mais ils en ont reſſerré les
» agrémens dans des bornes un peu étroites.

Il me ſemble que la proſe a eu au moins autant de part à la formation de notre Langue que la poéſie dramatique. Quand Corneille mit au jour ſes chef-d'œuvres de théatre, Balſac & Peliſſon avoient écrit, & Paſcal écrivoit. La Langue Françoiſe étoit à peu près alors telle qu'elle eſt aujourd'hui. Le ſtyle de ce dernier n'eſt-il pas encore de nos jours le meilleur de tous les modèles ? Ne peut-on pas aſſurer que ſon langage eſt plus pur & plus parfait que celui de Corneille, & que c'eſt à lui plus qu'à tout autre que nous devons la formation de notre Langue ? Il ſemble l'avoir devinée, comme a ſi bien dit M. de Voltaire. Deux réflexions ache-

veront de prouver que les deux reproches que M. de Voltaire, appuyé sur son principe, a faits à notre Langue, ne sont pas mieux fondés.

1°. Est-il bien vrai que nous ne puissions pas nommer les instrumens de l'Agriculture, ni en exprimer les travaux? J'avoue qu'il existe des noms si avilis par le goût & la délicatesse de la Nation, que notre poésie ne peut les adopter. Ainsi elle ne peut nommer une *truie*, une *vache*, un *cochon*, une *fourche*, le *fumier*, le *faucheur*, &c. mais on trouvera dans Boileau la *bêche*, le *hoyau*, l'*arrosoir*, la *pelle*, le *rateau*, &c. On peut nommer dans le style le plus noble le *taureau*, le *bœuf*, la *génisse*, le *mouton*, la *chèvre*, la *brebis*, la *charrue*, le *soc*, la *faux*, les *sillons*, le *van*, les *guérets*, les *labours*, &c. Cette distinction d'expressions nobles & basses est commune à toutes les Langues. L'odieuse exception que M. de Voltaire impute à la nôtre est donc sans fondement.

2°. Ce n'est pas avec plus de raison qu'il accuse nos Poëtes de n'avoir pas su exprimer heureusement les petites choses. Le Lutrin, l'Art poétique & les Epîtres de Despréaux nous en offrent un grand nombre qui sont exprimées avec beaucoup de noblesse. Il osa le premier parler de la poudre, des fusils, des canons, tandis que nos Poëtes effrayés des noms de ces nouvelles armes, ne pouvoient abandonner les piques & les flèches, dont il n'étoit plus question depuis long-temps. Racine, La Fontaine & tous nos bons Poëtes modernes sont remplis de tours & d'expressions nobles & agréables, qui peignent admirablement les plus petits objets. M. de Voltaire s'est oublié lui-même. Sa Henriade, & presque tous ses Ouvrages nous présentent les peintures les plus charmantes dans ce genre : il a tout ennobli jusqu'à la mousse du vin de Champagne. Il

nous est donc permis, sans diminuer sa gloire, d'opposer ses vers à sa prose, & sa pratique à sa théorie.

Je conviens que nous n'avons aucun ouvrage où le Poëte soit obligé de combattre sans cesse contre la bassesse & la grossièreté du sujet & des expressions, mais je suis persuadé que notre Langue est plus forte & plus ingénieuse qu'on ne croit; qu'on dit tout en François quand on sait la bien manier, & qu'enfin la difficulté d'exprimer les objets dégradés par un faux goût, vaincue par le génie, peut faire honneur en même-temps à l'Auteur & à notre Langue.

L'Abbé Desfontaines juge encore plus défavorablement de la Langue Françoise. Il la croit incapable de produire un poëme épique à cause de sa foiblesse, de sa timidité, de la nature de sa versification, & des idées basses que notre caprice a attachées à des choses qui ne sont pas telles chez les Anciens & chez les autres Nations: » Avec ces » désavantages, comment pourrions-nous réussir » dans un poëme épique qui exige des détails où il » faudroit employer des mots vulgaires que nous » n'avons pas jugé à propos d'ennoblir?

» Mais, ajoute-t-il, c'est principalement dans le » genre didactique que notre Langue fait sentir sa » stérilité & son ingratitude, sur-tout lorsque ce genre » a pour objet des choses grossières & communes, » comme les travaux de la campagne. Loin de pou- » voir alors nous exprimer en vers avec quelque » élégance, nous ne le pouvons pas même en prose.

Il distingue ensuite les objets spirituels & relevés, pour lesquels nous avons assez de manières de les exprimer noblement, & il en donne quelques exemples; mais il pense, » qu'il est impossible de » faire en François un bon poëme didactique sur les » travaux de la campagne. Les préceptes, dit-il enco-

» re,

» re, qui concernent les Arts libéraux, notre Lan-
» gue peut les exprimer heureusement & avec élé-
» gance. Il n'en est pas de même à l'égard des Arts
» mécaniques & grossiers, tels que l'Agriculture &
» les Arts de cette espèce. Comme notre versifica-
» tion n'admet que des expressions choisies & élé-
» gantes, & que cependant pour exprimer ce qui
» concerne ces Arts, nous n'avons que des termes
» populaires & des tours communs, comment
» pourrions-nous donner en vers des préceptes
» sur ces choses sans dégoûter le Lecteur ? Faut-
» il que notre Langue, fille de la Langue Latine,
» ressemble en cela si peu à sa mère ! La Langue
» Latine, comme l'on sait, a une infinité de tours
» variés & d'expressions figurées, pour dire agréa-
» blement les choses les plus communes, & sur-
» tout pour tracer des préceptes sans sécheresse (c).

Il me semble que la Henriade de M. de Voltaire est seule une excellente réfutation des objections de l'Abbé Desfontaines contre notre idiome. Il n'est point ici question d'examiner ce poëme du côté de l'ordonnance, des règles de l'Art & du fond du sujet. Ce Critique austère n'a jugé notre Langue incapable du poëme épique qu'à cause de sa disette, de sa timidité & de sa foiblesse, pour exprimer les détails inséparables de ce genre de Poésie. On ne peut

(c) Le Traducteur du *Prædium rusticum* du Père Vanière, sous le titre d'*Economie rurale*, pense, comme l'Abbé Desfontaines, que le caprice & la pauvreté de notre Langue ne nous permettent pas d'écrire en vers sur les travaux de la campagne ; & il assure que par cette raison le Père Vanière s'est bien gardé de faire son Poëme en François. Il auroit dit avec plus de vérité, qu'élevé dans l'Ecole, & dans l'exercice de la Langue & de la Poésie Latine, il lui auroit été bien difficile de réussir dans la Poésie françoise.

nier qu'en général il n'y ait beaucoup de noblesse dans l'expression des plus petits détails contenus dans ce grand Ouvrage : il fait honneur à la Nation ; le style en général en est relevé, & très-digne de la majesté de l'Epopée. Il n'est donc pas vrai que notre Langue ne puisse produire un Poëme épique, par les raisons qu'allègue l'Abbé Desfontaines.

On peut répondre aisément & en peu de mots, aux objections de ce célèbre Ecrivain contre le sujet de l'Agriculture, & la stérilité de notre Langue. Est-il bien sûr que les travaux de la campagne soient un sujet si bas & si grossier ? & le préjugé n'a-t-il pas plus de part dans cette décision que la vérité ? Est-il croyable que l'Art le plus noble & le plus utile ne puisse paroître que vil & dégoûtant à ceux dont il fait le bonheur ? Je conviens qu'il y a des détails & des termes que la Poésie rebute, & qu'il faut nécessairement éviter : mais un Poëme didactique n'est pas un traité ; le choix est permis au Poëte. S'il y a quelques travaux dont il ne doit pas parler, s'il y en a d'autres qui ne doivent être que légèrement tracés, il en est qui souffrent des détails, & que leur nature même, ou des métaphores heureuses rendent intéressans & agréables. Ce sujet qu'il paroît impossible au préjugé de chanter dans notre Langue, ne peut être touché que par des mains délicates & pleines de circonspection ; mais il a des beautés & des graces qui lui sont propres, & qui paroîtront tout-à-fait nouvelles. C'est pour nous un genre de poésie inconnu, & j'ose dire presque une nouvelle Langue.

On doit apporter un discernement encore plus scrupuleux dans le choix des expressions. On en trouvera sans doute un grand nombre de grossières, & qui doivent demeurer reléguées à la campagne, comme je l'ai observé ; mais il y en a plusieurs qui

ne manquent pas de noblesse, & d'autres qui, sans être fort élégantes, ne déshonorent pas le style.

L'Abbé Desfontaines a exagéré le mérite de la Langue Latine. Elle avoit, comme la nôtre, des termes populaires & des détails grossiers, pour exprimer les travaux champêtres. Pline assure que Virgile a choisi dans son sujet ce qu'il y a trouvé d'agréable, & qu'il ne s'est abstenu d'un plus grand détail qu'à cause de la bassesse & de la grossièreté des choses. *Nec deterrebit quarumdam rerum humilitas... quanquam videmus Virgilium præcellentissimum vatem eâ de causâ hortorum dotes fugisse, e tantisque quæ retulit, flores modò rerum decerpsisse.* (*d*) Sénèque prétend que Vigile a plus consulté l'agrément des expressions que la vérité des choses (*e*). L'une & l'autre Langue opposent donc les mêmes obstacles, & s'ils sont plus grands dans la nôtre, il faut en conclure qu'elle se prête beaucoup plus difficilement que la Langue Latine à la composition d'un Poëme didactique, & non pas qu'elle en est incapable.

C'est ainsi que semble avoir pensé M. Clément dans les Observations critiques qu'il a publiées sur la Traduction des Géorgiques de Virgile par M. de Lille. Voici ses expressions (*page* 2) : » Il faut dire ;
» Rien de plus difficile en François qu'un Poëme sur
» l'Agriculture ; aussi ne l'a-t-on point tenté dans le
» siècle dernier, dans le siècle du génie ; & dans celui-
» ci, qu'on peut appeller le siècle de l'esprit, ne l'a-
» t-on guère exécuté qu'avec esprit.

Il discute ensuite (*page* 3 *& suiv.*) les raisons qui nous rendent si difficiles les Géorgiques Françoises, & il semble retracer son opinion, en

(*d*) Plin. *lib. XIV*, *in Proëm.*

(*e*) Sen. epist. 87. *Non quod verissimè, sed quod decentissimè diceretur, aspexisse.*

concluant (*page 6*) que » ces difficultés qui ren-
» dent *intraitable* un Poëme François sur les choses
» rustiques, se rencontrent avec beaucoup d'autres
» dans la Traduction des Géorgiques. «

Un Poëme qui n'est que *très-difficile* dans notre Langue n'est pas *intraitable*. Ces deux idées qui semblent opposées, peuvent se concilier, en distinguant les traductions, des ouvrages de génie. Le Traducteur est asservi aux pensées, aux images, aux expressions de l'original. Ce qui est noble dans une autre Langue devient souvent bas & trivial dans la sienne: s'il veut le conserver, son style rampe; s'il s'éloigne trop de son modèle, il manque à la fidélité qu'exige la traduction: il lui est impossible d'éviter l'un ou l'autre de ces défauts. Celui qui est véritablement Auteur, pense librement: il a le choix des objets, des idées, des expressions nobles ou agréables dans sa Langue; il peut rejeter ce qui est populaire ou grossier, *& quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.* (*Hor. de art. poët.*)

Virgile, s'il faut en croire Sénèque & Pline, dont j'ai ci-devant rapporté les paroles, a trouvé ces obstacles dans sa Langue, qui avoit, comme la nôtre, des tournures & des expressions basses & communes. C'est ce qui m'a fait penser qu'une excellente traduction de ses Géorgiques dans notre Langue est *impossible*, & qu'un bon Poëme François sur l'Agriculture n'est que *très-difficile*.

Je ne sais quel Poëme François, M. Clément a pu avoir en vue, lorsqu'il a dit » que dans ce siècle » on ne l'a guère exécuté qu'avec esprit. « Il n'a pas sans doute entendu parler des traductions, dont il ne doit point être ici question: leur mérite est d'être nobles, élégantes & fidèles, mais un Traducteur ne crée rien.

Je ne connois parmi nous que deux Poëmes,

qu'on a voulu faire regarder comme des Géorgiques Françoises.

L'un publié depuis environ quinze ans, sans nom d'Auteur, & divisé en quatre chants, assez courts, porte ce titre imposant : *Les Jardins d'ornement*, ou *Les Géorgiques Françoises.* Virgile, en disant qu'il chanteroit peut-être les jardins potagers, les seuls que connussent les Romains, & que leurs productions rendent utiles & intéressans, ne les regardoit sans doute que comme accessoires ou épisodiques, & non comme essentiels à son sujet, puisqu'il ne les y a pas compris. Quel rang auroient pu y occuper les parterres ou jardins d'ornement, qui ne produisent aucuns fruits, & qui n'offrent qu'un objet de luxe & d'agrément ? Étrangers aux travaux rustiques, ils n'appartiennent qu'improprement à l'Agriculture, & n'y tiennent que par un coin. Le titre donné à ce Poëme n'est donc qu'une usurpation.

L'autre Poëme est celui des Saisons, par M. de Saint Lambert, de l'Académie françoise & distingué par ses talens. Le titre, le sujet, & le plan sont étrangers au genre connu de la Poésie Géorgique. Le langage de la Philosophie prêté à la Poésie par M. de Saint-Lambert, & le genre nouveau de la Poésie descriptive, créé par les Allemands & les Anglois, qu'il a choisi, & dont il fait l'éloge, montrent assez le plan & la nature de son ouvrage.

Ainsi quand M. de S.L. dit (*Disc. prélim.*) » qu'il » a fait des Géorgiques pour les hommes chargés » de protéger les campagnes, & non pour ceux » qui les cultivent, « il n'a pas prétendu s'exprimer avec précision, & n'a considéré que les descriptions de son Poëme. On ne peut concevoir de vraies Géorgiques sans préceptes ; son Ouvrage n'en contient aucun. Il est donc évident qu'il n'a point

fait de Géorgiques, même pour la classe des Citoyens auxquels il a consacré sa plume, & de qui il auroit été sûr d'être entendu.

On est plus surpris de lire ce qu'il ajoute (*Disc. prélim.*) » Les charmantes Géorgiques de Virgile, » & les Géorgiques plus détaillées de Vanière ne » peuvent être d'aucun usage aux paysans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur » leur métier, est un ouvrage inutile; mais il sera » utile à jamais d'inspirer à ceux que les loix élèvent au-dessus des Cultivateurs, la bienveillance » & les égards qu'ils doivent à des Citoyens estimables. «

C'est à M. de S. L. à prouver l'utilité du genre dans lequel il s'est exercé, & c'est au Public d'en juger. Mais l'utilité du genre dans lequel Virgile a imité Hésiode, l'utilité de ses admirables Géorgiques, qui n'ont paru que *charmantes* à M. de S. L. & qui sont encore regardées comme le plus parfait Ouvrage de l'antiquité, est consacré par le jugement de tous les siècles & de toutes les nations. Entreprendre de le justifier, ce seroit en compromettre l'évidence & l'autorité.

Je ne puis donc me repentir d'avoir préféré le genre de la Poésie Géorgique, dont les Anciens nous ont laissé de si parfaits modèles, ni d'avoir suivi les traces des grands Hommes que j'ai tâché d'imiter. Si j'ai osé le premier entreprendre un Poëme vraiment Géorgique dans notre Langue, & que le jugement du Public ne lui soit pas favorable, je n'accuserai ni le genre tracé par de si grands Maîtres, ni l'ingratitude & l'incapacité de la Langue Françoise que plusieurs Hommes de Lettres jugent trop foible & trop bornée pour se prêter aux détails des travaux champêtres, mais uniquement la foiblesse & la médiocrité de mes talens.

Puisque nous n'avons aucun Poëme Géorgique François, il ne me reste qu'à rendre compte de ceux qui, composés en d'autres Langues, sont les plus estimés. Varron nous apprend que les Grecs en avoient plusieurs. Ménécrate d'Ephèse & Nicandre de Colophon se distinguèrent dans ce genre d'écrire ; ce dernier a été imité par Virgile (*Quint. liv. x, chap. premier*) : mais Hésiode est le plus ancien & le plus célèbre de tous. Une partie de ses Ouvrages est parvenue jusqu'à nous.

Virgile composa en Latin ses admirables Géorgiques. Le Père Rapin, vers le milieu du dernier siècle, publia son excellent Poëme des Jardins, & le Père Vanière a donné, au commencement de celui-ci, sa Maison rustique en seize Livres. Ces deux Poëmes sont écrits dans la même Langue. Nous avons aussi un Poëme Latin du Père Souciet, Jésuite, sur la culture du blé, Ouvrage inférieur à ceux de ses deux confrères; il contient trois Livres; le premier sur le choix d'une terre, le second sur la préparation & la culture des champs, le troisième sur la moisson. Ce Jésuite a prétendu que Virgile & Vanière avoient omis les règles les plus essentielles du labourage : il reproche surtout au Prince des Poëtes Latins, d'être dans son premier Livre, très-abondant dans les choses d'agrément, & avare d'instructions; de n'avoir donné que légèrement plusieurs préceptes, & de n'avoir pas même indiqué les autres. Il s'est proposé en écrivant, de traiter ce que ces Poëtes ont négligé : il a recherché dans Caton, Varron & Columelle, les opérations du labourage, les préceptes & les termes qu'on voit que Virgile a rejetés à cause de leur bassesse & de leur grossièreté ; ce qui a conduit le Père Souciet à faire un Poëme sans poësie, & dont le style est dur & foible.

Les Italiens estiment beaucoup un Poëme en

quatre chants, & en vers non rimés, sur la culture du riz, par M. le Comte Jean-Baptiste Spolvérini, mort à Vérone en 1763. Le Père Vanière parle avec éloge de quelques Poëmes Latins sur diverses parties de l'Agriculture, par M. Ravasini, de Parme. Ce dernier publia une partie de ses Ouvrages en 1706, & l'autre en 1711 : on en trouve des extraits dans les Journaux de Trévoux, de Janvier 1707; & d'Octobre 1711. La première contient un Poëme & des Eclogues en l'honneur de la Vierge, deux Livres sur les prairies, un sur le figuier, & quatre sur la vigne, la vendange & le vin, & quelques Satyres. Dans la seconde partie sont, un Poëme sur l'eau, en cinq Livres, un autre sur l'ombre, des Odes & des Epigrammes.

Il a paru à Londres en 1753, un Poëme Anglois en vers non rimés, par M. Dodsley, dédié au Prince de Galles, & divisé en trois Livres; le premier sur l'Agriculture, le second sur le Commerce, le troisième sur les Arts. La partie qui concerne l'Agriculture, est plus morale que didactique, & contient plus de descriptions que de préceptes.

HÉSIODE.

LES Auteurs sont peu d'accord sur le temps où ce Poëte a vécu : les uns ont cru qu'il étoit plus ancien qu'Homère. Cicéron (f) avec quelques autres, le font vivre plusieurs siècles après. Ceux-ci ne regardent pas sans doute comme authentiques ces deux vers attribués à Hésiode, & gravés sur un trépied dédié aux Muses sur le mont Hélicon. » Hésiode, après avoir vaincu dans le combat

---

(f) *Doctus Hesiodus... & Homerus qui multis, ut mihi videtur, ante seculis fuit.* De Senect.

» du chant le divin Homère, a consacré ce trépied » aux Muses habitantes de l'Hélicon (*g*). » Ils n'ajoutent pas plus de foi au combat de poésie dont Plutarque fait mention ; ni aux vers attribués à Hésiode, que l'ancien Scholiaste de Pindare nous a conservés.

» C'est alors que pour la première fois Homère » & moi avons chanté à Délos, & que par des » chants nouveaux, nous avons célébré Apollon, » fils de Latone armé d'une épée d'or. (*h*) «

Les marbres d'Arondel décident la question qui a divisé les Anciens, ils placent Hésiode trente-sept ans avant Homère.

Hésiode lui-même nous apprend dans *les Ouvrages & les Jours*, le temps où il a vécu, qui s'accorde avec les marbres d'Arondel. Il dit dans un endroit (*vers 174 & suiv.*) qu'il vivoit dans la génération qui suivit celle du siége de Troie : il marque ailleurs (*vers 366 & suiv.*) le temps du lever de la queue de la grande Ourse. Or suivant le calcul du Père Pétau & des autres Savans, le lever de cette constellation étoit tel qu'Hésiode l'a fixé, vers le commencement des Olympiades, c'est-à-dire, vers l'an 776 avant J. C. & environ quatre cens ans après la prise de Troie. Ce fait décisif détruit le sentiment de ceux qui font naître Hésiode plusieurs siècles après Homère, & prouve qu'il a pu vivre avant lui, mais qu'il a été au moins son contemporain.

Hésiode étoit né à Cumes, ville d'Eolie. Son

(*g*) Ἡσίοδος Μούσαις Ἑλικωνίσι τόνδ' ἀνέθηκεν,
ὕμνῳ νικήσας ἐν Χαλκίδι θεῖον Ὅμηρον.

(*h*) Ἐν Δήλῳ τότε πρῶτον ἐγὼ καὶ Ὅμηρος ἀοιδοὶ
μέλπομεν, ἐν νεαροῖς ὕμνοις ῥάψαντες ἀοιδήν,
Φοῖβον Ἀπόλλωνα χρυσάορον, ὃν τέκε Λητώ.

père accablé de dettes, & ne pouvant satisfaire ses créanciers; alla s'établir à Ascra, petite ville de Béotie, où Hésiode fut élevé, & qui a toujours été regardée comme sa patrie. Notre Poëte en parle (*vers 639*) comme d'une misérable habitation, également fâcheuse dans toutes les saisons. Ursinus soupçonne avec vraisemblance qu'il n'étoit pas content de ses concitoyens.

Je ne parle pas du merveilleux dont les anciens Ecrivains ont voulu orner sa vie, comme de ce laurier que les Muses lui firent goûter sur l'Helicon; du jugement de Pan, roi de Chalcide, qui lui adjugea le prix sur Homère; d'une généalogie qui le faisoit descendre d'Atlas & parent d'Homère; de l'oracle de Delphes qui l'avertit d'éviter le Temple de Jupiter Néméen, parce qu'il y périroit: notre Poëte ne passa qu'à Némée & non à Locres, où étoit un autre Temple de Jupiter Néméen.

C'est encore sans fondement qu'on a prétendu qu'Hésiode a beaucoup voyagé: il a lui-même démenti ce fait, en nous apprenant (*vers 650*) qu'il n'a jamais fait d'autre voyage sur mer, que le trajet d'Aulide à Eubée.

On convient qu'il est parvenu à une grande vieillesse. Plutarque remarque que la vieillesse d'Hésiode étoit devenue un proverbe. C'est sans doute pour cette raison que Virgile l'appelle le *vieillard d'Ascra* (*i*).

Sa fin fut tragique: il fut, dit-on, assassiné par deux frères, pour venger leur sœur qu'il avoit déshonorée, soit qu'il fût véritablement coupable, comme quelques-uns l'ont pensé; soit que, selon quelques autres, ce fût une méprise. Son corps fut jeté dans la mer, qui le rendit au rivage: ses

(*i*) *Ascræo quos ante seni*. Virg. Eclog. 6.

assassins furent noyés par les habitans, indignés d'un si grand crime. D'autres prétendent que le Ciel se déclara contre les meurtriers, & qu'ils périrent dans une horrible tempête. Ces récits sont accompagnés de circonstances merveilleuses.

Son corps fut d'abord enséveli à Némée de Locres, d'où il fut transporté à Orchomène, & enterré dans la place publique, où on grava sur son tombeau cette épitaphe (*k*): » La fertile Ascra » fut la patrie d'Hésiode, la terre des courageux » Minyens conserve ses os. Il jouissoit parmi les » hommes de cette gloire brillante qui suit ceux qui » se sont distingués dans la recherche de la sa» gesse. «

Hésiode avoit composé un grand nombre d'ouvrages. La Théogonie, le Bouclier d'Hercule, & les Ouvrages & les Jours sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous. Quelques Savans ne croient pas que le premier lui appartienne; le plus grand nombre cependant le lui assure. On forme plus de doutes sur le second; mais on n'a jamais contesté qu'il ne fût l'Auteur des *Ouvrages* & des *Jours*.

Ce Poëme est le plus ancien Ouvrage qui ait été composé sur l'Agriculture; (*l*) *Hesiodus qui princeps omnium de Agriculturâ præcepit*. On a prétendu qu'il avoit imité Orphée; mais c'est une fable. Aristote a nié qu'il eût jamais existé un Orphée Poëte, & on croit que quelques vers qui restent du Poëme

(l) Ἄσκρη μὲν πατρὶς πολυλήϊος, ἀλλὰ θανόντος
Ὀστέα πληξίππων γῆ Μινυῶν κατέχει
Ἡσιόδου· τοῦ πλεῖστον ἐν ἀνθρώποις κλέος ἐστὶν
Ἀνδρῶν κρινομένων ἐν βασάνῳ σοφίης.

(l) Pline le répète jusqu'à trois fois. *Hesiodo præcepta agricolæ pandere orso*, lib. XIV, in Proëm. *Hesiodus in primis cultum agrorum docendam arbitratus vitam*. liv. XV, cap. 1; & lib. XVIII, cap. 24.

qui lui eſt attribué, ſont bien poſtérieurs au temps où on le fait vivre (*m*).

Platon, Xénophon, Ariſtote, Cicéron & tous les Anciens, nous atteſtent la grande réputation dont jouiſſoit ce fameux Ouvrage d'Héſiode, que Virgile a imité. Homère & Héſiode partageoient le premier rang : l'un étoit le Poëte de l'héroïſme & de preſque toutes les Sciences; l'autre étoit le Poëte de la Morale & des Arts. Ils ont été les modèles de tous ceux qui ont écrit après eux.

Ce Poëme Géorgique eſt-il venu juſqu'à nous, tel que le témoignage des anciens Écrivains nous l'a repréſenté ? S'il faut ajouter foi à tous les Modernes, nous ne devons pas en douter; & Scaliger n'a pas craint de faire une comparaiſon des ouvrages & des Jours avec les Géorgiques de Virgile. Quelle a été ma ſurpriſe, en liſant avec attention le Livre d'Héſiode, de ne trouver qu'un Poëme moral & économique, dont les travaux champêtres ne ſont pas l'objet principal ni immédiat, mais ſeulement une partie acceſſoire, comme la Navigation ! Il ſuffira, pour le prouver, d'en tracer ici une légère idée accompagnée de quelques réflexions.

Ce Livre eſt dédié par Héſiode à Perſe ou Perſa ſon frere (*n*). Il diſtingue d'abord deux ſortes de diſputes parmi les hommes, l'une criminelle & nuiſible, l'autre honnête & utile; la première, mère des diviſions; l'autre, mère de l'émulation. Lorſque Prométhée eut dérobé le feu du Ciel, Jupiter indigné envoya Pandore qui apporta les biens & les maux. Avant Prométhée, les biens aiſés à ac-

(*m*) Cicer. *de Nat. Deor. lib.* 1. Fabric. *Bibl. græc. lib.* I. *cap. XVIII. part.* 1.

(*n*) Et non pas *Perſée*, comme a écrit l'Abbé Desfontaines.

quérir se présentoient d'eux-mêmes : ce fut l'âge d'or. Il décrit ensuite le siècle d'argent & celui d'airain : après celui-ci vient le siècle des héros, qui finit au siége de Troie, auquel a succédé le siècle de fer. Il raconte la fable de l'épervier & du rossignol, & donne des préceptes moraux à son frère, jusqu'au *vers 382*. Il indique ensuite deux moyens de se procurer du bien. Le premier est l'Agriculture ; il enseigne le temps & la manière de labourer, de semer, de moissonner, de faire la vendange ; l'ordre des saisons & celui des travaux. Deux cents trente-quatre vers sont employés à ces préceptes. La Navigation est le second moyen d'amasser du bien : cette matière est traitée depuis le *vers 618* jusqu'au *693*. Notre Poëte revient ensuite aux préceptes de morale & d'économie, qui terminent cette partie de l'Ouvrage. La dernière partie traite des jours heureux & malheureux, & enseigne ceux qu'il faut choisir ou éviter.

Des manuscrits modernes ont divisé ce Poëme en plusieurs Livres ; les uns en ont fait trois : le premier jusqu'au *vers 383* ; le second qui donne des préceptes sur l'Agriculture, jusqu'au *vers 769*, où commence le troisième. D'autres ne font qu'un Livre des deux premiers, & forment le second du troisième. Les manuscrits & les Auteurs anciens ne reconnoissent qu'un seul Livre. Servius nous apprend que Virgile a étendu en quatre Livres celui d'Hésiode (*o*).

Toute l'antiquité nous assure qu'Hésiode a composé un Poëme Géorgique, qui a été imité par Virgile. Les Ouvrages & les Jours, tels qu'ils nous

(*o*) *Scripsit ad fratrem suum Persen Librum quem appellavit* Ἔργα καὶ Ἡμέραι, *id est.* Opera & Dies.... *unum Hesiodi Librum divisit in quatuor.* Serv. in lib. 1, Georg.

restent, sont-ils ce Poëme ? On peut le nier : car il n'y est question de l'Agriculture qu'incidemment & très-brièvement ; on n'y trouve que deux vers imités par Virgile : *Nudus serito, nudusque arato, nudusque metito* (*p*) ; on lit dans les Géorgiques : *Nudus ara, sere nudus* ; Hésiode a donné ce précepte : *Navem parvam laudato, magnæ verò onera imponito* (*q*). Virgile a dit,

.... laudato ingentia rura ;
Exiguum colito.

Il a parlé comme Hésiode des jours heureux & malheureux, mais sans aucun rapport d'expressions avec lui.

On sera encore plus frappé de cette difficulté, si on fait attention à quelques passages des Anciens, qui sont rapportés par Daniel Heinsius, dans sa docte & fatigante introduction au Livre des Ouvrages & des Jours.

Caton, dans le Dialogue de la Vieillesse de Cicéron (*r*), observe qu'Hésiode, qui a écrit sur la culture des champs, n'a rien dit de la nécessité de fumer les terres. S'il n'avoit entendu parler que de l'Ouvrage que nous avons, il ne se feroit pas borné à remarquer qu'il n'a point parlé du fumier ; & bien loin de louer Hésiode d'avoir écrit sur l'Agriculture, il l'auroit accusé d'avoir omis presque tout ce qui y a rapport. Ce reproche auroit-il pour objet quelqu'autre Ecrit ?

(*p*) V. 391..... γυμνὸν σπείρειν, γυμνὸν δὲ βοωτεῖν, γυμνὸν δ' ἀμάασθαι.

(*q*) V. 643. Νῆ' ὀλίγην αἰνεῖν, μεγάλῃ δ' ἐνὶ φορτία θέσθαι.

(*r*) *Quid de utilitate loquar stercorandi, de quâ doctus Hesiodus ne verbum quidem fecit, cùm de culturâ agri scriberet.* Cicer. de Senect.

Pline (*s*) se plaint que de son temps on commençoit à oublier les noms mêmes des arbres dont Hésiode a parlé. Il dit ailleurs : *Hesiodus quoque in primis cultum agrorum docendam arbitratus vitam, negavit oleæ satorem fructum ex eâ percepisse quemquam tam tarda tunc referat.* (*t*)

Manilius, qui nous a laissé dans son Poëme un détail des Ouvrages d'Hésiode, s'exprime ainsi :

Quin etiam ruris cultus legesque sacravit,
Militiamque soli, quòd colles Bacchus amaret;
Quod fæcunda Ceres campos, quòd Pallas utrumque;
Atque arbusta vagis essent quòd adultera pomis;
Sylvarumque Deos, sacrataque numina Nymphas;
Pacis opus magnos naturæ condit in usus (*u*).

Il n'est question dans les Ouvrages & les Jours, ni des arbres (*x*), ni de l'olivier, ni de la culture de la vigne, ni des provins, ni de la greffe. Tant d'omissions ne semblent-elles pas supposer qu'il devoit y avoir un autre Ouvrage d'Hésiode sur l'Agriculture ? Ce sentiment entraîneroit mon suffrage, si je n'étois arrêté par deux difficultés qui paroissent insurmontables. La première est que dans le catalogue des Ouvrages perdus d'Hésiode, il ne s'en trouve aucun qui ait le moindre rapport avec l'Agriculture. En second lieu, on a regardé dans

(*s*) Plin. *lib. XIV, in Proëm.*
(*t*) Plin. *lib. XIV, in Proëm.*
(*u*) Manil. *lib. II, Astron.* Ce Poëte qui étoit aussi Mathématicien, vivoit au temps d'Auguste, & a composé un Poëme en cinq Livres sur l'Astronomie.

(*x*) Virgile faisoit peut-être allusion à l'étendue qu'Hésiode avoit donnée à la culture des arbres, en disant dans le second Livre des Géorgiques, où il traite le même sujet :
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

tous les siècles les Ouvrages & les Jours comme le Poëme Géorgique d'Hesiode ; & Servius (y) dit positivement, comme je l'ai déjà observé, que Virgile a imité & étendu en quatre Livres le Livre des Ouvrages & des Jours : on ne peut pas croire que s'il avoit existé de son temps un autre Poëme d'Hésiode imité par Virgile, ce Philologue se fût trompé si grossièrement ; à moins qu'on ne veuille supposer qu'on avoit perdu dès-lors jusqu'à la mémoire de cet Écrit, à quoi il n'y a nulle apparence.

Il vaut donc mieux penser que ce qui nous reste des Ouvrages & des Jours, n'est qu'une partie ou des fragmens de ce Poëme d'Hésiode, & que le surplus, où il traitoit d'autres objets d'Agriculture, n'est point venu jusqu'à nous. Peut-être même n'avons-nous qu'un abrégé de cet Ouvrage, où on s'est plus attaché aux préceptes de morale qu'à ceux de l'Agriculture. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Hésiode avoit traité des matières d'Agriculture que nous ne retrouvons pas dans le Poëme qui est entre nos mains.

Je crains de m'être trop étendu sur ces détails, qui sembleront peut-être peu intéressans à plusieurs personnes ; mais comme ils ont un rapport direct à la matière que je traite, & que d'ailleurs on n'a rien écrit sur ce sujet dans notre Langue, j'ai cru que la nouveauté de ces observations les rendoit nécessaires.

VIRGILE.

La Vie de Virgile, qu'on trouve ordinairement

(y) Serv. *in lib. 1, Georg.* On ne connoît pas bien l'âge de ce Commentateur. Les uns le placent sous Constantin, les autres sous Arcade & Honorius ; mais c'est sans fondement, puisqu'il cite au même endroit Aulu-Gelle, qui vivoit du temps d'Adrien.

à

à la tête de ses Ouvrages, est remplie de fables, & ne mérite pas qu'on y ajoute beaucoup de foi. Ce grand Poëte naquit à Andes, village à trois lieues de Mantoue, le 15 octobre de l'an de Rome 684, & mourut à Brindes, suivant l'opinion commune; à Tarente, suivant celle de Servius; âgé de cinquante-deux ans. Son corps fut transporté à Naples, où on montre encore aujourd'hui son tombeau.

Aucun Poëte n'a jamais reçu tant d'honneurs. Issu d'une condition obscure, il parut avec éclat à la Cour d'Auguste. Le Maître du monde le combla de faveurs, & l'honora de son amitié & de sa confiance. Mécène vécut avec lui familièrement; le Peuple lui rendit des honneurs publics; il triompha de l'envie, & jouit de la gloire, qui ne couronne le plus souvent les grands hommes qu'après leur mort.

Né modeste, il aima l'obscurité, & se déroba à la gloire qui le suivoit. On vit alors Virgile, Horace, Gallus, Tucca, Varius, Pollion, & d'autres grands hommes distingués par le talent de la Poésie, vivre entre eux avec une concorde fraternelle. Animés par l'émulation, mère des Vertus & des Arts, & qui excite ceux qui les cultivent à se surpasser, ils aspiroient à cette gloire qui couronne ceux qui s'élèvent au premier rang, sans humilier ceux qui restent au second. Que cette union est honorable aux Lettres! Pourquoi, dans ce siècle si éclairé, qu'on regarde comme celui de la Philosophie, avons-nous la douleur de voir que plusieurs de ceux dont nous admirons les talens, n'ont pas le cœur aussi noble que l'esprit? Capables d'enrichir la république des Lettres d'excellens Ouvrages, ils aiment mieux tremper leur plume dans le fiel & dans les poisons d'une basse

jaloufie, qui les avilit & femble flétrir de quelques taches la beauté des Lettres.

Virgile compofa fes Éclogues à l'exemple de Théocrite, fes Géorgiques à l'imitation d'Héfiode, & dans fon Énéide il imita l'Iliade & l'Odyffée d'Homère. Il étoit fi difficilement content de fes Écrits qu'il avoit ordonné en mourant, qu'on brûlât l'Énéide, comme un Ouvrage imparfait. Augufte le fauva des flammes, & rendit inutile cette cruelle difpofition.

Des Écrivains peu inftruits ont attribué à ce Empereur des vers fur ce fujet peu dignes de lui & de fon fiècle, & vraifemblablement compofé par quelque Rhéteur du bas Empire. Il eft furprenant que quelques célèbres Écrivains de nos jours s'y foient mépris.

Le nom de *Géorgiques* eft compofé de deux mots grecs, γῆ terre, & ἐργὸν ouvrage, travail. Les travaux de la campagne font donc le fujet de ce Poëme. Le premier Livre traite de la culture du blé, le fecond de celle des arbres, le troifième du foin des troupeaux, & le quatrième des abeilles.

Après avoir expofé fon fujet avec brièveté & fimplicité, Virgile invoque tous les Dieux, qui préfident à la campagne; il élève Augufte à leur rang, & par une flatterie auffi baffe qu'elle devint commune, il égale fa puiffance dans le Ciel à celle qu'il avoit fur la terre.

On convient qu'il employa fept ans à la compofition de cet Ouvrage. Si cela eft, il le commença à trente-quatre ans; car il eft certain qu'il l'acheva à Naples, à l'âge de quarante-un ans: c'eft lui-même qui nous apprend cette circonftance.

Hæc fuper arvorum cultu pecorumque canebam,
Et fuper arboribus; Cæfar dùm magnus ad altum

Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti. Georg. lib. IV.

Auguste, après la bataille d'Actium, alla en Égypte, d'où il vint en Asie sur les bords de l'Euphrate, & régla les prétentions de Tiridate & de Phraate, qui se disputoient le royaume des Parthes. L'époque de cet évènement fut la 724e. année, qui étoit la 41e année de Virgile. L'Auteur de sa Vie se trompe donc, lorsqu'il dit que Virgile lut ses Géorgiques dans la ville d'Atelle, à Auguste, lorsqu'il revenoit de la bataille d'Actium (*liv. II des Géorg. note 34*). L'Abbé Desfontaines est tombé dans la même faute. Ce combat célèbre, qui décida de l'empire du monde, fut donné plus d'un an auparavant. Ce n'est donc qu'en 724 au plutôt, qu'Auguste, au retour de ses expéditions, entendit la lecture des Géorgiques, pendant quatre jours. On dit que Virgile lui en lisoit un Livre chaque jour, & que lorsqu'il étoit fatigué, Mécène prenoit sa place pour le soulager.

L'Abbé Desfontaines dit encore (*Disc. sur les Géorg.*) qu'on prétend que Virgile composa ses Géorgiques par le conseil de Mécène, pour plaire à Octave César. Ce n'est point une conjecture; Virgile lui-même l'a marqué positivement :

.... tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat.... Georg. lib. III.

Il avoit dit (*au II Liv.*) :

Tuque ades, inceptumque una decurre laborem;
O decus! o famæ merito pars maxima nostræ,
Mæcenas......................

On eſt ſurpris de ne trouver pour lui aucunes louanges dans un Ouvrage entrepris par ſes ordres. C'étoit ſans doute par ceux de cet adroit courtiſan, trop délicat pour avoir permis que ſes louanges fuſſent mêlées avec celles d'Auguſte. Qui ne voit que Virgile auroit fait de lui le plus grand éloge, s'il en avoit eu la permiſſion?

Les préceptes de Virgile ſont relatifs aux pratiques obſervées de ſon temps en Italie, & ſur-tout dans l'Illyrie : il fait ſouvent mention de cette province, principalement dans le troiſième Livre, où il décrit la peſte des animaux, dont il dit que l'Iapidie fut affligée. Il parle auſſi avec plaiſir du pays de Naples, dont il aimoit particulièrement le ſéjour, & où il compoſa la plus grande partie de ſes Géorgiques. Aulu-Gelle (*liv. VII*, *chap.* 20) nous apprend qu'il ſupprima le nom de la ville de Nole, qu'il avoit nommée :

. . . . . . & vicina Veſevo
Nola jugo,

& qu'il ſubſtitua *Ora* à *Nola*, parce que les habitans de cette ville lui avoient refuſé de l'eau pour conduire à ſa maiſon de campagne.

On remarque que Virgile, pour cacher la ſéchereſſe des préceptes, les a renfermés, autant qu'il a pu, dans les deſcriptions. Il trouvoit donc de la difficulté à dire noblement, dans ſa Langue, les petites choſes : mais il en a triomphé avec le plus grand ſuccès. La Langue Latine n'a rien de ſi exact, ni de ſi achevé pour la diction, que les Géorgiques (*voyez ce que dit Rollin, à l'article de Virgile*). Les épiſodes ſont autant de tableaux admirables, de paiſages charmans, de traits pleins de chaleur & de vie. Qu'y a-t-il de comparable au

détail des prodiges arrivés à la mort de César, à l'éloge de l'Italie, à la peinture de la vie champêtre, à la fiction du Temple & des jeux consacrés à Auguste, à la description des amours, & de la peste des animaux, enfin à la fable d'Aristée, d'Orphée & d'Euridice ?

C'est encore une observation remarquable que ce Poëte savant a tracé dans son Ouvrage, non-seulement les pratiques & les mœurs des habitans de la campagne, mais encore les Arts & la philosophie de son temps.

On prétend que le quatrième Livre étoit terminé par les louanges de Cornelius Gallus son compatriote, son ami & son protecteur, qui étoit parvenu sous Auguste aux plus grands emplois de la République, & le même pour qui il avoit composé la dixième éclogue. On ajoute qu'après sa disgrace, Virgile y substitua la fable d'Aristée. Quelques Critiques n'ajoutent pas beaucoup de foi à cette opinion, & il ne leur paroît pas vraisemblable que près de la moitié du quatrième Livre fût consacrée à l'éloge de Gallus. Il est impossible de juger de l'étendue & de la tournure que Virgile avoit pu donner à ses idées; mais le tems où il acheva ses Géorgiques, qui est celui où Gallus fut établi le premier Gouverneur de l'Egypte réduite en province, paroît assez favorable à l'ancienne tradition.

Cet admirable Ouvrage a éprouvé quelques critiques. Une des plus anciennes est qu'il ne répond pas au titre qu'il porte, & que les troisième & quatrième Livres, qui traitent des troupeaux & des abeilles, ne sont pas Géorgiques. Qui ne voit que les pâturages nourrissent les troupeaux, & les fleurs les abeilles? » Un Poëme, dit le dernier Traducteur de » Virgile (*Disc. sur les Géorgiques*), qui a pour ob- » jet les productions de la terre, comprend les

» pâturages & les fleurs ; il peut donc renfermer
» ce qui concerne les troupeaux & les abeilles.
J'ajoute à cette réflexion, que les abeilles étoient du temps de Virgile un objet plus important qu'elles ne le sont parmi nous. Les Anciens se servoient du miel pour le mêler avec le vin, & pour tous les usages auxquels nous employons le sucre : il méritoit par conséquent tous leurs soins. Virgile a parlé de son origine comme les Philosophes de son âge, en l'attribuant à la rosée, & il en a indiqué les principaux usages

Il paroît surprenant qu'il n'ait rien dit de la cire ; les Anciens l'employoient depuis long-temps pour enduire les tablettes sur lesquelles ils écrivoient. Il est certain aussi que l'on s'en servoit du temps de Cicéron pour faire des cierges : *Omnibus vicis statuæ factæ sunt, ad eas thus & cerei* (z). Peut-être Virgile n'a-t-il omis d'en parler que parce que les habitans de la campagne n'en faisoient pas d'usage : mais du moins ils la vendoient & en tiroient du profit.

C'est avec plus de fondement qu'on reproche à Virgile d'avoir mis peu d'ordre dans son Poëme. Cependant il a divisé son sujet avec exactitude, & dans ses quatre Livres il a suivi, sans confusion d'une partie avec l'autre, l'ordre qu'il s'est prescrit. Peut-être même trouvera-t-on quelque méthode dans les détails des troisième & quatrième Livres ; mais les deux premiers en sont presque entièrement dépourvus. C'étoit plutôt le défaut de son siècle que le sien, & celui de presque tous les Anciens, comme c'est encore celui des Anglois. On chercheroit inutilement quelque ordre dans l'Art poétique, d'Horace. Si Despréaux avoit composé le sien dans le même goût, il n'auroit pas eu la grande répu-

(z) Cicer. *De Offic. lib. III, N°. 80.*

tation dont il jouit ; & c'est avec raison qu'il a écrit avec plus de méthode que son Maître.

L'Abbé Desfontaines croit que Virgile auroit pu mieux choisir ses détails. J'ajouterai qu'il auroit mieux rempli son objet, s'il eût donné un plus grand nombre de préceptes. Si le but de la Poésie est de plaire, elle doit aussi se proposer d'instruire, sur-tout dans le genre didactique. Après la lecture des Géorgiques il ne reste qu'une idée très-légère de l'Agriculture. Sénèque a jugé bien durement (*a*) de cet admirable Ouvrage. Il a prétendu » que » Virgile ne s'est point occupé à chercher ce qui » est vrai, mais ce qu'il a pu exprimer heureusement; » qu'il n'a pas voulu instruire les Laboureurs, mais » plaire à ses Lecteurs. » Le Père Rapin (*in præf. Hort.*) l'en a très-justement repris. On ne peut soupçonner le plus instruit & le plus exact de tous les Poëtes, qui s'est proposé de donner des préceptes sur un Art si important, de ne s'être attaché qu'à des frivolités : toute l'antiquité, & les Géorgiques même défendent assez Virgile contre un jugement si extraordinaire.

Le Prince des Poëtes Latins semble avoir lui-même jugé de ce Poëme mieux que personne, & avoir pressenti le jugement des siècles à venir, puisqu'il ne le condamna pas aux flammes comme l'Enéide. La postérité est allée plus loin, en le considérant comme l'Ouvrage le plus parfait de l'antiquité. C'est ce qui doit attirer notre admiration, & nous le faire regarder comme le plus excellent modèle que nous puissions suivre; & être assurés, comme dit Quintilien, qu'à mesure

(*a*) *Non quod verissimè, sed quod decentissimè diceretur, aspexisse, nec agricolas docere voluisse, sed legentes delectare.* Seneq. Epist. 87.

que nous approchons davantage des Ouvrages des grands hommes, nous sommes plus près de la perfection.

RAPIN.

RENÉ RAPIN, né à Tours en 1621, entra chez les Jésuites en 1639. Il y professa neuf ans les Belles-Lettres, & se distingua par divers Ouvrages. Il acquit bientôt une grande réputation, & mérita l'estime & l'amitié de plusieurs personnes illustres. M. le premier Président de Lamoignon, ce Magistrat si respectable par ses lumières, son goût & sa science, l'aima particulièrement, & l'appelloit souvent à Bâville, où il se trouvoit avec Despréaux & le Père Bourdaloue. Il mourut à Paris le 27 octobre 1687, à l'âge de soixante-six ans, d'une apoplexie jointe à une paralysie.

L'Ouvrage le plus célèbre du Père Rapin, est un Poëme des Jardins qu'il publia en 1666. Il nous apprend lui-même (*b*) qu'il en puisa l'idée dans les Géorgiques de Virgile. Mais il a bien étendu & changé le projet du Prince des Poëtes Latins.

Les Romains ne connoissoient pas les jardins d'ornement, & il paroît que Virgile se proposoit d'écrire principalement sur les jardins potagers. Il est même bien douteux qu'il ait pensé sérieusement à entreprendre cet Ouvrage. Pline assure (*c*), comme je l'ai déjà observé, qu'il en avoit été

(*b*) *Vatibus ignotam nam me novus incitat ardor*
Ire viam, magno quæ primùm ostensa Maroni,
Extremo cùm vela trahens sub fine laborum,
Italiæ pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canere agricolis populoque parabat.

(*c*) *Videmus Virgilium eâ de causâ (rerum humilitate) hortorum dotes fugisse.* Plin. Hist. nat. lib. XIV, in Proëm.

détourné par la petitesse des objets. Quoi qu'il en soit, il auroit eu bien moins d'avantage du côté de la matière que le Poëte moderne, qui, d'un autre côté, a trouvé de grandes difficultés à surmonter, pour s'exprimer en Latin sur un Art presque entièrement inconnu au peuple qui parloit cette Langue.

Il dédia son Poëme au premier Président de Lamoignon, son ami & son Protecteur, & il le divisa en quatre Livres. Le premier traite des fleurs, le second des bosquets, le troisième des eaux, le quatrième des vergers. L'ordre règne jusque dans les moindres détails. Les descriptions & les épisodes sont d'une grande beauté. Beaucoup de recherches, de traits curieux, de graces & de fleurs : voilà le goût dans lequel est composé cet excellent Poëme. Le style en est pur & digne du siècle d'Auguste.

Le Père Rapin fit imprimer de nouveau ce Poëme en 1681, & il y joignit deux Livres d'Eclogues, deux Livres de Poésies héroïques, un Livre d'Elégies & un Livre d'Odes. Toutes les pièces qui composent ce recueil, sont remarquables par la pureté & la délicatesse du style de l'Auteur.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il est permis aux Poëtes chrétiens d'employer dans leurs Ouvrages les fables & les noms des Divinités payennes. Cette question a divisé beaucoup de Savans, & je n'entreprends pas de la décider. Mais ceux même qui en permettent l'usage, conviennent qu'il faut en user avec modération : c'est ce que n'a point observé le Père Rapin. Il a semé avec profusion les fables dans ses jardins ; on en est fatigué, sur-tout dans le premier Livre, où chaque fleur de quelque importance amène avec elle une fable ou une

métamorphose. Ce goût peut plaire à quelques personnes, mais je ne crois pas que ce soit le bon goût.

J'ai déjà remarqué qu'on peut reprocher encore avec plus de fondement au Père Rapin, d'avoir manqué son sujet : car au lieu de chanter les végétaux, les légumes, & les fruits du potager, que Virgile se proposoit de traiter, il n'a rien dit des légumes, ni du potager, qui étoient les seuls jardins connus des Romains; & s'il a parlé dans le second Livre, des arbres fruitiers qu'ils cultivoient, il n'est question dans les trois autres que des parterres & des jardins d'ornement qu'ils ne connoissoient pas.

VANIÈRE.

JACQUES VANIÈRE naquit à Causses, bourg du diocèse de Béziers, le 9 mars 1664. Il entra chez les Jésuites dès l'âge de seize ans, & s'appliqua à la Poésie, pour laquelle il avoit reçu de la Nature un talent particulier. Il composa d'abord quelques Poëmes détachés : le premier, les *Etangs*; le second, les *Colombes*, que M. de Bâville lui demanda (*d*), comme il a eu soin de nous l'apprendre ; & le troisième, la *Vigne*. Il professa d'abord à Toulouse ; il vint ensuite remplir une chaire au Collége de Montpellier, où il composa le Livre des *Légumes*. C'est alors qu'il fut connu plus particulièrement de M. de Bâville, qui, à l'exemple de son père, aimoit & protégeoit les Lettres, & qui lui conseilla d'écrire sur l'Agriculture (*e*) Le célèbre Santeuil, de Saint-Victor,

(*d*) .... *Columbas.*
Lamonide, tua jussa, canam.

(*e*) *Lamonidum decus & columen.... Colonis*
Hanc quoque me dare cogis opem. Lib. I, in Princ.
Voyez aussi l'Epître dédicatoire du Père Vanière.

ayant vu ces premiers Ouvrages, dit que ce jeune Poëte chassoit les anciens du Parnasse.

Encouragé par des suffrages si honorables, le Père Vanière pensa à lier entr'eux ces petits Poëmes, qui sembloient faire chacun un tout, & qu'il ne soupçonnoit pas lui-même devoir devenir les parties d'un grand Ouvrage (f). Il entreprit de traiter tout ce qui peut avoir rapport à l'économie rustique. Ce Poëme fut imprimé pour la première fois à Paris en 1710, divisé en dix Livres, sous le titre de *Prædium Rusticum.* Dans la suite l'Auteur en ajouta six autres, & en donna lui-même une édition à Toulouse en 1730. Voici l'ordre & les sujets de ces seize Livres.

1.° La situation & le choix d'une terre.
2.° Le choix des Domestiques.
3.° Le gros bétail.
4.° Le petit bétail.
5.° La culture des arbres.
6.° Leurs maladies & les moyens d'y remédier.
7.° Première partie de l'Année Rustique, le Printemps & l'Été.
8.° Seconde partie, l'Automne & l'Hiver.
9.° Les Légumes.
10.° La Vigne.
11.° Le Vin.
12.° Les Oiseaux de la basse-cour.
13.° Les Pigeons.
14.° Les Abeilles.
15.° Les Étangs.
16.° Le Parc.

Comme cet Ouvrage occupa le Père Vanière une grande partie de sa vie, il y fit beaucoup de

(f) Il avoit dédié les Colombes au Président de la Gorrée; & la Vigne à l'Évêque de Béziers, *Rotundi de Biscaras*.

changemens : il corrigea le Livre des Etangs & quelques autres. Il dédia son Poëme à M. de Bâville (*g*). Les premiers Livres qu'il composa étoient pleins de fables & de métamorphoses, à l'imitation du Père Rapin. Il reconnut ensuite qu'on peut se passer de ces *contes de vieilles*, comme il les appelle lui-même : il y renonça. On ne trouve donc plus de fables dans les autres Livres, qui ne sont pas les moins beaux : la Poésie n'y perd rien, le Discours y gagne & devient plus raisonnable. On est cependant toujours choqué qu'un Poëme qui commence par l'abjuration des Divinités payennes & l'invocation du vrai Dieu, réunisse le ridicule assortiment du sacré & du profane, & le monstrueux mêlange du Christianisme & de la Fable.

Voici le jugement de l'Abbé Desfontaines sur la Maison Rustique du Père Vanière (*Disc. sur les Géorg.*). » Ce dernier est sur-tout recommandable » pour la Latinité du style & la variété des expres» sions, pour la douceur & l'harmonie de la versifi» cation. Ce sont par-tout des païsages charmans, » & l'Auteur n'omet rien de ce qui concerne la » Maison rustique : peut-être est-il trop abondant » dans la description des petites choses. Il a ses » épisodes comme Virgile & Rapin, mais d'un » goût différent. « Notre Critique parcourt quelques-uns de ces épisodes. » Tantôt, dit-il, c'est la » description de la maison de plaisance du collége » des Jésuites de Toulouse.... Il en prend occa» sion de faire le portrait & l'éloge de plusieurs » Jésuites qui se sont autrefois promenés dans les

(*g*) *Accipe, Lamoni, paucis meliora lituris*
Carmina, quæ nomen quondam fecêre Poëtæ :
Queis sine nec vites, nec haberes fortè Columbas,
Nec quæcumque tibi maturior addidit ætas. Lib. XV.

» allées de ce bois. Tantôt c'eſt la deſcription de
» la peſte de Marſeille, avec une ſatyre contre
» certains Eccléſiaſtiques qui s'éloignèrent du dan-
» ger de la contagion... Il s'en faut bien que
» cette deſcription égale celles de Lucrèce & de
» Virgile. Tantot c'eſt l'éloge de la vie champêtre,
» que l'on oppoſe à tous les autres genres de vie,
» & qui amène la ſatyre de la plupart des états.«

Il obſerve ailleurs (*Obſerv. ſur les Ecrits modernes*) » que le défaut de ce morceau eſt d'être
» trop long : il n'y a point d'état, dit-il, que l'on
» ne puiſſe ainſi louer en rabaiſſant les autres. Ces
» ſortes d'inductions ſont uſées. «

» Le Père Vanière, ajoute-t-il, (*Diſc. ſur les*
» *Géorg.*) à la fin du Livre des abeilles, tranſporte
» ſon Lecteur au Paraguai, dont il vante le gou-
» vernement ſingulier. Il n'y a que la diction élé-
» gante qui puiſſe rendre agréables de ſi froids
» épiſodes. Ce Livre des abeilles me paroît fort
» au-deſſus du quatrième des Géorgiques, à l'épi-
» ſode près.... Il eſt à remarquer que dans les
» Géorgiques les préceptes ſont preſque toujours
» renfermés dans les deſcriptions ; ce qui n'eſt pas
» de même dans le Poëme de Vanière, où il faut
» avouer que, s'il y a plus d'ordre & de choix
» que dans les Géorgiques, il y a moins d'un cer-
» tain art, & encore moins de vraie Poéſie. «

Il reſte peu de choſe à dire après un jugement ſi détaillé. Il y a d'autres exemples d'épiſodes mal choiſis : tel eſt celui qui traite des diſpoſitions néceſſaires pour célébrer la Pâque. Dans un autre endroit, il peint la charité de ſon père pour les pauvres, & ſon goût pour l'Agriculture : ailleurs c'eſt un lieu commun ſur l'extirpation de l'héréſie, ſuivi de traits ſatyriques au ſujet des différends qui agitent l'Égliſe.

Les détails de la Maison Rustique sont fort agréables & peints avec grace; mais ils sont si multipliés, & souvent si petits & si puérils, que, malgré les ornemens dont ils sont revêtus, on desireroit de ne pas les trouver. Ils donnent à cet Ouvrage l'air d'un traité plutôt que d'un Poëme. Le goût de l'Auteur pour ces miniatures, & sa prolixité dans certains sujets, comme dans le choix d'une terre, & celui des valets, à chacun desquels il a consacré un Livre, l'a conduit à négliger les travaux les plus importans de la campagne, tels que la culture du blé, & les prairies dont il n'a parlé que comme par occasion, dans les deux Livres qui traitent des deux parties de l'année rustique, tandis qu'il s'épuise à faire les descriptions les plus minutieuses des plaisirs champêtres durant la moisson, tels que la lanterne magique, les marionnettes, les escamoteurs, &c. ce qui fait qu'il ne règne pas une juste proportion entre les différentes parties de l'Ouvrage.

Le Père Vanière a composé un Dictionnaire Poétique, ouvrage accompli dans son genre. Il a publié en 1730, ses Opuscules en un volume *in-12*. Ils contiennent des Éclogues sur l'amitié, des Épîtres (*h*) & des Épigrammes. On y trouve une Épitre à M. de la Berchère, Archevêque de Narbonne, sous le nom de sa Bibliothèque, qui lui témoigne le desir qu'elle a d'être réunie, après son décès, à celle du collége des Jésuites de Toulouse. Le Prélat fut persuadé, & la légua par son testament à cette Maison. Mais après sa mort, il s'éleva un procès: le P. Vanière alla le poursuivre au Con-

(*h*) On y a inséré une traduction bien faite, en vers françois, du chant des colombes, par feu M. le Président de Resseguier.

ſeil ; il adreſſa une Épître au Cardinal de Fleury, miſe à la tête du Livre des Abeilles, pour intéreſſer ce Miniſtre à ſa cauſe, & une autre au Roi, où il fait parler la même Bibliothèque : mais elle ne fut pas auſſi heureuſe que lorſqu'elle avoit écrit au Prélat ; & l'intérêt de l'Économat l'emporta ſur celui des Muſes.

Durant ſon ſéjour à Paris, M. Titon du Tillet fit frapper un médaillon, où le P. Vanière eſt repréſenté avec cette légende, *Deliciæ & ruris opes*, & le plaça ſur le Parnaſſe François qu'il a fait exécuter en bronze. Le Père Vanière en a fait la deſcription dans une Épître en vers, adreſſée à feu M. le Préſident Caulet.

Notre Poëte revint alors en Languedoc. Il employa le reſte de ſes jours à compoſer un Dictionnaire François-Latin, auquel il a travaillé pendant vingt ans, & qu'il n'a pu achever : la continuation en a été confiée au P. Lombard, qui n'a pas trop paru s'en occuper. Le Père Vanière eſt mort à Toulouſe le 22 août 1739, dans la 76me. année de ſon âge.



L'AGRICULTURE



L'AGRICULTURE,

POËME.

CHANT PREMIER.

JE chante les travaux réglés par les saisons,
L'art qui force la terre à donner les moissons,
Qui rend la vigne, l'arbre & les prés plus fertiles;
Et qui nous asservit tant d'animaux utiles.
A chanter nos vrais biens, la culture & ses loix
Louis & la Patrie encouragent ma voix.
Sourdes Divinités, insensibles Idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres qui nous marquez les saisons & les ans,
Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans Cérès, dans les sillons jaunissent;
Les raisins, sans Bacchus, sous le pampre noircissent;
De Pan & d'Apollon les fabuleux troupeaux
N'ont pas des Immortels entendu les pipeaux;
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve

Le soin qui la cultive & l'art qui la conserve;
Neptune est un vain nom, & le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.
O Dieu ! principe & fin de toute la Nature,
Que ta main à mes pas trace une route sûre,
De ma tremblante voix daigne affermir les sons,
Toi seul peux nous instruire à parler de tes dons.
Lorsque par l'Eternel, à la vie appelée
D'arbres & d'animaux la terre fut peuplée,
L'Homme libre & soumis aux loix du Créateur
Fut Roi de l'Univers formé pour son bonheur;
Un printemps éternel régnoit dans la Nature,
Et les fleurs & les fruits se donnoient sans culture.
Il goûtoit dans Éden des biens purs comme lui,
Un travail sans fatigue, un repos sans ennui.
Par son orgueil ingrat, la Nature souillée,
De sa beauté première est soudain dépouillée;
Sourde aux coupables vœux du Maître qu'elle sert,
La Terre est transformée en un affreux désert;
Elle ne produit plus, stérilement fertile,
Que d'importuns chardons ou qu'une herbe inutile.
Mais quand l'Homme au travail par son crime attaché,
Y grave de ses mains l'aveu de son péché,
Elle devient féconde, & rend avec usure
L'intérêt des travaux qu'exige sa culture.
D'un père criminel, enfant infortuné,
Précipité du rang qui lui fut destiné,
En lui brillent encor des grandeurs que j'admire;
La Terre est son exil, mais elle est son empire.
L'accord des Elémens conspire à son bonheur,
Le Soleil par ses feux & l'air par sa fraîcheur.
La neige & la rosée engraissent les campagnes,
Et les fleuves pour lui descendent des montagnes.

Formés pour son usage, asservis à sa loi,
Les animaux tremblans reconnoissent leur Roi.
Centre de l'Univers, il en fait l'harmonie;
Sans lui rien n'est dans l'ordre, & par lui tout se lie;
Des corps inanimés, ame & médiateur,
Il porte à l'Eternel son hommage & le leur.
Mortels, à mes accens que votre ardeur conspire;
Connoissez vos Etats, gouvernez votre Empire;
En réglant vos travaux, puissent toujours mes vœux
Rendre vos champs féconds & vos cœurs vertueux!

Voulez-vous assurer des moissons abondantes!
Connoissez la vertu des terres différentes.
Chacune a son génie: ici le blé mûrit,
Et la vigne prospère où le froment périt,
Une arène pierreuse où le soufre domine,
Et le maigre penchant d'une douce colline,
Suffisent pour former, au milieu des graviers,
Des raisins pleins de sucs, des forêts d'oliviers.
Du sommet élevé des rapides montagnes,
Voyez dans les valons ces humides campagnes
Qu'un ruisseau dans sa fuite abreuve de ses eaux:
Une herbe renaissante y nourrit les troupeaux.
Argile, tuf, crayon, sables, landes pierreuses,
L'art vous demande en vain des récoltes heureuses;
Indigent & sans force, à peine votre sein
Peut porter les genêts, la fougère & le thym.
Un terroir gras & fort qu'en tout temps la Nature
Pare, sans s'épuiser, de fleurs & de verdure,
Dont la glèbe annonçant le suc qui la nourrit;
Dans la main qui l'éprouve aisément se pêtrit,
Répond aux soins constans d'une sage industrie:
Dans les champs de la Flandre, aux plaines de Neustrie,

Ces guèrets exercés par des labours profonds,
Sont semés chaque année & toujours sont féconds.
Telle ne sera point une terre légère,
Lorsque d'une moisson elle a rempli votre aire,
Sa lassitude exige un loisir mérité,
Et sa vigueur renaît de son oisiveté.
Pour vous combler de biens elle s'est épuisée;
Pour les renouveller elle s'est reposée.
Tous les grains délicats qu'au printemps vous semez
Dans un terroir léger, sans peine sont formés;
Des blés & du froment la plante vigoureuse
Exige d'un fond gras la terre limoneuse
Le riz qu'à tous les mets préfére l'Ottoman,
Que l'Arabe cultive, ainsi que le Persan,
Qui blanchit des Chinois les campagnes fécondes,
Veut une terre humide, & se plaît dans les ondes.
Par-tout le sarazin, & dans tous les terroirs,
De sa tige touffüe élève les grains noirs.
Pour couvrir de son or la grappe qui le porte,
Le maïs né dans l'Inde aime une terre forte;
Mais avant que le soc leur prépare vos champs,
Connoissez les saisons, les climats & les vents;
Et que l'aspect des Cieux vous donne la science
De l'ordre des travaux, du temps de la semence,
Tel qu'un œil attentif au mouvement des cieux,
Pour guider d'un vaisseau le cours audacieux,
Observe les deux chars, le lever des Pléïades,
Le funeste Orion & les tristes Hyades:
Tel le cultivateur pour ouvrir ses labours,
Des célestes flambeaux doit observer le cours,
C'est en suivant leurs loix que bientôt affermie,
La culture aux Humains montra l'Astronomie,
Des plaines de Babel les premiers habitans,

Pasteurs de leurs troupeaux, laboureurs de leurs champs,
Pour rendre à leurs desirs la terre plus féconde,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.
L'Astre brillant du jour gouverna les saisons;
Tour à tour il régna dans ses douze maisons;
De son cours annuel ils tracèrent les lignes.
Le chef de leurs brebis fut chef des douze signes.
Le Taureau sur ses pas, après lui les Gémeaux,
Leur marquèrent l'époque où naissent les troupeaux;
Aux Tropiques brûlans la Chèvre & l'Ecrevisse,
De l'Hiver, de l'Eté fixèrent le Soltice,
La Balance à la nuit rendit le jour égal.
La Vierge des moissons ramena le signal.
Le Ciel devint un livre où la Terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

La sage expérience observa tous les jours
Des astres différens la naissance & le cours.
Chacun d'eux eut son nom, son pouvoir, ses présages:
Les uns marquent les vents, la pluie & les orages;
D'autres sont à nos yeux les précurseurs certains
Des aimables zéphyrs, des jours purs & sereins.

Qu'aisément aux humains l'apparence en impose!
Les signes des saisons en parurent la cause;
O pouvoir de l'erreur! Mortel, ta liberté
N'a qu'un choix inutile, & sur ta volonté
Les astres souverains exercent un empire
Que ta foible raison tente en vain de détruire.
L'étoile dominante, arbitre de ton sort,
Régle le bien, le mal, & la vie & la mort.
Heureux, trois fois heureux celui dont la Balance
De son regard propice éclaire la naissance!
Enfant infortuné, que je plains ton destin,
Si le noir Scorpion voit ton premier matin!

Le Soleil disparoît, la Lune est éclipsée,
De quel malheur la terre est-elle menacée ?
Frémissez, Nations, tremblez, versez des pleurs ;
Vous, devant les vaincus, fuyez pâles vainqueurs ;
Peuple, rassure-toi ; c'est aux Hommes célèbres
De trembler à l'aspect des Comètes funèbres.
Ainsi l'art imposteur des Astrologues vains
Egara la raison des crédules Humains.
Du Laboureur grossier, la stupide ignorance,
Des astres pour ses fruits implora l'influence.
L'un les favorisa des regards les plus doux ;
De l'autre il redouta l'aspect & le courroux ;
De la nuit à ses yeux la courrière brillante,
De ces Divinités parut la plus puissante ;
Elle altéra les fruits, les bois, les animaux,
Rongea les bâtimens, consuma les métaux.
Si son cours inégal avoit des jours prospères,
Au succès des labours d'autres naissoient contraires.
Eh, quel Mortel alors assez présomptueux
Eût osé cultiver ses champs infructueux !
Le Chantre de Mantoue, aux Laboureurs antiques ;
Fit un devoir sacré de ces loix chimériques,
Et presque de nos jours aux timides Humains,
Une si longue erreur lioit encor les mains.
Enfin la vérité dissipe l'ignorance,
Et le préjugé fuit devant l'expérience.
Le seul Astre du jour par ses regards féconds
Ranime la Nature & fait naître ses dons.
Lorsque du Scorpion dans sa route il nous lance
Des rayons dont les feux ont moins de violence.
Que vos Bœufs, sous le joug, commençant leurs travaux,
Pressés de l'aiguillon, marchent à pas égaux ;
Qu'aux herbes, aux chardons le soc porte la guerre,

Ouvrez, tournez vos champs, commandez à la terre.
Les sucs qu'elle renferme à l'instant agités,
Mûris par le Soleil, par la pluie humectés,
De sa fertilité développent le germe.
Que des premiers labours l'Automne soit le terme.
Quand la triste Nature est en proie à l'Hiver,
N'armez pas votre main d'un inutile fer.
Vainement vos efforts fatigueroient la terre;
Elle est impénétrable, & son sein se resserre.
Du Soleil qui nous fuit les obliques rayons
Tomberoient sans vertu sur de nouveaux sillons,
Et l'Aquillon cruel, & la glace ennemie
Détruiroient de ses sucs la substance endormie.
Mais lorsqu'un jour plus doux dissipant ce sommeil,
De la Nature oisive annonce le réveil,
Ramenez vos Taureaux; que leur tête nerveuse
Fasse obéir la terre au tranchant qui la creuse,
Et que de ses succès le Laboureur certain,
Dirige les sillons de l'œil & de la main.
Déjà dans le Bélier commençant sa carrière,
Le Soleil de cet astre efface la lumière;
A ce présage heureux, les Villageois contens
Viennent semer les grains que nourrit le Printemps:
Si l'orgueil des Cités, où la mollesse règne,
Laisse à d'obscurs mortels ces grains qu'elle dédaigne;
Gardez-vous d'adopter ce mépris fastueux,
Qu'inspire trop souvent l'orgueil présomptueux.
Auriez-vous oublié cette funeste année
Où jusqu'en son midi la France infortunée,
Vit des antres du Nord les frimats échappés
Altérer ses climats, de leur rigueur frappés?
Sur la Terre à l'instant les plantes se flétrirent,
Et dans son sein glacé les racines périrent.

Les Peuples espéroient au retour du Zéphyr
De voir à son aspect les germes refleurir ;
L'inutile Zéphyr vint découvrir leurs pertes :
D'ivraie, au lieu de blé, les campagnes couvertes
N'offrirent aux Humains effrayés de leur sort,
Que des champs désolés, la famine & la mort.
L'horreur de la disette anima l'industrie :
Des nouveaux grains semés l'homme attendit sa vie ;
La tristesse fit place à l'espoir renaissant ;
Mais que pouvoit l'espoir contre un besoin pressant ?
Louis, de ses Sujets, écarta la misère,
Il ne se crut leur Roi que pour être leur père ;
Les blés de l'Orient remplirent ses Vaisseaux :
On crut voir les moissons naître du sein des eaux.
Tel, Auguste, des dons de l'Egypte fertile
Soutint Rome expirante & nourrit la Sicile.

Tandis que dans vos champs la nouvelle Saison
Des premiers grains semés prépare la moisson,
A porter le froment la terre destinée,
Sans culture & sans soins doit être abandonnée :
Laissez-la respirer dans son oisiveté,
La fraîcheur du Printemps & les feux de l'Eté.
Si vous l'ouvrez alors, une chaleur funeste
Des sels prêts à périr dévorera le reste :
Mais quand l'Astre du jour partage en temps égaux
Les heures du sommeil & celles des travaux,
Qu'un troisième sillon précède la semence,
Et des sucs de la terre anime la substance ;
Sans tarder, s'il le faut, assemblez vos Taureaux,
Et croisez vos sillons par des sillons nouveaux.

Vainement vos guérets recevroient la culture,
Si d'un engrais puissant la forte nourriture
Ne reproduisoit pas les sucs évanouis,

Et ceux qu'ont dévorés les avides épis.
Que de votre terroir les besoins, la Nature
Règlent de ces présens le genre & la mesure.
La terre que pénètre un trop fort aliment,
Par sa vigueur cruelle étouffe le froment,
Et d'un feuillage vain nourrice malheureuse;
N'enfante au lieu de blé, qu'une paille trompeuse.
Des restes les plus vils se forme cet engrais
Qui va porter la vie au fond de vos guérets:
Des animaux divers la féconde litière
Est des amendemens la plus riche matière:
Pour les multiplier, ajoutez aux premiers
La dépouille des bois, la cendre des foyers.
Ces amas précieux se mêlent & s'unissent,
Et de l'astre du jour les ardeurs les mûrissent.
Ainsi par d'heureux soins toujours entretenus,
Tour à tour aux guérets ils portent leurs tributs.
Si des fonds épuisés, la Nature altérée,
Par des engrais plus forts veut être réparée;
La marne qu'employoient nos antiques Gaulois,
La castine, la chaux s'offrent à votre choix;
Ces remèdes puissans, réglés avec sagesse,
Peuvent rendre à la terre une longue jeunesse.
Bientôt l'Agriculteur instruit par ces leçons
Voit les greniers trop pleins refuser ses moissons.
Philosophe trompeur, Chimiste infatigable,
Qui croyez tirer l'or des métaux & du sable,
Voyez le Laboureur, son pouvoir est plus sûr;
Il tire un pur froment d'un assemblage impur,
Et la fange par lui transformée, ennoblie,
Devient entre ses mains le soutien de la vie.
Un Romain par cet art, jadis dans ses guérets
Parut de la magie exercer les secrets.

Son modique héritage à ses efforts docile,
Payoit ses longs travaux d'une moisson fertile ;
Tandis que ses voisins, Laboureurs négligens,
Semoient sans recueillir, & vivoient indigens.
Ils disent qu'en son champ leurs moissons enchantées,
Par un art criminel ont été transportées :
On le cite ; il paroît ; il montre en même-temps
Ses Taureaux, sa charrue & ses hoyaux pesans ;
Il présente sa fille au travail endurcie :
Voilà, dit-il, Romains, mon art & ma magie.
D'autres charmes encor m'ont prêté leurs secours ;
Je ne puis les montrer, mes veilles, mes labours.
Il parle, il est absous d'une voix unanime :
On ne voit que sa gloire où l'on cherchoit son crime.
L'Industrie a tenté d'obtenir tous les ans
Par des essais nouveaux des fruits plus abondans ;
La terre est par le soc en planches séparée ;
L'une s'enrichira d'une moisson dorée,
L'autre demeure vuide, un semoir, dans son sein,
Portera dans les rangs & couvrira le grain :
Celle qui reste oisive, en poussière réduite,
Prête moins son asile à l'herbe parasite.
Le blé voisin y court, s'étend plus librement,
Cherche & saisit au loin un facile aliment.
De vos greniers étroits, que les murs s'élargissent ;
Enfans du même grain, deux mille grains mûrissent.
Quel mortel eût osé se flatter d'un espoir
Que l'humaine Nature a peine à concevoir ?
Adoptez avec choix cette sage industrie
Qui met le quart des fonds tour à tour en prairie ;
Et joint en même-temps aux dons de vos guérets,
Des prés pour les troupeaux, pour les champs des engrais.
Dans un vaste terroir, si de votre héritage

Toujours l'herbe & le grain font un heureux partage,
Si des murs élevés, & des fossés profonds
En différens enclos ont séparé vos fonds;
De terres & d'engrais si le juste mélange,
A votre terre uni, la corrige & la change;
Fertile tous les ans, par des efforts nouveaux
Elle rend des moissons & nourrit des troupeaux.

Art antique & divin! tu fus au premier âge
Des Sages, des Héros, le plus noble apanage.
Au Laboureur Romain, Caton donna des loix;
Celui de l'Orient fut instruit par ses Rois.
Dans ces jours fortunés de Rome vertueuse,
Où sa frugalité pauvre & majestueuse,
Du luxe Asiatique avoit encor horreur,
Les faisceaux s'allioient au soc du Laboureur,
Et le Peuple souvent, à ce rustique ouvrage
Trouva les Dictateurs qu'appeloit son suffrage.
Des régions du Nord les barbares Guerriers
Dédaignèrent les Arts: orgueilleux & grossiers;
Ils gardèrent pour eux l'arc & le cimeterre;
Par les mains de leurs Serfs ils cultivoient la terre
Tels parurent nos Francs; enfin la vérité
Des siècles ténébreux perça l'obscurité;
Son flambeau ramena les arts & la science:
Mais le travail des champs en proie à l'ignorance;
Par un servile instinct jusqu'à nous fut guidé:
L'Art le plus nécessaire est le plus dégradé.

Le langage François dont la douce harmonie
Captive par ses sons l'Europe réunie,
Enfant du sentiment, simple & noble à la fois,
Dont notre goût timide a trop borné les droits,
Est formé par nos mœurs & marche sur leurs traces;
Il chante les combats, les passions, les graces;

Aux rustiques travaux, on ne présuma pas
Qu'il pût jamais prêter ses sons trop délicats.
Tandis que je m'occupe à venger cette injure,
Il naît des Protecteurs chers à l'Agriculture;
D'utiles Citoyens, dans leurs doctes écrits,
Vainqueurs des préjugés, font connoître son prix;
Ils retracent ses loix, ils en font de nouvelles,
Et nous en attendons des récoltes plus belles.
Je pourrois dans mes vers dévoiler à vos yeux
Leurs conseils importans, leurs secrets précieux;
Mais de l'expérience attendez le suffrage,
Arbitre du succès, elle est la loi du Sage;
Et de la nouveauté les charmes éclatans
Ne reçoivent leurs prix que de la main du temps.

Quand des feux de l'Eté, brûlante & pénétrée,
Par l'onde & les zéphyrs la Terre est tempérée,
Et qu'enfin les guérets au froment destinés
Par vos derniers labours ont été retournés,
Il est un autre soin, le choix de la semence
Peut de votre récolte augmenter l'abondance,
Vous-même, entre vos blés choisissez les plus beaux,
Ou dans les fonds voisins cherchez-en de nouveaux;
Portez dans vos sillons cette race étrangère;
Le grain toujours le même à la fin dégénère:
Les sucs qu'il chérissoit, épuisés & perdus,
Aux épis languissans ne se présentent plus.

Il est des Laboureurs dont la main attentive,
Dans l'eau jointe à la cendre, au nitre, à la chaux vive,
Le prépare, l'éprouve, & souvent leurs guérets
Se couronnent d'épis plus beaux & plus épais.
Sous des feux tempérés déposez la semence,
Soit lorsque le Soleil préside à la Balance;
Soit lorsqu'en la quittant, il abrége son cours;

Sur-tout des noirs frimats n'attendez pas les jours.
Le blé trop tôt semé produit une herbe oisive;
Mais le froid fait périr la semence tardive.
A peine le sillon l'a reçue en son sein,
Le germe impatient se dégage du grain;
Et bientôt, pour le prix d'une longue culture,
Vous verrez vos guérets se parer de verdure.
Mais lorsqu'au Capricorne, en sa course arrêté,
Le Soleil ne répand qu'une foible clarté,
La Terre est sans vigueur, & la racine tendre
Ne peut la pénétrer, se nourrir & s'étendre.
Dans cet asile heureux, les germes endormis,
Evitent des Hivers les souffles ennemis.
Aussitôt que vers nous revole l'Hirondelle,
Du Printemps attendu messagère fidelle;
Si l'herbe des épis fait paroître à vos yeux
De ses vains ornemens le luxe ambitieux,
Craignez de vos moissons l'abondance stérile,
Et livrez aux Agneaux tout ce luxe inutile.
La Terre aux doux *Zéphyrs* confie enfin ses dons;
Je vois naître avec eux les herbes, les chardons,
Ah! si vous n'arrachez leur tige dangereuse,
Ils étouffent la graine encor tendre & laiteuse.
L'épi dans ses cloisons lui donne un abri sûr;
Bientôt sa chevelure annonce un âge mûr;
Elle forme un rempart qui garantit sa tête
De l'effort des Oiseaux, des coups de la tempête.
Le Printemps règne encor quand Zéphir amoureux
Vole sur les épis & se joue avec eux;
Caressés de son aîle, à son souffle dociles,
Affermis & flottans sur leurs tuyaux mobiles,
Je vois leurs rangs épais se presser & s'ouvrir,
Se courber, se dresser; ils paroissent courir.

Ainſi, jouets des vents, au gré de leurs haleines,
Roulent les flots légers ſur les humides plaines.
Mais quel brouillard infect, devançant la clarté,
Les couvre au jour naiſſant d'un nitre redouté ?
Si le vent ne leur porte un ſouffle ſalutaire,
Sur eux, en ſe levant, l'Aſtre qui nous éclaire
Lance un regard funeſte, & les grains pénétrés
Sont d'un affreux poiſon noircis & dévorés.
Que par deux Laboureurs une corde tendue
Des champs rapidement parcoure l'étendue,
Agite les épis, ſupplée aux vents muets,
Avant que le Soleil les perce de ſes traits.
De plus triſtes fléaux viennent frapper ma vue,
Leur venin eſt mortel, leur ſource eſt inconnue;
Le feuillage altéré, les épis infectés
Me préſentent des grains en naiſſant avortés.
Là, noir & deſſéché, l'épi tombe en pouſſière:
Auroit-il eſſuyé la flamme meurtrière ?
Plus loin, déjà formé, ſans ſe couvrir de fleurs,
Et déguiſant ſes maux ſous des dehors trompeurs,
Il conſerve ſa forme, une lente carie
Conſume par degrés ſa ſubſtance flétrie.
Cette pouſſière impure, en volant ſur les grains,
Iroit les pénétrer de ſes cruels venins,
Et couvriroit vos champs de ſa noirceur funeſte:
Quel art peut des épis écarter cette peſte ?
Conduit par la Nature, un Sage, de nos jours,
Vit la cauſe du mal, indiqua les ſecours.
L'eau, la cendre, le ſel & la chaux préparées,
Portent un prompt remède aux graines altérées.
LOUIS fixe les yeux ſur ces premiers eſſais,
Sa main, dans Trianon, confirme leur ſuccès;
Et ſes ſoins paternels daignent en faire inſtruire

Tous les Cultivateurs qui peuplent son Empire:
De la France & des Arts, la gloire, le soutien;
Il se montre à la fois Héros & Citoyen,
Le père de son Peuple, & l'exemple des Sages;
Ses bienfaits, & son nom vivront dans tous les âges.
Mais quand du Roi des Rois le terrible courroux
Lance sur vos moissons ses redoutables coups,
Toute industrie est vaine; à vos justes alarmes
Il n'est d'autre secours que vos vœux & vos larmes.
Une vapeur paroît, s'étend & s'épaissit,
Le jour pâlit, l'air sifle, & le Ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient, & devant lui s'élancent les éclairs;
Son trône redoutable est au milieu des airs;
Il abaisse les Cieux; l'orage l'environne;
Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne;
La foudre étincelante éclate dans ses mains:
Elle part, elle frappe, elle instruit les Humains.
De ses traits enflammés, voyez les tours brisées,
Les rochers abattus, les forêts embrasées.
La Terre est en silence, & la pâle frayeur
Des Peuples consternés glace & flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristes épis, les brise, les accable;
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés dans leurs noirs tourbillons;
Les torrens en fureur des montagnes descendent;
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent;
Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
O travaux d'une année! un jour vous a perdus.
Si le Ciel laisse agir l'ordre de la Nature,
L'art contre ces malheurs quelquefois nous rassure;

L'Homme a su, de nos jours, tirer des corps divers,
Voir & toucher le feu moteur de l'Univers.
Caché dans la matière, en sa rapide issue,
Devançant le son même, il ne s'offre à la vue
Que quand sorti d'un corps, & pareil à l'éclair,
Il vole sur un autre, & qu'il traverse l'air.
Ce feu, d'un coup puissant, conduit par l'Industrie,
Pénètre les métaux, les fond, les vitrifie.
Une aiguille de fer sur elle abondamment
L'attire & fait briller l'électrique élément,
Phosphore voltigeant, aigrette lumineuse.
Telle parut jadis la flamme merveilleuse,
Qui des soldats Romains couvrit les javelots.
Tel, & le même éclate aux yeux des matelots,
Ce feu qui leur est cher, & qu'au fort des orages
Les mats électrisés attirent des nuages,
Qui roule en se jouant, que son brillant essor
Fit appeler Hélène, & Pollux & Castor.
L'étincelle électrique, & l'éclair de la nue,
Comme un même élément s'offrirent à la vue;
L'expérience enfin le démontre à nos yeux.
Quand l'orage en grondant vient obscurcir les Cieux,
Une verge de fer, par votre art captivée,
Sur le faîte d'un toît, sur un mont élevée,
De la foudre que cache un nuage prochain,
Dérobe la matière, & la transmet soudain
Au conducteur heureux qui va sans violence
Au lieu que vous marquez l'amener en silence.
De nos fruits, de nos champs & des murs des Cités,
Ses terribles éclats ainsi sont écartés.
Le tonnerre homicide au plus fort des tempêtes
Porte ailleurs le danger qui menaçoit nos têtes.

Du fluide électrique, un art impérieux

Forme

Forme à son tour la foudre & la montre à nos yeux :
A la chaîne du globe, une glace exposée,
Attire la lumière, & brille électrisée,
Elle n'est plus déjà qu'un Ciel étincelant,
Le prompt éclair s'élance, & le feu s'exhalant
Frappe d'éclats soudains l'oreille épouvantée,
Et de soufre il vomit une odeur empestée.
Pénétré de ses traits, sans être traversé,
De vestiges errans le cristal est tracé.
Ainsi l'Art triomphant d'un heureux Salmonée
Fait entendre la foudre à la Terre étonnée ;
Et Prométhée enfin, sans être criminel,
Ravit, & dans nos mains remet le feu du Ciel.

Plus heureux cependant les Habitans tranquilles
Des rives que le Nil aime à rendre fertiles.
Ils n'entendent jamais par d'affreux sifflemens
Les vents troubler des airs les doux frémissemens
On n'y voit point en eau les vapeurs se résoudre ;
Ni vomir de leur sein les éclairs & la foudre.
Sur leur tête toujours se lève un Soleil pur ;
Le Ciel calme & serein se peint d'or & d'azur.
Pour ces climats chéris une abondante pluie
Descend pendant six mois des monts d'Ethiopie.
Le Nil accrû par elle abandonne ses bords ;
L'Egypte de lui seul attend tous ses trésors.
Lorsque par l'Ecrevisse, aux portes du tropique ;
Le Soleil arrêté borne sa route oblique ;
Les champs Egyptiens sont une vaste mer,
Qui ne laisse aux regards que les ondes & l'air.
On quitte les cités : de barques rassemblées
Se forment sur les eaux d'autres villes peuplées,
Où les danses, les jeux, les fêtes, les concerts
Offrent de toutes parts des spectacles divers.

Le Nil dans ses canaux rappelle enfin ses ondes:
Par son riche dépôt les campagnes fécondes,
Sans exiger les soins qu'indiquent mes leçons;
Sans autre engrais, sans peine, enfantent des moissons,
Couverte de verdure émaillée & fleurie;
L'Egypte ne paroît qu'une immense prairie.
Quand l'Hiver dans nos champs fait régner les frimats,
Les Zéphyrs exilés ont choisi ses climats;
Et quand l'herbe pour nous à peine est renaissante
Le fer y fait tomber la moisson jaunissante
O vous, sur qui le Ciel répand moins de faveurs,
Attendez du Lion les plus vives ardeurs!
Peinte par le Soleil, de ses couleurs parée,
Comme lui dans ce temps la récolte est dorée:
L'épi courbe la tête, & du sein d'un buisson
La Cigale à grands cris appelle à la moisson.
Déjà pleine d'ardeur une paisible armée,
Prend en main la faucille, au travail animée;
Elle coupe les blés; sans ordre répandus,
Au milieu des guérets ils restent étendus.
Bientôt mis en faisceaux, on les lie, on les laisse.
Qui sont ces malheureux dont la troupe s'empresse?
Ils cueillent à pas lents, laborieux glaneurs,
Les épis échappés aux mains des moissonneurs.
D'une si foible part d'un immense héritage
Ne leur ravissez pas le modique avantage;
Ce soutien de leurs jours pour vous étoit perdu;
Le superflu du riche au pauvre est toujours dû.
Reste unique des temps où de la race humaine
La terre, sans Tyrans fut le commun domaine,
Et dernier monument du pouvoir qu'à son Roi
Accordoit la Nature, & qu'a détruit la Loi.
Vos gerbes cependant dans la grange entassées

S'élèvent jusqu'aux toîts, autour des murs placées.
Une aire est au milieu; le fleau dans vos mains
Force l'avare épi d'abandonner ses grains.
Le lévier voltigeant au gré de votre adresse,
Sur les épis rangés retombe avec justesse:
La terre retentit sous les coups redoublés;
La paille & le froment volent entre-mêlés.
Dans les climats où luit un Soleil sans nuages,
Où le Ciel rarement fait gronder les orages,
Préparez pour votre aire un terrein affermi,
Que ne puissent percer l'herbe, ni la fourmi;
Et qui, de toutes parts, dominant sur les plaines,
Des vents les plus légers reçoive les haleines.
C'est-là que sont portés vos dépôts précieux;
Là, vous les confiez à la voûte des Cieux,
Et l'art du Moissonneur sous ces heureux auspices,
Éléve des gerbiers les riches édifices;
Brillantes tours d'épis, qui, sous leurs toîts dorés,
Gardent en sûreté vos trésors resserrés.
Bientôt au sein de l'aire, en cercle rassemblées,
Par le pied des chevaux les gerbes sont foulées.
Sous leurs pas redoublés, les tuyaux sont brisés,
Et le grain sort entier des épis écrasés.
Le crible que dans l'air tourne une main légère,
Sépare le froment de la poudre étrangère;
La paille vole, fuit, & le grain épuré
Va remplir vos greniers d'un dépôt assuré.
Ce temps de l'abondance est un temps d'allégresse;
L'Homme possède enfin sa première richesse.
Tels qu'après la tempête on voit les matelots,
Dans le port desiré goûter un doux repos;
Ainsi les Laboureurs, tranquilles dans leur aire,
Trouvent de leurs travaux le terme & le salaire.

Tout annonce la joie; on croiroit qu'aux Hameaux,
Chaque jour l'Hyménée allume ses flambeaux;
Des tables, des chansons, sous l'ombrage des hêtres;
Offrent par-tout des jeux & des fêtes champêtres:
La Bergère a quitté ses moutons, ses fuseaux,
Le Laboureur son champ, le Pasteur ses troupeaux;
Une troupe d'enfans, à les suivre empressée,
Traverse en bondissant la danse commencée;
Sur la paille nouvelle, au gré de leurs désirs,
On les voit varier leurs innocens plaisirs;
S'exercer tour à tour, à la course, à la lutte,
Tomber, se relever, & rire de leur chûte.
Plus loin, d'heureux amans enchantés de leurs feux,
Sont assis sur le chaume, & préparent leurs nœuds.
Des profanes cités ils ignorent les vices,
De l'amour inconstant ils fixent les caprices;
Et leurs cœurs pour jamais unissent dans ce jour
L'innocence au plaisir, & l'Hymen à l'Amour.
Pour vous, allez choisir des greniers favorables;
Aux chaleurs, aux frimats qu'ils soient impénétrables;
Ouverts aux Aquilons, de leur souffle contens,
Qu'ils préservent le blé des humides Autans;
Que des yeux attentifs avec soin le visitent;
Que de robustes mains l'étendent & l'agitent.
Des extrêmes ardeurs redoutez la saison;
C'est alors que paroît le cruel charençon,
Dangereux ennemi, contagieux insecte,
Il perce le froment, le dévore ou l'infecte.
Vous l'ignorez encor, & déjà ses essains
Sont égaux par leur nombre au nombre de vos grains.
Si vous ne détruisez leur race meurtrière,
Tous ces grains dévorés ne sont plus que poussière.
L'odeur forte du vin, des plantes & des fleurs,

L'ail ; ce mets importun, si cher aux Laboureurs,
L'huile dont un rocher verse la source pure,
Sont des poisons heureux que fournit la Nature.
Un peuple de Fourmis sorti de ses terriers,
Investit à son tour votre aire & vos greniers.
Dans un sentier étroit marche une longue armée ;
Au transport du butin la cohorte animée,
Porte le grain pesant, traîne de longs tuyaux ;
D'autres réglent la marche & pressent les travaux.
Imitez de leurs loix la prudente sagesse,
Que leur exemple en vous corrige la paresse.
Mais à leurs légions fermez vos magasins,
Et comblez les détours de tous leurs souterrains.
Il est pour les détruire un moyen plus facile ;
Versez une eau bouillante au fond de leur asile,
Sous leurs toîts inondés surprenez les fourmis,
Et dans les flots brûlans noyez vos ennemis.
Pour conserver long-temps les trésors de vos plaines ;
Un art simple & nouveau prescrit des loix certaines.
Par le crible & le van, que le grain épuré,
Soit de l'humidité pour jamais délivré.
Préparez une étuve, où l'air, dont elle est pleine ;
D'un feu secret s'embrase, & d'une ardente haleine
Frappe & fasse périr, dans son sein desséché,
L'insecte dévorant ; & le germe caché.
Cet art que Duhamel fit connoître à la France ;
Du dépôt de vos blés assure la défense :
Cet asile n'admet ni l'oiseau, ni le ver.
Mais qu'un ventilateur y renouvelle l'air ;
Soit qu'un moulin l'agite, & d'une aîle légère
Porte au grain qui s'échauffe un souffle salutaire ;
Soit qu'une peau fléxible, & deux airs rassemblés,
Sans cesse aspirent l'air qu'ils rendent à vos blés.

L'air fuit l'air qui le fuit, son haleine fluide
Presse, entre, s'insinue, & sort d'un cours rapide;
Ainsi par sa fraîcheur tour à tour pénétrés,
De tout mêlange impur ils restent séparés.
Un moyen plus aisé, né de l'expérience,
Conserve au Laboureur ses grains & sa semence.
Quand de la voûte ardente, où pour vous préparé,
Et prêt à vous nourrir, le pain est retiré,
A sa place entassé dans ce lieu salutaire,
Le froment trouvera la chaleur nécessaire,
Et deux jours écoulés, pur, séché, raffermi,
Il sera délivré de l'insecte ennemi.
Enfin de vos greniers la récolte sortie,
Porte de toutes parts l'abondance & la vie;
Et toujours circulant dans les climats divers,
Elle anime, répare & soutient l'Univers.
Que d'un Été fécond les moissons fortunées
Assurent des secours aux stériles années.
Le blé sous la chaux vive, & dans des creux profonds,
De plus de cent hyvers ne craint pas les affronts.
Mais vous, qui de vos grains, habitans des campagnes,
Ne pouvez dans la grange élever des montagnes,
Si la famine affreuse, en ces malheureux jours,
Désole vos foyers, quels seront vos secours?
L'opulence obtiendra des régions fertiles
Les blés qu'ont refusés vos campagnes stériles,
Et vous ne trouverez dans vos guérets ingrats
Que la faim dévorante & la mort sur ses pas.
O vous, que dans le luxe entretient l'abondance,
De tant de malheureux soulagez l'indigence!
L'indigence est un titre, elle a droit à vos soins,
Et faire des heureux est un de nos besoins.
Imitez les Cités qu'une source commune

Et des blés conservés sauvent de l'infortune.
Le pauvre va puiser dans ces riches amas:
C'est là que sont les champs de ceux qui n'en ont pas.
Des rives de l'Escaut, quels cris se font entendre!
Peuples qui cultivez les plaines de la Flandre,
Vos épis s'élevoient, la nouvelle saison
Promettoit à vos voeux une heureuse moisson.
La Discorde soudain réveille les alarmes,
La Paix, l'heureuse Paix s'enfuit au bruit des armes;
Tout respire la guerre & l'horreur des combats.
Déjà tout est en proie aux avides Soldats:
L'Escaut épouvanté, sur ses rives troublées,
Voit fuir à leur aspect les mères désolées;
Les Bergers éperdus, vers les prochains hameaux,
Hâtent les pas trop lents des timides troupeaux;
Le Laboureur frémit; le fer brille à sa vue;
Il quitte en soupirant ses Bœufs & sa charrue,
Et tourne ses regards vers ses champs malheureux,
Vers ses champs que sa main n'a pas semés pour eux.
Du bronze & de l'airain les éclats retentissent;
Il n'est plus de remparts, leurs défenseurs périssent.
Tournai du sort commun croit affranchir ses tours;
Germain, Batave, Anglois, que peuvent vos secours?
Cumberland veut en vain venger votre querelle.
Louis vole au péril où sa gloire l'appelle.
Aux champs de Fontenoi, voyez ces fiers Guerriers,
Que son regard enflamme & conduit aux lauriers!
A côté de mon Roi paroissent la Prudence,
Et la noble grandeur, & la fière vaillance.
Dans les rangs ennemis sont l'aveugle fierté,
L'espoir présomptueux & la témérité.
Entre les deux partis l'intrépide courage
Porte de rang en rang la mort & le carnage,

Mais le Dieu des combats en arrête l'horreur,
Et ne laisse aux vaincus que leur vaine fureur.
Sur les pas de Louis il conduit la victoire,
L'humanité lui parle au milieu de sa gloire.
Louis gémit du sang qu'ont coûté ses succès,
Et ne veut triompher que pour donner la paix.
  Grand Roi, de tes Sujets, l'amour & les délices,
A tes justes désirs les Cieux seront propices.
Déjà les Laboureurs renouvellent leurs jeux,
Et bénissant ton nom, diront à nos neveux :
Nous devons à Louis nos moissons & nos fêtes ;
Notre bonheur le flatte autant que ses conquêtes.

Fin du premier Chant.

OBSERVATIONS
SUR LE
PREMIER CHANT.

PAGE 52... *Des plaines de Babel les premiers habitans.*

On regarde comme certain, ainsi que l'a observé l'Auteur de l'Histoire du Ciel, que les plaines de Sennaar ont été le berceau de l'Astronomie, & que les descendans de Sem, & non les Egyptiens, ont fait les premières observations astronomiques. Les noms donnés par ces premiers Observateurs aux douze signes du Zodiaque, furent pour la plupart relatifs à leurs travaux & à leurs récoltes ; on ne peut voir le détail dans cet ouvrage. Je remarquerai seulement que le signe des Gémeaux est représenté par deux Chevreaux. Les anciens Grecs l'avoient nommé *les Chevreaux* ; les Romains l'ont appelé *Gemini*, & nous Gémeaux, parce qu'ordinairement une Chèvre donne deux Chevreaux à la fois.

Page 53... *Qu'aisément aux humains l'apparence en impose!*

L'abus que les Astrologues ont fait de l'Astronomie, a été porté aux derniers excès. Il y a de la folie à s'imaginer que certaines Planètes soient heureuses & d'autres malheureuses, & que la conjonction des unes & des autres soit mêlée proportionnellement de biens & de maux. La terreur qu'imprimoient les Éclipses étoit moins déraisonnable, puisqu'elle étoit fondée sur l'ignorance des causes qui les produisent, & que ce phénomène est fort imposant de sa nature. On a vu des armées victorieuses épouvantées d'une Éclipse arrivée dans le temps du combat, fuir & perdre tout le fruit de la victoire. Les Grands sont-ils tout-à-fait revenus de leur erreur au sujet des Comètes? Je ne sais si l'honneur que trouve leur amour propre à se flatter que le Ciel s'occupe d'eux, n'entretient pas ce délire parmi quelques-uns. Qui ignore combien le Cardinal Mazarin étoit sujet à cette foiblesse? Enfin les Astrologues ont poussé l'extravagance jusqu'à soutenir que l'influence des astres agit sur la volonté de l'homme & la détermine.

Page 54... *Du Laboureur grossier, la stupide ignorance.*

Les habitans de la campagne, plus grossiers que les autres hommes, pouvoient paroître plus excusables. On croyoit fort sérieusement, que des astres & de la Lune, plus que de tous les autres, il descendoit des influences sur les fruits de la terre & sur les animaux. On peut voir dans Pline le Naturaliste les effets dont il est fait mention ici, & beaucoup d'autres qu'on ne balançoit pas d'imputer à la Lune.

Ibid... *Le Chantre de Mantoue, aux Laboureurs antiques.*

Hésiode & Virgile observent avec beaucoup d'exactitude les jours de la Lune malheureux ou indifférents pour les travaux de la campagne, qu'ils ordonnent, défendent ou permettent en conséquence. Je n'ignore pas que quelques Philosophes admettent encore dans certains cas les influences de la Lune, & je ne prétends pas nier les effets certains que pourroient prouver des expériences faites avec exactitude.

Page 54... *Enfin la vérité dissipe l'ignorance.*

C'eſt à M. de la Quintinie qu'on a principalement l'obligation d'avoir achevé de nous guérir de ces vains ſcrupules; il a fait à ce ſujet des expériences exactes & réitérées qu'on peut voir dans ſes Ouvrages.

Ibid... *Lorſque du Scorpion, dans ſa courſe, il nous lance*
Des rayons dont les traits ont moins de violence.

Le ſigne du Scorpion répond au mois d'Octobre, & c'eſt à peu-près dans ce temps qu'il faut donner le premier labour, dont l'objet eſt de détruire les herbes & de préparer la terre. On donne le ſecond au Printemps, l'un & l'autre doivent être plus profonds à meſure que les terres ſont plus fortes: ces deux labours ſuffiſent pour les Mars.

Page 55... *Déjà dans le Bélier commençant ſa carrière.*

Quand on dit que le Soleil entre dans un ſigne, on entend qu'il paſſe au-deſſous, & alors ſes rayons l'effacent entièrement. C'eſt au mois de Mars qu'il entre dans le Bélier; c'eſt alors qu'on ſéme les menus grains, appelés *mars* par cette raiſon. Ceux qu'on ſéme alors ſont l'avoine, l'orge, les lentilles, les féveroles, le millet, le blé noir, &c. Ces grains furent d'une grande reſſource en l'année 1709, dont l'effroyable hiver eſt connu de tout le monde.

Page 56... *Qu'un troiſième ſillon précède la ſemence.*

Ce troiſième labour précède les ſemailles. Il arrive quelquefois qu'il faut ameublir encore la terre, en croiſant avec la charrue les ſillons précédens; mais ce travail n'eſt pas bon pour toutes ſortes de terres, ſur-tout pour celles qui ſont trop humides ou trop légères, & à qui ce troiſième labour pourroit faire plus de mal que de bien. Ce précepte regarde principalement les terres fortes, à qui un quatrième labour eſt quelquefois utile pour achever de les diviſer & de les mûrir.

Page 57 . . . *Des restes les plus vils se forme cet engrais.*

Le fumier, qu'on appelle également *engrais* & *amendement*, parce qu'il engraisse & corrige la terre, & qu'il est aussi nécessaire que les labours. On le compose principalement de la litière des animaux dans les étables & dans les bergeries. La paille, les feuilles, la suie, les chiffons, le marc du vin & des olives ; en un mot tout ce qui contient des sels & des huiles est bon pour faire du fumier ; les cendres sont excellentes.

Ibid . . . *Si des fonds épuisés, la Nature altérée.*

Les engrais dont je viens de parler, sont passagers ; il y en a qui rendent la terre fertile pendant vingt ou trente années, & qui par-là changent en quelque sorte sa nature. La marne sert pour les terres sèches ; c'est une espèce d'argile blanche qui étoit fort connue des Grecs, des Romains & des Gaulois. Dans le septième chapitre du premier livre de Varron, Licinius Stolon dit qu'il a vu dans la Gaule, des pays où l'on fumoit les champs avec la marne qu'il appelle *candida fossitia, creta*. La castine est une espèce de terre sèche qu'on destine aux terres fortes & humides. La chaux convient aux terres légères. On emploie aussi utilement l'argile, les coquillages, le sable de la mer, &c. suivant la nature des fonds.

Ibid. . . *Un Romain par cet art, jadis dans ses guérets.*

Ce Romain étoit un Affranchi, & se nommoit C. Furius Cresinus. Pline (*liv. XVIII, chap. 6*) rapporte cette histoire, qui est très-connue, il l'a tirée de Pison. Le Père Rapin en a fait usage dans son Poëme des Jardins ; mais il l'a déguisée, & d'un Laboureur il a fait un Jardinier.

Page 58 . . . *L'Industrie a tenté d'obtenir tous les ans.*

M. Tull, Anglois, est auteur d'un nouveau système d'Agriculture ; il a fait un long ouvrage qui contient tous ses principes & ses expériences, & qui a beaucoup de réputation & de partisans en Angleterre. M. Duhamel du Monceau s'étant apperçu que l'obscurité & la prolixité de cet

ouvrage empêcheroit qu'une traduction pût réussir, nous a communiqué la méthode & les idées neuves qu'il renferme, & il les a perfectionnées dans son excellent Traité de la Culture des Terres. On peut voir dans l'Ouvrage de M. Duhamel de quel succès cette méthode a été peut-être suivie ; il assure qu'on peut recueillir jusqu'à deux mille cinq cents grains pour un.

Page 58 . . . *Adoptez avec choix cette sage industrie.*

On a donné de justes éloges au Traité des Prairies artificielles. Le principal objet de cet Ouvrage est de perfectionner la culture dans les terres sèches & stériles. Cette méthode consiste à mettre en prairies artificielles, c'est-à-dire, en sainfoin ou autres plantes convenables le quart des terres : cette prairie subsiste cinq ou six ans. On fertilise ainsi successivement toutes les parties des terres, les unes après les autres. Cette manière de cultiver n'est point nouvelle, on en trouve les principes dans quelques anciens Ouvrages françois, & sur-tout dans le Théâtre d'Agriculture, composé du temps d'Henri IV, par Olivier de Serres.

Ibid. . . *Dans un vaste terroir, si de votre héritage.*

Cette méthode a été proposée par M. Patullo, dans son excellent Essai sur l'amélioration des terres ; il étend à toutes sortes de fonds les prairies artificielles, que l'Auteur de ce Traité n'avoit indiquées que pour les terres stériles de la Champagne. Elle paroît moins dispendieuse & plus aisée à pratiquer que celle de M. Tull. M. Patullo réduit lui-même son sistème à cinq moyens ; 1° la rectification de toutes les terres par leurs mélanges, & la juste application des divers engrais ; 2° leur clôture & leur division à quelqu'usage qu'on les destine ; 3° l'emploi de la moitié, ou des deux tiers en herbages artificiels ; 4° la nourriture des Bestiaux sur les fermes ; 5° leur succession d'herbages & de labour, laquelle entretient & augmente leur fertilité.

Page 60 . . . *Aux rustiques travaux, on ne présuma pas.*

Voyez le Discours de l'Abbé Desfontaines sur les Géor-

giques de Virgile, & le discours de réception de M. de Voltaire à l'Académie Françoise.

Page 60 . . . *D'utiles citoyens, dans leurs doctes écrits.*

Il a paru depuis quelques années un grand nombre d'Ouvrages & de recherches sur les travaux de la campagne; & différentes Provinces ont établi, sous la protection du Roi, des Sociétés d'Agriculture.

Ibid . . . *Il est des Laboureurs dont la main attentive.*

Cette saumure se compose diversement. Cette préparation a pour objet de développer le germe & de faire connoître les faux grains; mais le succès est souvent casuel.

Page 61 . . . *Mais le froid fait périr la semence tardive.*

On a essayé de semer au mois d'Août & dans d'autres mois; l'expérience a réussi. La raison qu'on en donne, prise de la génération attribuée aux parties similaires, mises en mouvement par le concours des deux sexes, & adoptée par beaucoup de Philosophes, est la conséquence d'un systême fort douteux.

Ibid . . . *A peine le sillon l'a reçue en son sein.*

Le germe du blé qu'on a mis en terre commence ordinairement vingt-quatre heures après, à percer les enveloppes de la graine: cinq ou six jours après il pousse une pointe de verdure hors de terre. Dans les Pays méridionaux, & dans les climats tempérés, les champs sont tous verds peu de jours après: dans les Pays septentrionaux cette verdure du blé ne paroît qu'après l'hiver.

Ibid . . . *Et livrez aux Agneaux tout ce luxe inutile.*

Quand la fanne ou la feuille du blé devient si épaisse qu'on craint qu'elle n'amaigrisse la tige, on amène des Vaches, des Brebis, mais plus communément des Agneaux pour brouter l'herbe, ce qui fortifie le tuyau.

Page 61 . . . *Bientôt sa chevelure annonce un âge mûr.*

On appelle *barbes* les pointes de l'épi qui sont destinées à rompre les gouttes de la pluie, & pour écarter les insectes & les oiseaux; *contra avium minorum morsum munitur vallo aristarum*, dit Cicéron, dans le dialogue *de Senectute*.

Page 62 . . . *Mais quel brouillard infect, devançant la clarté!*

On a entendu jusqu'ici par la nielle, une petite pluie grasse dont les parties sulfureuses s'attachent aux épis; le Soleil rend cette humeur si pénétrante qu'elle change les grains en charbons.

Ibid . . . *De plus tristes fléaux viennent frapper ma vue.*

Voyez le célèbre Mémoire de M. Tillet, qui a remporté le Prix à l'Académie de Bordeaux. On avoit cru que les brouillards & le Soleil étoient l'unique cause des blés niellés & charbonnés: il a remarqué trois sortes de maladies. Si leur cause primitive s'est dérobée à ses recherches, il en a fait connoître la cause immédiate; 1° l'avortement; 2° le charbon; il appelle blés charbonnés, ceux dont l'épi noir & comme brûlé, semble avoir été détruit par le feu; 3° les blés cariés, qui font le principal objet de sa Dissertation. Le grain se pourrit, répand une odeur insupportable & tombe en poussière; elle est un poison qui s'attache à d'autres grains, & même à la paille: elle les pénètre d'un venin si violent que la plus belle semence, noircie de cette poussière contagieuse, ne produit que des épis cariés. M. Tillet indique les remèdes, & en donne la préparation, dont il a constamment éprouvé le succès. Au reste si M. Tillet avance que ce n'est plus aux brouillards, aux terres humides, aux coups de Soleil après les pluies, qu'il faut attribuer la cause de la nielle, on ne doit pas en conclure que le brouillard & le Soleil ne produisent pas des accidens funestes aux blés; on n'en voit que trop d'exemples.

Ibid. . . *LOUIS fixe les yeux sur ces premiers essais.*

Personne n'ignore que le Roi a fait lui-même, à Trianon, les expériences de M. Tillet, & qu'assuré de leurs succès,

il a voulu que le procédé, en fût distribué dans toutes les provinces & les lieux du royaume.

Page 64. *L'Homme a su de nos jours tirer des corps divers.*

Les expériences faites sur l'électricité, démontrent que le feu électrique est le même que le feu élémentaire. Voyez le recueil des expériences de M. Franklin : nous le devons à M. Dalibart, qui a ajouté les siennes. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur cette nouvelle & admirable découverte.

Ibid... *Que quand sorti d'un corps, & pareil à l'éclair.*

M. du Fay a fait le premier connoître en France les phénomènes de l'Electricité : on lui doit même l'importante découverte des deux sortes d'Electricités, résineuse & vitrée ; & ses expériences sur ce sujet ont été le fondement de toutes les autres de même genre qui ont été faites depuis.

Ibid... *Pénètre les métaux, les fond, les vitrifie.*

C'est ici l'expérience la plus étonnante de M. Franklin. La fusion froide & la vitrification des métaux par la matière électrique, & la vertu attractive des pointes, plus considérable que celle des autres corps, lui fit soupçonner que ce fluide étoit la même matière que celle du tonnerre ; il jugea de leur nature par leurs effets, qui sont entièrement semblables. Enfin l'expérience célèbre faite à Marli-la-ville, par M. Dalibart, & répétée dans toute l'Europe, a eu le même succès. Le Mémoire où il en rend compte & qu'il lut à l'Académie des Sciences, fut reçu avec un applaudissement général.

Ibid... *Telle parut jadis la flamme merveilleuse.*

Ce fait singulier qu'on n'avoit pu jusqu'ici expliquer, est rapporté par César, dans ses Commentaires : *Eâdem nocte quintæ legionis pilorum cacumina suâ sponte arserunt.*

Ibid... *Ce feu qui leur est cher, & qu'au fort des orages.*

Les marins l'appellent *le feu Saint-Elme.* Les Anciens le

prenoient pour des Etoiles. Quand il ne paroissoit qu'une aigrette, ils la nommoient *Hélène*; & quand il y en avoit deux, ils l'appelloient *Castor & Pollux*. Ces feux étoient, selon eux, d'un bon augure; ils croyoient qu'ils venoient annoncer la fin des tempêtes..... *Sic fratres Helenæ lucida Sidera, ventorumque regat Pater, &c.*

Page 64... *L'expérience enfin le démontre à nos yeux.*

C'est l'expérience de Marli-la-ville, dont je viens de parler. Les verges de fer élevées en divers endroits avec un bon conducteur, ont constamment produit les mêmes effets, & jamais les lieux qu'elles défendent n'ont été frappés du tonnerre. Quoique le succès de cette expérience n'ait pas été contesté, plusieurs Philosophes ont douté de la certitude d'un préservatif si desirable. On peut consulter, sur ce sujet, les Mémoires de Messieurs l'Abbé Nollet & le Roi.

Ibid... *Du fluide électrique, un art impérieux.*

Cette expérience a été imaginée & exécutée par M. Dalibart. Le tonnerre artificiel fait admirer sur une glace qu'on électrise, des éclairs, une explosion violente, une vapeur sulfureuse, & y laisse des traits en zigzag, entièrement semblables aux mêmes effets qu'on a remarqués dans le tonnerre.

Page 65... *On n'y voit point en eaux les vapeurs se résoudre.*

Le tonnerre ne se fait jamais entendre en Egypte: si le ciel se couvre quelquefois, c'est plutôt une rosée qu'une pluie: on sait aujourd'hui, avec certitude, que les longues pluies de l'Ethiopie causent les inondations du Nil. On trouvera toutes les circonstances que je rapporte dans l'histoire de l'Egypte de M. Maillet.

P. 66. *Sans autre engrais, sans peine, enfantent des moissons.*

Quelques laboureurs, après avoir jeté les grains dans le limon du Nil, les couvrent avec la charrue; quelques autres, en très-petit nombre, vont arracher les mauvaises herbes;

herbes ; presque tous ne revoient leurs champs, après les semailles, que pour faire la récolte. On sème au mois de novembre, on moissonne au mois de mars.

Page 66... *O vous, sur qui le Ciel répand moins de faveurs.*

Dans les parties méridionales de la France, on fait la récolte au mois de juillet, sous la constellation du Lion ; dans les provinces septentrionales on ne moissonne qu'au mois d'août.

Ibid... *La Cigale à grands cris appelle à la moisson.*

Le chant de la Cigale est regardé, dans les pays chauds, comme le signal de la moisson ; aussi Anacréon dit (*Ode 43*), que la Cigale annonce l'été ; il l'appelle θέρεος γλυκὺς προφήτης. Madame Dacier s'est trompée quand elle a dit, sur cet endroit d'Anacréon, que la Cigale annonce le printemps ; elle a forcé le sens du mot θέρεος, qu'emploie ce Poëte : il signifie l'Eté ; elle le traduit par le Printemps. Anacréon avoit entendu les Cigales ; leur chant n'avoit pas apparemment frappé les oreilles de Madame Dacier. Des moissonneurs de Brie, cette année même, ont chassé avec violence des glaneurs. Ces malheureux ont fait un Mémoire où ils ont invoqué l'usage & le droit naturel. La Justice les a maintenus, & a réprimé ces injustes & inhumains propriétaires.

Page 67. *Dans les climats où luit un Soleil sans nuages.*

La manière de séparer le grain de la paille, n'est pas uniforme. A Paris & dans les provinces voisines, on porte les gerbes, du champ dans la grange, où l'on bat les épis avec un fleau : on choisit pour ce travail des jours de pluie, ou ceux qui ne permettent pas des travaux plus utiles. En Provence, en Languedoc, en Italie, où le ciel est plus serein, on porte les gerbes sur une aire en plein air ; on en bâtit des meulons ou gerbiers : quand on veut battre le blé, on fait passer sur les gerbes, des chevaux qui les foulent aux pieds, & qui, sans blesser le grain, le détachent de la paille : cette méthode est regardée comme la meilleure. Les Romains se servoient de charrettes ; les

Turcs usent encore aujourd'hui de tables hérissées de pointes de fer, qui froissent & brisent les épis.

Page 68... *Qu'ils préservent le blé des humides Autans.*

L'Autan est le vent du midi.

Ibid... *C'est alors que paroît le cruel charençon.*

Le blé dans le grenier craint la poussière, l'échauffaison & sur-tout le charençon : ce petit insecte se glisse dans le grain, le dévore, & réduit un tas entier en poussière, souvent même avant qu'on s'en soit apperçu. Pour l'écarter on emploie des odeurs fortes, telles que celles de l'aïl, de l'yeble & de l'huile de Gabian ; cette huile sort d'un rocher, & forme une fontaine près de Gabian, village peu éloigné de Béziers en Languedoc. On appelle aussi cette huile *petroli*, parce qu'elle découle d'un rocher. Quelques personnes ont introduit des poulets dans leurs greniers, & elles assurent qu'ils s'attachent au charençon préférablement au blé. M. du Hamel croit qu'en enduisant les murs du grenier avec de la lie de vin, on écarte absolument les charençons.

Page 69... *Par le crible & le van, que le grain épuré.*

Voyez le Traité de la conservation des grains, par M. du Hamel du Monceau. L'emploi du ventilateur, c'est-à-dire l'art de changer & de renouveller l'air, n'est pas nouveau ; on le pratique depuis long-temps en Suède, pour renouveller l'air de ces immenses souterrains où des hommes privés de la lumière & de l'air que nous respirons, travaillent aux mines. On a fait ensuite usage des ventilateurs pour renouveller l'air des hôpitaux, des prisons, des vaisseaux, &c. On a tenté aussi de s'en servir pour la conservation des grains ; M. Hales a imaginé des soufflets pour cet usage, & a fait des expériences utiles. M. du Hamel a perfectionné cette invention ; les moyens qu'il propose, & qu'il a éprouvés avec succès ; sont 1° de délivrer le blé, quand il a été bien criblé, de l'humidité qu'il conserve encore alors & pour cet effet, de le mettre dans une étuve, où l'on allume un poële : le blé ainsi étuvé, non-seulement

perd toute son humidité, mais est délivré des insectes qui l'attaquent; les œufs même périssent, ou du moins ne peuvent éclore. 2.° Le blé est ensuite porté dans un grenier, & mis sur un canevas étendu que soutient un treillage porté par des solives placées en croix, afin que l'air des soufflets entre librement par-dessous, & que la poussière tombe & ne se mêle pas avec le grain. Ce grenier est fermé de toutes parts, & impénétrable même à l'air; les grains y sont entassés; ils s'y sont conservés sept ans sans avoir éprouvé la moindre altération. M. du Hamel a fait bâtir aussi des greniers plus grands, où l'air est renouvellé par le moyen d'un moulin à vent; il a fait construire, dans le même bâtiment, une étuve imaginée & exécutée avec une grande perfection.

Page 70... *Il sera délivré de l'insecte ennemi.*

Le voyage de Messieurs Tillet & du Hamel, en Angoumois, par ordre du Roi, en 1762, nous a fait connoître cette méthode. Elle consiste à entasser les grains dans le four deux heures après qu'on en a retiré le pain; c'est le degré de chaleur nécessaire pour conserver le blé, sans en altérer la qualité & sans offenser le germe: les grains y séjournent quarante-huit heures; on peut en cet état les garder long-temps. Ceux qui ont été recueillis en temps humide, sont améliorés; la chaleur fait périr les insectes & leurs œufs. On peut mettre le blé, ainsi passé, en tas sans craindre qu'il s'échauffe, & le Laboureur épargne les frais de le remuer. Le peuple ne peut faire construire des étuves, voilà pour lui un moyen sûr, facile & sans frais, de conserver le blé; sera-t-il toujours la victime de l'habitude & du préjugé?

Ibid... *Le blé sous la chaux vive, & dans des creux profonds.*

On trouva en 1703, dans la citadelle Metz, des grains qui y avoient été enfermés en 1578, & en 1730 des blés qui avoient été enterrés en 1648; les uns & les autres ont donné d'excellent pain.

Page 70. *Imitez les Cités qu'une source commune.*

Lyon & quelques autres villes ont fait construire des greniers d'abondance ; il seroit à souhaiter que ces exemples se multipliassent, on n'auroit pas la douleur de voir les peuples exposés à la merci des Traitans remplis d'une dure cupidité.

FIN des Observations sur le premier Chant.





CHANT SECOND.

J'AI célébré des champs la culture & les dons;
Aux accens de ma voix, accourez, Vignerons.
Préparez vos côteaux; que vos raisins mûrissent;
D'un jus délicieux que vos celliers s'emplissent.
Je chante tes bienfaits; enflamme mon esprit,
O Dieu! qui du naufrage où le monde périt,
Exceptas ce mortel, ce père des deux âges,
Qui cultiva la vigne, & connut ses usages.
Au comble des forfaits les humains parvenus,
Bravoient les feux du Ciel trop long-temps retenus;
Et l'Eternel tout prêt à venger son injure,
Alloit exterminer cette race parjure.
Un Juste l'arrêta: seul dans tout l'Univers,
Noé fut séparé de ces Peuples pervers;
Et quand par ses travaux l'Arche eut été construite,
Avec ses habitans la Terre fut proscrite.
Le Ciel inexorable, à leurs yeux éperdus,
Précipite les flots qu'il tenoit suspendus.
Du rivage immobile où son Dieu le resserre;
L'Océan affranchi sort & couvre la terre.
Tout ce qui respiroit périt au sein des mers:
L'Arche est le seul espoir qui reste à l'Univers.
Alors de la Nature, & l'Auteur & le Père.

Vengé par sa justice, appaise sa colère.
Il appelle les vents, leur souffle impérieux
Vient dessécher la Terre, & fait briller les Cieux.
Des rochers élevés l'œil entrevoit la tête:
Sur les monts d'Arménie enfin l'Arche s'arrête.
L'onde de toutes parts fuit & s'ouvre un chemin:
Les côteaux semblent naître & sortir de son sein.
La mer en frémissant dans ses bords est rentrée,
Et l'eau du Ciel remonte à la voute azurée,
Mais du Mortel sauvé, quel est l'étonnement?
Quel est de son séjour le triste changement?
La Terre par les eaux entr'ouverte, altérée,
Au lieu de cet émail dont elle étoit parée,
De fange & de rochers n'est qu'un amas confus;
Dans son sein déchiré ses sucs ne coulent plus.
L'air, menaçant encor, se couvre de nuages,
L'homme tremble à leur vue, & craint d'autres naufrages.
Homme! rassure-toi: Dieu promet que les mers
N'engloutiront jamais le coupable Univers.
Vois cet arc coloré, gage de l'alliance
Qu'avec toi désormais établit sa clémence;
Vois sa main embellir par de nouveaux bienfaits
La Terre où sa colère avoit gravé ses traits.
Il daigne t'enseigner l'art dont l'heureux usage
Fait des raisins foulés un précieux breuvage.
De ce nectar puissant, la céleste liqueur
Des mortels affoiblis répara la vigueur;
Elle apporta la joie, & sa vertu féconde
Consola l'Univers des ravages de l'onde.
Des ceps qu'il rassembla, Noé forma les rangs;
Armé de la serpette il tailla les sarmens.
Sous ses pieds empourprés les raisins se foulèrent:
A ses regards surpris les flots de vin coulerent.

L'Arménien charmé goûta ce jus divin ;
La Grece avec transport le reçut dans son sein ;
La vigne, sur les pas de chaque colonie,
Passa de l'Orient aux climats d'Ausonie.
L'Ebre en couvrit ses bords ; pour posséder ses dons ;
Nos antiques Gaulois traversèrent les monts ;
L'Éridan vit bientôt leurs mains victorieuses
Tirer le jus fécond de ses grappes vineuses.
Avant que des Romains, dans les climats Gaulois,
Le Volce Arécomique eût reconnu les loix,
La vigne ornoit déjà les rivages du Rhône ;
Du sein de ses étangs l'humide Maguelonne
Admiroit ses côteaux de pampres revêtus.
Sous l'empire adoré du vertueux Probus,
Le Celte, au lieu de glands, par un utile échange ;
Dans ses bois arrachés recueillit la vendange ;
Et le Belge à son tour, du vin de ses côteaux,
De la Vesse & du Rhin rougit les froides eaux.
La vigne parvenue aux champs de Germanie,
Étendit ses rameaux jusqu'à la Pannonie ;
Mais pour ses tendres fruits craignant les noirs frimats ;
Du char glacé de l'Ourse elle fuit les climats,
Et l'aspect enflammé de l'ardente écliptique
Dessécha ses raisins sur les sables d'Afrique.
Entre ces lieux brûlans & les pôles glacés,
Sous un ciel tempéré, des climats sont placés
Où Zéphir adoucit les rigueurs de Borée,
Où par les eaux du Ciel la chaleur modérée,
Et le Soleil constant dans son oblique cours,
Font éclore les fruits, & fixent les beaux jours.
Ces lieux sont pour la vigne une terre chérie ;
Là, s'éléve le pampre, & la grappe est mûrie.
Mais dans ces climats même il est des lieux ingrats,

Où ses ceps sans vertu ne s'accoutument pas.
Dans un fond argilleux elle est maigre, ou stérile;
Forte dans un fond gras, mais tristement fertile.
Sous un Ciel favorable épargnez à ses yeux
Le sombre aspect du Nord & des vents furieux.
J'aime le doux penchant d'une colline heureuse;
Où la terre à la fois légère & sulfureuse,
Alliée au gravier, dans un terroir pierreux,
Du Soleil le plus vif réunit tous les feux.
C'est là qu'à la faveur d'une ardeur réfléchie,
Des fruits les plus exquis la vigne est enrichie.
C'est là que les cailloux par le labour froissés
Jettent d'utiles feux vers la souche élancés.
Ainsi l'on voit la pierre où la flamme cachée
Est de son sein profond avec peine arrachée,
Le prompt acier la frappe, & du coup qui l'atteint
Une étincelle part, jaillit, brille & s'éteint.
Sur le dos escarpé des plus hautes collines,
Où le cep peut à peine établir ses racines,
Les rapides torrens précipités des monts,
De vos plants arrachés couvriroient les vallons;
Si des murs redoublés les solides étages
N'opposoient une digue aux fureurs des orages:
Cet art fait l'ornement des fertiles côteaux
Que le Rhône & le Tarn arrosent de leurs eaux.
Là, j'ai vu chaque jour des mains laborieuses
Apporter des vallons les terres limoneuses,
Des arides rochers couvrir la nudité,
Et leur donner la vie & la fécondité.
L'Art corrigeant ainsi la Nature marâtre,
De fleurs, d'arbres, de fruits forme un amphithéâtre
Élevé par degrés sur la cime des monts,
Où naissent suspendus les ceps & les moissons;

Vos rayons sont creusés: la sage expérience
Fixera de vos plants le choix & la distance.
Vous pouvez employer des jets enracinés,
Que de pampres déjà trois Printemps ont ornés;
Élèves de vos mains, qui dans les pépinières
Ont fait naître à vos yeux leurs racines premières.
Mais ce soin trop pénible & sans utilité
Des sages Vignerons est toujours rejeté.
Imitez-les : coupez ces boutures faciles
Que vos yeux choisiront sur des souches fertiles:
Ces tendres rejettons à leur mère arrachés,
Dans la terre ou dans l'eau par faisceaux attachés;
En attendant les rangs où le sort les destine,
Conservent leur fraîcheur, & vivent sans racine.

Quand le triste Verseau levé sur nos climats
Fait régner avec lui la neige & les frimats,
Portez vos jeunes plants: qu'avec ordre l'équerre;
En échiquier parfait divise votre terre.
Un terroir vigoureux veut les rangs plus serrés;
La pente d'un côteau les veut plus séparés;
A leurs sentiers encor donnez plus d'étendue
S'ils doivent éprouver le fer de la charrue.

Quelle main sur mes pas, assortissant les plants;
Saura l'art de mêler leurs genres différens?
Voulez-vous composer un excellent breuvage?
Faites de vos raisins un heureux alliage:
L'un robuste & rempli de force & de chaleur;
Forme le corps du vin & charge sa couleur;
L'autre plus délicat, flatteur & fait pour plaire;
Donne une liqueur vive, agréable & légere:
Celui dont la couleur est d'un ambre doré,
Annonce un vin brillant, mais bientôt altéré.
Qui compteroit leur nombre & tous leurs assemblages;

Pourroit compter les flots brisés sur les rivages.
Suivez en chaque lieu son usage & ses loix ;
Règle austére, & pourtant qui fléchit quelquefois ;
Sûre dans ses conseils, la seule expérience
Du Vigneron parfait doit être la science.
Si quelque plant périt, du cep le plus voisin.
Abaissez, conduisez, enterrez un provin.
Successeur de son frère, héritier de sa place,
Qu'il soit pere à son tour d'une nouvelle race.
Facile à s'élever, le sarment trop souvent
Se soutient avec peine, & plie au gré du vent.
A sa débilité, la Nature sensible,
De tortueuses mains arme son corps flexible.
Le pampre étend ses bras ; il cherche autour de lui
Un voisin seçourable, & s'en fait un appui.
On prévient ses besoins. Haute dans l'Étrurie,
Au jeune & tendre ormeau la vigne se marie :
Dès leur naissance unis, l'un par l'autre embrassés,
Leurs rameaux amoureux croissent entrelacés ;
Et l'arbre offre bientôt à la vue étonnée
De pampre & de raisins sa tête couronnée.
Dans les climats François, au sarment moins altier,
Un utile échalas suffit pour s'appuyer.
Sur les côteaux ardens que l'Ibère cultive,
Et sur ceux qui du Rhône accompagnent la rive ;
Il n'implore jamais un secours étranger ;
Sa force le soutient ; s'élevant sans danger,
Et des vents ennemis ne craignant point l'outrage ;
Ses rameaux librement étendent leur feuillage.
La vigne quelquefois, honneur de vos jardins,
S'y montre avec la pourpre ou l'or de ses raisins ;
Là sur un espalier d'étages en étages,
Elle monte & parvient au faîte des treillages ;

Ou courbant, jeune encor, ſes dociles rameaux;
De riches pavillons couronne vos berceaux.
Quand le ſarment flétri dépouille ſa parure,
Taillez, n'attendez pas le temps de la culture.
De l'uſage vulgaire, aveugle imitateur,
Si de nos vignerons vous ſuivez la lenteur;
Juſques aux premiers jours où ſouffle le zéphyre;
Vous n'oſez ſur la vigne exercer votre empire;
La ſéve réveillée au retour du printemps,
Coule de veine en veine, anime les ſarments,
Et trouvant la bleſſure ouverte & vive encore,
En des pleurs exceſſifs s'écoule & s'évapore.
Mais du ſarment taillé le ſalutaire hyver
Reſſerre les canaux déchirés par le fer;
Il modère ſes pleurs; & par lui captivée,
Pour augmenter ſes fruits la ſéve eſt conſervée.
Affranchi de ſes ſoins, à la bêche, aux labours,
Le Printemps qui revient permet un libre cours.
Déjà des Vignerons les troupes vigoureuſes,
D'une peſante houe arment leurs mains nerveuſes.
Vous voyez ſous leurs coups la glèbe s'amolir,
Les cailloux ſe froiſſer, la terre s'ameublir,
Et le cep dépouillé de l'arène voiſine,
Aux rayons du Soleil découvrir ſa racine.
Avez-vous aux labours deſtiné vos côteaux!
Hâtez-vous d'aſſembler vos mules, vos taureaux;
Et dans les rangs ouverts des ſouches écartées,
Accoutumez au joug leurs têtes indomptées.
A peine le Printemps fait ſentir ſes douceurs,
La vigne ouvre les yeux, elle verſe des pleurs:
Recueillez avec ſoin ſes précieuſes larmes;
A des yeux altérés elles rendent leurs charmes;
Leur eau d'un teint hâlé fait renaître la fleur,

Sa boisson de la pierre appaise la douleur.
Mais craignez que la vigne à fleurir empressée ;
Par le zéphyr séduite, & de ses pleurs lassée,
Ne laisse épanouir son imprudente fleur ;
Le zéphyr est changeant ; le printemps est trompeur.
Souvent de nos climats repoussé jusqu'à l'Ourse ;
Le redoutable hyver interrompant sa course
Tourne sa tête affreuse & revient sur ses pas.
Au milieu des beaux jours il répand les frimats.
Sa fureur, à la terre, enlève ses richesses,
Et des rameaux naissans dévore les promesses.
Si de la grêle alors les coups impétueux
Blessent les premiers jets du germe fructueux,
Soyez pour le sauver cruel & dur comme elle ;
Coupez sans balancer cette feuille nouvelle.
Le sarment revivra, mais ses surgeons moins forts ;
Décéleront sa plaie en montrant ses efforts.
Si jusque dans le cep, quand la séve y circule,
La froidure imprévue & le gèle & le brûle ;
Coupez sa tête aride, ouvrez son corps glacé,
Qu'un fertile sarment y soit d'abord placé.
La souche en l'adoptant, plus riche & plus heureuse ;
Produit de nouveaux fruits une race nombreuse.
Les pampres cependant se couronnent de fleurs ;
Le Soleil n'a pour eux que d'utiles chaleurs.
Mais lorsque parcourant une plus longue route,
Il s'élève au plus haut de la céleste voûte ;
Pour dérober la vigne à l'ardeur de ses traits
Le prudent vigneron va recouvrir les ceps,
La bêche dans les mains, ouvrant la terre aride ;
Des herbes il détruit la racine perfide.
Près du pied de la souche il plante l'échalas ;
Qui lorsqu'elle s'élance est l'appui de ses bras.

Des jets trop abondans il fait la destinée;
Cette branche est choisie, & l'autre est condamnée;
Il réprime l'orgueil d'un pampre ambitieux,
Il arrache un bourgeon qui naît contre ses vœux;
Plus féconde en perdant des rejetons stériles.
La souche ne nourrit que des rameaux utiles.
Les raisins sont formés, & bientôt la chaleur
Va peindre de ses feux leur douteuse couleur.
Lorsqu'un feuillage épais les couvrant de son ombre,
A l'Astre qui nous luit oppose un voile sombre;
Rendez-leur la lumière, & le fruit plus vermeil
Va se teindre de pourpre à l'aspect du Soleil
Si les ceps sans appui soutiennent leur verdure;
Il suffit de tresser leur longue chevelure.
Ne vous lassez jamais; la vigne tous les jours
De vos soins assidus implore le secours.
Tantôt elle demande une forte *terrure*;
Tantôt d'un riche engrais la sage nourriture.
En vain je détruis l'herbe & la rejette au loin,
Elle se reproduit, & veut un nouveau soin.
Cachée à nos regards, la hideuse chenille,
Sous le pampre naissant dépose sa famille,
Se cache, s'enveloppe, habite en sureté
Dans le sein tortueux du feuillage infecté.
Un insecte cruel sort du sein de la terre,
Il ronge la racine, au fruit il fait la guerre;
Des limaçons rampans les odieux essains
De leur écume affreuse infectent les raisins.
Contre tant d'ennemis armez votre courage,
Et par des soins constans prévenez leur ravage;
Qu'une haie opposant ses remparts hérissés
Eloigne les troupeaux par ses traits repoussés;
De la chèvre, sur-tout, la dent pernicieuse,

Pour le cep qu'elle blesse est toujours venimeuse.
Un cercle de travaux occupe ainsi vos bras;
L'année avance, tourne & revient sur ses pas.
La saison la plus riche & la plus fortunée,
L'Automne à vos desirs est enfin ramenée.
Les vents sont endormis, le Soleil dans son cours
Partage également & les nuits & les jours.
D'importunes chaleurs la terre délivrée
Respire du zéphyr l'haleine tempérée;
Les arbres enrichis de leurs dons les plus beaux,
Pour nous les présenter abaissent leurs rameaux:
La Nature féconde & de fruits couronnée
Nous invite au festin dont sa table est ornée.
Elle offre à nos regards le raisin déjà mûr,
Couvert d'une fleur tendre & de pourpre & d'azur.
Le signal est donné; la vendange commence,
L'essain de vendangeurs, d'un pas léger s'avance;
La gaieté les conduit, leurs diligentes mains
Au doux bruit des chansons vont couper les raisins.
Mais les fruits altérés, les grappes avortées
Sont du trésor commun avec soin rejetées.
Laissez ces grains proscrits, aliment des oiseaux,
Et que jamais leur jus ne souille vos tonneaux.
Aux raisins rassemblés dans la même journée,
Votre choix ne fait pas la même destinée.
Les uns pour votre table, entre mille cueillis,
Plongés dans l'eau bouillante, en sortent ramollis;
La chaleur a flétri la fleur de leur jeunesse,
Les rides ont sur eux prévenu la vieillesse.
D'autres à qui l'hyver a conservé leur prix,
Vieillissent lentement suspendus aux lambris.
La vendange est enfin sous vos toits amenée;
Vous rejetez la feuille & la grappe égrenée:

Sur les ais d'une grille avec art rassemblés,
Sous des pieds vigoureux les raisins sont foulés ;
Le jus coule à grands flots ; captive dans la tonne,
La fumeuse liqueur frémit, monte, bouillonne ;
Mêlée avec la peau, teinte de sa couleur,
Elle prend d'un feu vif l'éclat & la chaleur.
  Quand la nuit a cinq fois tendu ses voiles sombres ;
Quand le Soleil cinq fois a dissipé les ombres,
Et que dans le cristal, goutte à goutte filtré,
Tel qu'un brillant rubis, le vin tombe épuré ;
De la cuve aussi-tôt que la liqueur tirée
Soit du marc qu'elle y laisse à jamais séparée ;
Des vases qu'elle emplit, que la forte cloison
Redouble ses liens, resserre sa prison.
  En Grèce, en Ausonie, une grossière argile
Etoit du vin bouillant la demeure fragile,
Ou dans le sein d'une outre, hôte tumultueux,
Souvent dans sa fureur il en brisoit les nœuds.
De nos sages Gaulois la prudente industrie
Sut dans un bois courbé captiver sa furie.
Elle assembla des ais, de cercles entourés ;
D'une chaîne invincible ils furent resserrés.
  Lorsqu'enfin le vin manque à la cuve expirante,
Otez-en de vos grains la dépouille fumante.
Déjà sur le pressoir ces restes entassés
Gémissent sous le poids des arbres abaissés ;
Le jus sort à l'instant de leur chair écrasée,
Et de ruisseaux de vin la terre est arrosée.
Les vendangeurs en foule épris de ses attraits ;
De leur main font leur coupe, & boivent à longs traits.
Si ce marc épuisé, mis dans la cuve encore,
Est submergé dans l'eau, bientôt il la colore ;
Rougie & séduisante, elle a l'éclat du vin,

Et vos yeux la prendroient pour le fuc du raifin;
Mais l'infipide goût de la liqueur traîtreffe
Du mélange adultère annonce la foibleffe.
Voulez-vous, d'un vin gris auteur induftrieux,
Qu'il flatte votre goût, comme il rit à vos yeux?
Jamais des grains dorés que l'ambre ne vous tente,
Leur liqueur toujours foible eft bientôt jauniffante;
Du fein du raifin noir naît la vive liqueur,
Dont l'éclat pétillant des faifons eft vainqueur.
La Terre aux Champenois doit cet art admirable,
Qui feul donne à leurs vins un corps ferme & durable.
Cueillez après l'aurore, & fous un Soleil pur
La grappe peinte encor de rofée & d'azur.
Mollement étendue, & lentement portée,
Qu'elle foit auffi-tôt fur le preffoir jetée;
De l'arbre appefanti qu'elle fente les coups;
Toujours fes premiers pleurs font fes dons les plus doux;
Le fuc que de fon fein l'on exprime avec peine,
A d'un pâle rubis la couleur incertaine.
Quel bruit fe fait entendre en vos celliers fumeux?
Quels font fur les tonneaux tous ces flots écumeux?
Laiffez au vin bouillant une libre ouverture,
Et que l'air aifément entre, forte & murmure.
Ainfi, quand des tuyaux captivent dans leur fein
L'onde qui va jaillir dans un vafte baffin,
Vous craignez que des vents l'haleine renfermée,
Et l'eau dans fa prifon par leur fouffle animée,
N'aillent en s'uniffant brifer tous les canaux,
Et vous ouvrez à l'air de libres foupiraux.
Ainfi le vin frémit fous le toît qui le gêne,
Il monte à gros bouillons, & croit rompre fa chaîne;
Son écume l'épure; en flattant fon erreur,
Pour appaifer fes feux, nourriffez fa fureur.

L'âge

L'âge modère enfin sa bouillante jeunesse ;
Plus reposé, plus doux, il perdra sa rudesse.
Qu'alors de vos maisons les souterrains obscurs
Reçoivent ces dépôts rangés autour des murs.
Que vos celliers profonds s'abaissent sous la terre.
Si le vin renfermé, des éclats du tonnerre,
Au fond de son palais, est frappé sur son lit,
Il s'émeut, il bouillonne, il se trouble, il pâlit.
Que la propreté règne en ce séjour paisible,
Qu'à toute odeur funeste il soit inaccessible.
Loin cet art imposteur qui corrompant nos dons,
Ose mêler au vin d'agréables poisons.
Lorsqu'un trop long oubli le laisse sur la lie,
Avec cet ennemi craignez qu'il ne s'allie :
Que du limon grossier dont il est délivré
Il quitte la demeure & vive séparé.
Voulez-vous que vos vins, à leur clarté constante,
Ajoutent leurs rubis ou leur mousse éclatante ?
Du sein de vos tonneaux ne les tirez qu'au temps
Où renaît la Nature à la voix du Printemps.
La séve qui du cep réveille la jeunesse,
Agit sur la liqueur & l'anime sans cesse.
Après ce temps, le vin mûrissant ses esprits,
De l'âge & du repos reçoit un nouveau prix.
Mais si malgré vos soins, la liqueur appauvrie,
S'évente, s'évapore, ou déjà s'est aigrie,
Son vice a sa vertu ; son goût & son odeur
D'un insipide mets corrigent la fadeur.
Contre les maux divers dont l'ardeur nous dévore,
Un Mortel languissant, dans ses tourmens l'implore :
Des venins de la peste elle éteint la fureur ;
Et le feu, de la rage affreux avant-coureur ;
Aux guerriers dont le bras s'arme pour la patrie,

Elle assure souvent & la force & la vie.
César à ses Romains, Maurice à nos François
En ont prescrit l'usage, en ont vu les succès.
Que ne doit point au vin l'art dont la règle sûre,
A l'aide d'un fourneau le divise & l'épure ?
Sur les aîles du feu l'esprit rapidement
S'élève, & refroidi distille lentement.
Tel le flambeau du jour ou les feux de la terre,
Font monter les vapeurs au séjour du tonnerre ;
Le froid pressant leurs corps par le chaud dilatés,
Les condense, &, de l'air ils sont précipités.
Ainsi sur le foyer se forme l'eau-de-vie :
Par un nouveau travail si l'art la rectifie,
L'esprit-de-vin captif du flegme est séparé :
Libre, il prend son essor, monte & tombe épuré.
Peuple de Montpellier, votre industrie heureuse
Du vin forme une rouille utile & dangereuse.
Au fond d'un noir cellier, la grappe du raisin
Dans une urne est plongée, & s'enivre de vin.
Là, d'un cuivre battu les feuilles étendues
Dans la grappe long-temps demeurent confondues ;
Le vin s'aigrit, fermente, & l'esprit exhalé,
D'une verte vapeur couvre l'airain rouillé.
Bataves, accourez ; par ces poisons utiles
Vous voyez subsister vos remparts & vos villes ;
Leurs fondemens profonds sous les eaux rassurés,
D'un insecte étranger par eux sont délivrés.
Vous, dont la main savante imite la Nature,
Et par des traits hardis fait vivre la Peinture,
Pour nous tracer le verd qui pare nos côteaux,
De cette poudre heureuse abreuvez vos pinceaux.
Quand le vin, jeune encor, fermente sur la lie,
Des sels les plus grossiers son feu se purifie ;

Durci dans les tonneaux, & de leur ſein tiré,
Pour nos divers beſoins le tartre eſt préparé.
Il n'eſt point de climats qui puiſſent à la France,
De ſes fameux côteaux, diſputer l'excellence.
L'Hermitage & Cahors fourniſſent à nos vœux
Des vins mûrs, pleins d'eſprits fermes & généreux:
A la maturité la force réunie
Diſtingue ceux du Rhône & de l'Occitanie;
Au corps d'un autre vin, mariés avec choix,
Ils peuvent être offerts à la table des Rois.
Vienne, que j'aimerois tes boiſſons parfumées,
Si ma foible raiſon n'en craignoit les fumées!
La Garonne étendant ſes tréſors ſur les eaux,
Voit l'Anglois empreſſé, ſur de nombreux vaiſſeaux,
Charger ſon vin couvert, qui dans un long voyage,
Perd ſon auſtérité ſur la liquide plage.
Que ces illuſtres noms s'abaiſſent devant toi;
Délicieux Bourgogne, & reſpectent leur Roi.
Raſſemblée à ta vue, une riante troupe
Boit avec la ſanté la joie à pleine coupe.
Rival digne de toi, le Champagne à ſon tour
Porte les jeux, les ris, les graces & l'amour.
De ſa vive liqueur la mouſſe enchantereſſe,
S'élance en bondiſſant, & fend l'air qui la preſſe;
Son éclat eſt plus pur que celui du criſtal,
Et l'ambre de ſa ſéve au nectar eſt égal.
Emules immortels, contens de votre gloire,
Tous deux ſans l'obtenir, diſputez la victoire;
Armez vos partiſans, leurs guerres ſont des jeux;
Les ris & les amours combattent avec eux.
Il eſt des vins brillans dont la liqueur dorée,
Par la main des plaiſirs ſemble être préparée;
Après un long repas, leur ſalutaire ardeur

D'un estomac lassé réchauffe la froideur.
Je reconnois tes dons, ô boisson parfumée,
Des grains de Frontignan avec peine exprimée!
Le précieux Tokaye est ton digne rival,
Et s'il n'est ton vainqueur, est du moins ton égal:
Caché sous le terroir où son raisin s'élève,
L'or jusque dans son sein se mêle avec la sève.
Seule au-dessus de tous, les autres sous tes loix,
Placés au second rang partagent notre choix:
Syracuse, Chiras, Malaga, Canarie,
Pacaret, Alicante & les vins d'Ibérie.
La Grèce vante encor les côteaux de Lesbos,
Le nectar de Chio, les vins de Tenedos.
Sur un brasier ardent, la Créte dans Gnosie
Epaissit lentement sa douce malvoisie.
D'un brasier intestin le Vésuve enflammé
Voit près de ses volcans naître un jus embaumé.
Sur ce mont dont le pied dans l'océan s'avance,
Qui doit son nom célèbre à l'heureuse espérance
Que donna son aspect aux timides vaisseaux,
De s'ouvrir jusqu'à l'Inde un chemin sur les eaux;
Des rivages François la vigne transplantée,
Forme un vin dont la séve aimable & veloutée
Sous le ciel Africain prend un parfum exquis,
Qu'aux sources de la Seine elle n'eût point acquis.
Si quelques vins connus distinguent l'Etrurie,
Ils ont dégénéré dans toute l'Hespérie.
Leurs noms, que dans ses chants favorisés des Dieux
Le Cygne de Vénuse éleva jusqu'aux Cieux;
Albe, Cales, Falerne, & Cécube & Massique,
Ont perdu dès long-temps leur renommée antique;
Et leur jus sans vigueur est fade & doucereux.
Héritiers des Romains, les François généreux,

Joignent l'amour des arts aux vertus de la guerre ;
Le vin devient le prix des vainqueurs de la terre.
Toi, qui du tendre Horace inſpiras les chanſons,
Coule, aimable liqueur, je veux chanter tes dons ;
Ton jus guérit nos maux, ſoutient notre foibleſſe,
Rend au vieillard glacé le feu de la jeuneſſe :
Ame de nos repas, les mets les plus exquis,
Si tu n'es du feſtin, ſemblent perdre leur prix.
Des fruits & du froment les liqueurs exprimées ;
Des antiques Chinois les feuilles parfumées,
Des graines d'Yémen le breuvage charmant,
Et du noir cacao le liquide aliment,
Taciturnes liqueurs, à la raiſon tranquille
N'ôtent rien de ſes droits ſur notre ame immobile ;
Toi ſeul, divin nectar, ranimant nos deſirs,
Portes dans tous les cœurs l'eſpoir & les plaiſirs ;
De la ſociété médiateur aimable,
Tu rejoins ceux qu'éloigne une haine implacable ;
Leur regard eſt plus doux, leur front eſt plus ſerein ;
Et l'amitié renaît en ſortant de ton ſein.
L'antiquité ſéduite, aveugle en ſes louanges,
Du fils de Sémélé fit le Dieu des vendanges.
La fable menſongère, à ſon front immortel,
Donna l'éclat brillant d'un printemps éternel.
Sur un char que traînoient les Lynx & les Panthères,
De ſon culte aux Thébains il apprit les myſtères.
De raiſins & de lière il parut couronné ;
De pampres toujours verds ſon thyrſe fut orné ;
De lie & de raiſins ſes compagnes rougies
Sur le mont Cytheron célébroient ſes orgies.
On vit à ſes côtés les Faunes, les Sylvains,
Silène chancelant, ou porté ſur leurs mains.
Il nourrit leurs tranſports : ſa colère irritée

Fit dévorer Lycurgue & déchirer Penthée.
Son culte abominable au vice consacré,
Fatal à la vertu, fut du Sage abhorré.
Pour honorer leur Dieu, les Peuples fanatiques,
Couverts de peaux de Tigre & de rameaux mystiques,
Couroient, ou sur l'Ismare, ou sur le Pélion,
Ivres par piété, fous par religion.
Les Ménades en foule inondoient les campagnes,
Frappoient l'airain sonnant, hurloient sur les montagnes;
Et l'ivresse enfantant une coupable erreur,
Changeoit leur culte en crime, & leur zèle en fureur.
Dans Athènes bientôt une troupe hardie,
Des fêtes de Bacchus forma la Tragédie.
Eschyle l'éleva, Sophocle orna ses traits,
Et fit à l'Univers adorer ses attraits.
Ce grand art qui, terrible, attendrissant, sublime,
Couronne les vertus & fait pâlir le crime,
Né de ces jeux grossiers, en Grèce s'ennoblit,
Dégénéra dans Rome, & Paris le polit.
Emule de la Grèce & de ses Bacchanales,
Rome sur ce modèle ouvrit les Saturnales.
Près de son maître assis, l'esclave en liberté
Traça de l'âge d'or l'antique égalité,
Et d'un siècle innocent l'ivresse & la licence
Usurpèrent par-tout la fausse ressemblance.
Enfin le carnaval, de ce culte proscrit,
A rejeté la honte & conservé l'esprit.
Jusque dans ses plaisirs, politique profonde,
Venise lui consacre un temple sur son onde.
Aux portes du palais paroît la liberté,
Qui bannit la contrainte & la sévérité.
L'instant où de ses jeux la fête est annoncée,
Fait d'une ville sage une ville insensée.

Les beautés de ces lieux, qui dans de tristes murs,
Au fond de leur palais, traînent des jours obscurs;
Sous des maîtres altiers, d'effroi toujours saisies,
Victimes de l'amour & de ses jalousies,
Passent de trop de gêne à trop de liberté.
Sur elles leurs époux n'ont plus d'autorité.
C'est alors dans Venise un loi respectée
De paroître couvert d'une face empruntée;
Elle est pour le mystère un asyle assuré;
Un mortel sous le masque est un mortel sacré.

Qui sont ces imposteurs environnés de sphères,
De verres, de compas & de vains caractères!
Quelle foule aveuglée attend qu'un art trompeur
Lui trace l'avenir & lise dans son cœur?
Les amans mieux guidés, que leur bonheur appelle,
Vont lire leur destin dans les yeux d'une belle;
D'autres à la fortune élèvent des autels;
Là, vont sacrifier les avares mortels;
L'espérance, la peur, le succès, la disgrace
Dans leur cœur palpitant renouvellent l'audace.
Tremblans aux coups du sort qui donne, ôte & départ
Les trésors que leur rage a soumis au hasard;
Tous, quand même à leurs vœux sa faveur est offerte,
Sont moins heureux du gain qu'accablés de la perte.
La scène ouvre ses jeux; les feux percent les airs;
Aux fêtes sur les eaux succèdent les concerts.
La danse fait voler la gaieté sur ses traces;
Les rives du canal, les palais & les places,
Tout brille, tout enchante, & les plaisirs vainqueurs,
De la grave raison & des austères mœurs,
Retracent dans ces lieux couverts de leurs trophées,
L'art, les illusions, & les charmes des Fées,

Jusqu'au jour où les loix ramènent le moment,
Qui de tant de transports calme l'emportement.

FIN du second Chant.

OBSERVATIONS

SUR LE

SECOND CHANT.

PAGE 85.... *Qui cultiva la vigne, & connut ses usages.*

Le Déluge est l'époque de la culture connue de la vigne, & c'est alors que Dieu lui-même découvrit à Noé l'usage du raisin pour en extraire la liqueur. On peut croire même qu'il voulut le consoler, par ce nouveau breuvage, de ce qu'avoit perdu la terre de son ancienne beauté, par le ravage des eaux. Je sais que quelques personnes sont dans l'opinion que la connoissance du vin est aussi ancienne que le monde, & que Noé communiqua au genre humain après le déluge, ce qu'il avoit connu de meilleur auparavant: cependant les Auteurs les plus célèbres ont pensé que la vigne n'étoit connue, avant le déluge, que pour le fruit, & non pour le vin; c'est le sentiment du savant abbé Dugué, qu'a suivi M. Rollin, & j'ai cru devoir l'adopter; il m'a paru plus probable que le premier. L'ivresse de Noé peut être regardée comme une preuve très-forte de cette opinion.

Page 87... *L'Arménien charmé goûta ce jus divin.*

Noé, après le déluge, vécut long-temps dans l'Arménie.

Page 87... { *L'Ebre en couvrit ses bords ; pour posséder ses dons*
Nos antiques Gaulois traversèrent les monts.

L'Ebre, fleuve d'Espagne, aujourd'hui le Guadalquivir ; il est pris ici pour toute l'Espagne.

Les Gaulois dont il est ici question doivent être entendus de ceux du pays de Sens, qui n'avoient point encore de vignes, suivant Plutarque, *dans la vie de Camille*, & Tite-Live, *liv. V, chap.* 33 *& suiv.* mais ceux de la province Romaine en avoient long-temps auparavant. Justin (*liv. XLIII, chap.* 4) prétend que les Gaulois apprirent des Phocéens à tailler la vigne.

Ibid... *Avant que des Romains, dans les Climats Gaulois.*

Plin. Hist. Nat. lib. XIV. Cicéron, dans l'Oraison *pro Fonteio*, dit qu'un des chefs d'accusation contre Fontéius étoit d'avoir mis un impôt sur le vin.

Ibid... *Le Volce Arécomique eût reconnu les loix.*

Les Volces étoient un grand peuple qui couvroit tout le Languedoc. Ceux du bas, dont Nîmes étoit la capitale, s'appelloient *Volces Arécomiques* ; ceux du haut avoient Toulouse pour capitale, & se nommoient *Volces Tectosages.* Voyez l'*Hist. de Languedoc, de Dom Vaissette, Bénédictin, tome I.*

Ibid... *Du sein de ses étangs l'humide Maguelonne.*

Maguelonne est une île dans l'étang qui porte son nom, à une lieue de Montpellier ; elle avoit une ville épiscopale, dont le siége transféré à Montpellier, remonte par son antiquité aux premiers siècles de l'Eglise. La ville fut détruite par Charles Martel, parce qu'elle servoit de port & de retraite aux Sarasins. Son port, appelé *le port Sarasin*, étoit célèbre, & a servi à la France, pour le commerce du Levant, jusqu'à l'union de la Provence à la Couronne. On croit que les habitans de Maguelonne, qui se sont établis à Montpellier lorsque leur ville fut détruite, étoient une colonie de Marseille, ou même des premiers

Phocéens qui vinrent dans les Gaules. Le nom de l'île paroît formé de deux mots grecs, μεγας grand, & ἁλων, aire.

Page 87... *Sous l'empire adoré du vertueux Probus.*

Suétone rapporte (*chap. VII.*) que Domitien avoit défendu aux Gaulois, & à d'autres peuples, de planter des vignes; cette défense subsista jusqu'au temps de Probus, qui leur en donna la permission. *Vopisc. in Prob. S. Aurel. Eutrop.*

Page 88... *Là, j'ai vu chaque jour des mains laborieuses.*

Les bords du Rhône, les Cevennes & le Vivarais offrent presque par-tout ce spectacle. Ces pays sont remplis de collines & de montagnes arides, que les habitans, naturellement inventifs & laborieux, ont rendu fertiles. Ils portent de la terre jusqu'au sommet des rochers, ils la soutiennent avec des murs, qu'ils élèvent par degrés; ils y sément des champs, plantent des vignes, des mûriers & des oliviers: ils y recueillent des fruits, & rendent ainsi utiles & agréables les lieux les plus stériles & les plus sauvages.

Page 89... *Quand le triste Verseau levé sur nos climats.*

On a suivi la manière de cultiver la vigne & de faire le vin, pratiquée en Languedoc; mais dans les choses essentielles, on a indiqué les usages différens des autres pays.

Ibid... { *Celui dont la couleur est d'un ambre doré*
Annonce un vin brillant, mais bientôt altéré.

On voit qu'il n'est ici question que du vin blanc, fait avec des raisins blancs, qui n'est point de garde, & non de celui qu'on fait avec du raisin noir, dont il sera parlé dans la suite, & qu'on peut garder long-temps.

Page 91... *Quand le sarment flétri dépouille sa parure.*

On taille ordinairement la vigne vers la fin du mois de

février. M. de la Quintinie conseille de tailler en automne, aussi-tôt après la chute des feuilles ; il assure que cette méthode lui a toujours réussi : on empêche par-là que la séve ne se dissipe en boutons inutiles. Les vignes taillées en automne pleurent beaucoup moins que celles qui ne le sont qu'au printemps ; mais on n'empêche pas tout-à-fait les pleurs, comme le prétend M. de la Quintinie. Au reste l'exposition, le climat, la qnalité des terres, les jeunes vignes, peuvent demander qu'on suive l'usage ordinaire ; c'est ce que la prudence & l'expérience doivent décider.

Page 91... *Et le cep dépouillé de l'arène voisine.*

On déchausse alors le cep en écartant la terre qui le couvre, & on le recouvre en binant, au mois de mai ou au commencement du mois de juin.

Ibid... *Avez-vous aux labours destiné vos côteaux.*

On laboure les vignes en Espagne & dans le bas Languedoc, avec des mules ; dans le haut Languedoc, dans la plupart de nos autres provinces & en Italie on se sert de bœufs. Ces façons sont moins coûteuses & moins bonnes ; ceux qui veulent mieux réussir, font faire au moins une de ces façons à la main.

Page 93... *Si les ceps sans appui soutiennent leur verdure.*

Cette façon, qui consiste à lier ensemble les sarmens d'une souche, pour donner plus de soleil aux raisins, n'est en usage que pour les jeunes vignes, dans les pays où on ne se sert point d'échalas, & se fait au mois d'août.

Ibid... *Tantôt elle demande une forte* terrure.

Terrer, c'est porter de la terre nouvelle aux vignes basses, ce qui ne se pratique, suivant le besoin qu'elles en ont, que tous les dix, douze ou quinze ans. On met aussi du fumier de temps en temps, dans les vignes dont la terre est légère, mais la prudence doit présider à ce secours. Le fumier rend la vigne plus vigoureuse, & aug-

mente la quantité du vin, mais il en altère ordinairement la qualité.

Page 93... *Un insecte cruel sort du sein de la terre.*

C'est le gribouri.

Page 94. *Couvert d'une fleur tendre & de pourpre & d'azur.*

On appelle *azur* cette fleur délicate qui couvre le raisin.

Ibid... *Les uns pour votre table, entre mille cueillis.*

Le raisin sec, le raisin gardé qu'on suspend pour les conserver.

Page 95... *Sur les ais d'une grille avec art rassemblés.*

La manière de faire la vendange est différente dans chaque province, & quelquefois d'une ville à l'autre; il a fallu choisir, on a suivi l'usage le plus communément observé en Languedoc, en indiquant cependant les usages différens des autres provinces.

Ibid... *Quand le Soleil cinq fois a dissipé les ombres.*

Le vin demeure dans la cuve plus ou moins long-temps, suivant la maturité, la qualité des raisins, & la chaleur de la saison. Cinq ou six jours sont le terme ordinaire. Pour ne pas se tromper on l'examine de temps en temps, après l'avoir fait passer à travers des feuilles de papier brouillard.

Ibid... *De nos sages Gaulois la prudente industrie.*

Les Gaulois établis dans la Gaule-Cisalpine, sont regardés comme les inventeurs des tonneaux.

Ibid... *Si ce marc épuisé, mis dans la cuve encore.*

On ne pratique guère qu'en Languedoc cette manière de faire la piquette, qui est la boisson ordinaire des valets de la campagne, & du plus grand nombre des paysans.

Page 96. *Voulez-vous, d'un vin gris auteur industrieux.*

On appelle *vin gris* le vin blanc fait avec du raisin noir.

Ibid... *Pour appaiser ses feux, nourrissez sa fureur.*

L'usage de servir avec du vin vieux les tonneaux qui renferment le vin nouveau, est connu & pratiqué par-tout.

Page 97. *Que la propreté règne en ce séjour paisible.*

Si le vin nouveau est mis avec du vin vieux dans la même cave, il tourne, ou du moins il perd beaucoup de sa force & de sa qualité. L'odeur d'une eau croupissante, d'une écurie, du fromage, &c. produit le même effet.

Ibid... *Lorsqu'un trop long oubli le laisse sur la lie.*

Il est indispensable de tirer au clair le vin qu'on veut transporter. L'auteur du Spectacle de la Nature croit que c'est un vieux préjugé sans fondement, que le vin se conserve mieux sur sa lie. Cela peut être vrai en Champagne & à Bordeaux. Mais il y a des vins qui, s'ils ne sont tirés au clair, perdent beaucoup de leur force & de leur couleur, & qui même s'aigrissent; tels sont la plupart des vins de Languedoc, où l'on appelle par cette raison la peau qui enveloppe le vin, & qui est une partie de la lie, *la mère du vin.*

Ibid... *Du sein de vos tonneaux ne le tirez qu'au temps.*

Les vins deviennent communément mousseux, lorsqu'on les tire vers la fin des mois de mars & d'août, qui sont les deux saisons où la séve se renouvelle dans les plantes. Comme celle du printemps est plus abondante que la seconde, on réussit mieux au mois de mars. Cette expérience démontre sensiblement que l'air & la séve agissent sur le vin comme sur la vigne, & qu'ils sont la cause physique de la mousse.

Page 98... { *César à ses Romains, Maurice à nos François;*
En ont prescrit l'usage, en ont vu les succès. }

Le vinaigre est un excellent antiphlogistique; il est utile

contre la peste, les venins, le mauvais air, la rage qui commence, les pertes de sang, &c. César représente ici tout autre illustre général ou empereur Romain. L'usage du vinaigre, pour les armées, remonte non-seulement aux guerres Puniques, & aux temps les plus reculés de la république Romaine, mais il étoit aussi connu des Carthaginois & des Grecs.

Page 98. *Peuple de Montpellier ! votre industrie heureuse.*

C'est une chose remarquable que le verd-de-gris ne réussit que dans les caves de Montpellier & dans celles de quelques villages des environs. Les tentatives qu'on a faites à Nîmes, qui n'en est éloignée que de huit lieues, & dans plusieurs autres villes, ont toujours été inutiles, ce qui paroît démontrer que la qualité des caves contribue principalement à le former. Le verd-de-gris est un poison dangereux, & peut être employé à des usages fort utiles. On s'en sert pour peindre les murs, les portes & les fenêtres : il fournit aux Peintres un très-beau verd. Les Allemands & les Hollandois en enlèvent une très-grande quantité. On assure que ces derniers mêlent du verd-de-gris aux matières résineuses dont ils enduisent leurs digues & leurs pilotis. L'âcreté de ce poison peut même contribuer à faire mourir les insectes apportés de l'Amérique, qui, en dévorant le bois, faisoient craindre aux Hollandois la chute & la ruine de leurs villes.

Page 99 . . . *Pour nos divers besoins le tartre est préparé.*

Le tartre est ce sel qui s'attache & se durcit autour des tonneaux : il entre dans la composition de la thériaque & de l'émétique, & il sert à beaucoup d'autres usages. Le tartre de Montpellier est le plus rare & le plus recherché.

Page 100 . . . { *Caché sous le terroir où son raisin s'élève,*
L'or jusque dans son sein se mêle avec la sève. }

Le vin de Tokaye, sur les frontières de la Pologne & de la Hongrie, est une espèce de muscat rare & fort estimé. On trouve de l'or dans les côteaux où sont les vignes de Tokaye. Les gens du pays assurent qu'on voit quelquefois

dans les grains du raisin, de très-petites particules d'or. On ne pourroit expliquer ce phénomène que par la filtration des parties insensibles de l'or, qui se mêlent avec la sève, & qui se réunissant dans le grain, forment une particule sensible. On montre à Vienne, dans le cabinet des curiosités de l'Empereur, un cep de vigne de Tokaye; autour duquel s'est entortillé un fil d'or natif. On le trouva en 1670 dans une vigne de ce canton. *Dict. de l'Encycl. au mot* Tokaye.

Page 100... *La Grèce vante encore les côteaux de Lesbos.*

On connoît la réputation des vins de ces îles chez les Anciens; ils la conservent encore de nos jours. Le vin d'Arvise, à Chio, étoit si distingué qu'on lui donnoit le nom de *nectar*:

Vina novum fundam calathis Arvisia nectar. Virg. Ecl. v.

Il porte encore aujourd'hui le même nom. Voyez les *Mém. de Tournefort.*

Ibid 68... *Sur un brasier ardent, la Crète dans Gnosie.*

Gnosus & *Gnosis*, aujourd'hui *Ginosa*, étoit une ville si considérable de l'île de Crète, qu'on se servoit de son nom pour désigner toute l'île; *Gnosia tellus*, *Gnosia regna.* C'est encore dans son voisinage que se fait la meilleure malvoisie, à Retimo & à Candie, autrefois Héraclée, qui étoit le port des Gnosiens. On fait bouillir cette liqueur dans de grandes chaudières.

Ibid... *D'un brasier intestin le Vésuve enflammé.*

C'est le vin appellé *Lacryma.*

Ibid... *Sur ce mont dont le pied dans l'Océan s'avance.*

Le vin du Cap jouit aujourd'hui de la plus grande réputation. Les Portugais doublèrent les premiers le cap de Bonne-espérance, & lui donnèrent ce nom parce qu'il leur ouvrit un chemin inconnu pour aller aux Indes. Les Hollandois ayant trouvé le climat & le terroir favorable à la vigne, y ont porté des plants de France, & principalement de Bourgogne, de Champagne & de Languedoc.

Page 100. *Leurs noms, que dans ses chants favorisés des Dieux.*

Dîs pietas mea & musa cordi est. Hor. lib. 1, Od. 17.
Et album mutor in alitem. Lib. 11. Od. 20.

Ibid... *Albes, Cales, Falerne, & Cécube & Massique.*

Pline observe que de son temps le vin de Falerne avoit perdu sa réputation.

Page 101... *Des graines d'Yémen le breuvage charmant.*

Le café le plus estimé est celui qu'on cueille dans le royaume d'Yémen en Arabie: on le transporte à Moka, dont on lui donne le nom fort improprement.

Page 102... *Fit dévorer Lycurgue & déchirer Penthée.*

Lycurgue, Roi des Thraces, choqué de l'ivrognerie de ses sujets, ordonna d'arracher les vignes. Les uns disent que voulant les détruire lui-même, il se coupa les jambes avec une faulx, d'autres, qu'ayant voulu punir les Bacchantes, Bacchus le fit mourir; d'autres auteurs rapportent que ses sujets, pour se venger de lui, le firent dévorer par des chevaux. Penthée, Roi de Thèbes, fut déchiré par sa mère Agavé, & par les Bacchantes excitées par Bacchus, & en sa présence.

Ibid... *Rome sur ce modèle ouvrit les Saturnales.*

Pendant les Saturnalles, qui se célébroient à Rome dans le mois de décembre, & qui duroient sept jours, les maîtres admettoient les esclaves à leur table. Tout représentoit l'égalité primitive & naturelle. C'étoit un temps de réjouissance, qui se passoit en festins & en débauches.

Ibid... *Jusque dans ses plaisirs, politique profonde.*

On peint ici le célèbre carnaval de Venise, tel qu'il étoit en effet. Cette espèce d'esclavage où les femmes étoient réduites, cette cruelle jalousie si reprochée aux Italiens, ont bien diminué. On n'entend plus guère parler chez eux de ces aver[illegible]tragiques, autrefois si fréquentes, dont leurs livres s[illegible]mplis.

[illegible]N des Observations sur le second Chant.

CHANT



CHANT TROISIÈME.

FORÊTS, Vergers, Jardins, ouvrez-moi vos asiles;
Je chante vos présens & vos réduits tranquilles.
Épris du doux transport qui jadis inspira
Le Chantre de Mantoue, & le Vieillard d'Ascra,
Le premier des François, je me fraye au Parnasse
Des chemins inconnus & des routes sans traces.
Toi, qui pour célébrer les plantes & les bois,
Dieu puissant, instruisis le plus sage des Rois,
Inspiras son génie & dirigeas ses veilles,
Daigne élever ma voix à chanter tes merveilles!
Les antres, les forêts, leurs ombrages chéris,
Dans une douce ivresse ont plongé mes esprits;
Touchés de mes accords, les chênes applaudissent;
Leur tête est ébranlée, & leurs feuilles frémissent;
Et parmi les rochers, l'écho, du fond des bois,
Répète leur murmure, & répond à ma voix.
La Grèce imagina, qu'habitans des campagnes,
Les Dieux peuploient les bois, les jardins, les montagnes;
Qu'on y voyoit Diane, & Priape, & Sylvain,
Que chaque arbre enfermoit une Nymphe en son sein.
Elle alloit, de Dodône admirant le miracle,
De sa forêt prophète interroger l'oracle.

Sur un chêne orgueilleux, des Peuples adoré,
Les Druydes ſanglans cueilloient le gui ſacré;
Les Autels expoſoient au culte du vulgaire,
De la faveur des Cieux ce gage imaginaire.
Reſpectables forêts, c'eſt à la vérité
D'annoncer vos préſens & votre utilité.
De nos premiers aïeux vous fûtes les aſiles,
Vos antres leurs maiſons, votre enceinte leurs villes.
Quand les mortels errans, réunis par les loix,
Bâtirent des cités, élevèrent leurs toîts,
Les arbres ſous leurs mains en lambris ſe changèrent,
Et pour couvrir leur faîte, en ordre ils ſe rangèrent.
Le cèdre s'alluma; dans leur obſcur ſéjour,
Au milieu de la nuit il ramena le jour.
Des chênes embraſés la chaleur pénétrante
Adoucit des hivers la froidure piquante.
Le pin quitte les monts, il deſcend ſur les eaux,
Les mobiles forêts ſe courbent en vaiſſeaux;
L'Océan, qui du monde a ſéparé les plages,
Lui-même eſt le lien qui rejoint ſes rivages;
L'homme eſt rapidement en tous lieux tranſporté,
L'Univers ſe rapproche, & n'eſt qu'une cité.
Ces immenſes forêts, ces tiges élevées,
Mortels, à vos travaux ne ſont pas réſervées.
Le Ciel vous a laiſſé le ſoin des arbriſſeaux,
Foibles ainſi que vous, & fragiles roſeaux:
Vos mains peuvent atteindre à leurs têtes dociles,
Cueillir dans les jardins, ſur leurs rameaux fertiles,
Le tribut de leurs fleurs & de leurs fruits divers;
Les bois ſont les jardins du Dieu de l'Univers:
Seul il les a plantés, & ſeul il les cultive.
Sur les aîles des vents la graine fugitive,
Par ſon ordre eſt portée, & tombe en divers lieux.

Il tire de son sein ces corps audacieux;
Il affermit leurs pieds; & des feuilles nouvelles
Rajeunissent toujours leurs têtes immortelles.
La forêt d'Hercynie aux regards des Germains
Offre les troncs encor que virent les Romains:
Le François reconnoît les antiques Ardennes,
Où le Barde immoloit des victimes humaines.

Image du Très-haut, l'homme peut l'imiter;
Il peut, libre en son choix, semer & transplanter
Cette graine légère & ces tiges dociles,
Orner, rendre féconds les champs les plus stériles;
Et sous l'utile abri de leurs ombrages frais,
Du Soleil dévorant défier tous les traits.

Vous, qui portant la vue au-delà de votre âge,
Voulez d'une futaie orner votre héritage,
Quand la neige des ans blanchiroit vos cheveux,
Toujours quelques succès accompagnent vos vœux.
Des tendres arbrisseaux, à vous plaire animée,
La jeunesse aisément par vos mains est formée.
Le plaisir de créer vaut celui de jouir;
Voyez leur verd naissant rire & s'épanouir.
Mille oiseaux amoureux volent dans ces feuillages,
Et de leurs doux concerts remplissent vos bocages.
Vous devez vos forêts aux soins de vos aïeux;
Ils ont semé pour vous, semez pour vos neveux.

Que vers les Aquilons votre forêt tournée,
Tienne dans ses rameaux leur haleine enchaînée.
Lorsqu'aux premiers frimats les feuillages séchés,
Sont aux arbres flétris par les vents arrachés,
Les uns font transplanter des campagnes voisines
De jeunes rejettons, dont les tendres racines
Croissent rapidement, mais souvent sans vigueur,
Dans des champs étrangers sécheront de langueur;

D'autres suivent les loix qu'enseigne la Nature:
La graine en ses progrès plus lente, mais plus sûre,
D'ombrages immortels couronnera leurs fonds.
J'approuve les premiers, j'imite les seconds.
Je voudrois que dès-lors, dans les routes tracées,
L'œil conduit, parcourût des forêts bien percées.
Que le fer dans vos mains, dès leurs plus jeunes ans,
Façonne les rameaux des arbrisseaux naissans.
N'attendez pas trop tard; dans la tendre jeunesse
L'habitude se forme, & jusqu'à la vieillesse
Chaque jour de son joug appésantit le faix.
Si d'un humble taillis vos soins sont satisfaits,
Allez après dix ans y porter la coignée.
Si durant trente hivers leur tige est épargnée.
Des arbres élevés frappent déjà vos yeux;
Leur tête après cent ans atteindra jusqu'aux Cieux.
Le chêne aime à percer une terre pierreuse;
Placez à ses côtés & le hêtre & l'yeuse;
Une terre fertile élève le cormier,
L'érable, le tilleul, le frêne & le noyer,
Le plane qui couvrit de ses doctes ombrages
L'école de Platon, le banquet des sept Sages,
Le maronnier porté des climats Indiens,
Et l'orme que la Gaule a trouvé dans les siens;
L'aune & le peuplier amoureux des rivages,
Couronnent les ruisseaux de leurs pâles feuillages,
Et leur corps amphibie élevant ses rameaux
A son tronc sur la terre, & ses pieds sous les eaux.
Sur les côteaux pierreux, dans les terroirs arides,
L'utile châtaigner, loin des plaines humides
Hérisse ses rameaux de ses fruits épineux.
Quel prix auroient sans lui vos côteaux sablonneux,
Limousin, lieux ingrats, terres infructueuses,

Cévennes, qu'il chérit, que seul il rend heureuses !
Son fruit est votre pain : sa chair à votre gré
Se ride & se durcit sur un feu modéré,
Et de son corps flétri la peau noire & séchée,
Sous des coups redoublés sans peine est détachée ;
C'est ainsi qu'il devient un durable aliment.
Son bois orne, soutient & couvre un bâtiment.
Coupé dans sa jeunesse, à la main qui le plie
Il donne les cerceaux dont lui-même on le lie.
Sur la cime des monts exposez le sapin,
Le cèdre, le cyprès, le mélèse & le pin ;
De Borée en fureur ils bravent les outrages,
Et son souffle impuissant se perd dans leurs feuillages.
De leur corps résineux la visqueuse liqueur
Rend du froid des hivers leur ombrage vainqueur.
Mais de leurs propres sucs ils redoutent la force,
Prompts à vous les livrer ils rompent leur écorce.
Si vous les prévenez, du sein de leurs vaisseaux.
Vous voyez découler la séve en longs ruisseaux.
Le pin verse la poix, le sapin la résine ;
Chio vante le prix de sa térébenthine,
Et le baume enrichit les rives de Juda,
La Mecque, le Pérou, Tolu, le Canada.
Des frênes de Calabre on admire les larmes ;
La Myrrhe aux Sabéens offre un suc plein de charmes.
Et la Religion va cueillir dans ces lieux
L'encens dont le parfum s'élève jusqu'aux Cieux.
  Les arbres à l'envi livrent pour nos usages
Leurs racines, leurs fruits, leurs graines, leurs feuillages.
Ce nectar odorant, dont la douce chaleur
Echauffe le génie & ranime le cœur,
Embaume de ses grains & la Mecque & Médine ;
Et la feuille du thé se déploie à la Chine.

Aux champs de l'indostan croissent le cacao,
Le fruit du cotonnier & la noix du coco.
Ces roseaux dont le suc nous flatte & nous réveille,
Rendent moins précieux les trésors de l'Abeille.

La Grèce a trop long-temps vanté ses bois sacrés,
Par ses chantres fameux si souvent célébrés.
Je ne m'éblouis point de tant de renommée,
Erymanthe, Cyllène, & Dodône, & Némée,
Jamais à l'Univers n'ont porté leurs bienfaits.
France, ils n'ont point aussi le prix de tes forêts;
Ils n'ont jamais atteint vos tiges orgueilleuses;
Les routes, les berceaux de vos voûtes pompeuses,
Créci, Dreux, Orléans, Ardennes, Cérilli,
Couci, Fontainebleau, Compiegne, Chantilli.

Au milieu de ses bois la Gaule presqu'inculte,
N'osoit porter le fer sur l'objet de son culte.
Quand leurs champs resserrés ne les nourrissoient pas,
Ses peuples trop nombreux cherchoient d'autres climats.
On préféroit des troncs à des hommes utiles;
Pour conserver les bois on dépeuploit les villes.
L'Eridan vit ainsi, rangé sous d'autres loix,
A ses peuples vaincus succéder les Gaulois;
Le Tibre sous leur joug vit gémir l'Italie,
Et Rome dans ses murs périt ensévelie.
Aux champs de Galatie ils donnèrent leur nom;
Delphes à leur aspect trembla pour Apollon.
Enfin la vérité vint changer ces maximes,
L'arbre ne fut qu'un arbre, & n'eut plus de victimes.
Par les Bardes impurs les bois déshonorés
Devinrent le séjour de ces hommes sacrés,
Qui du monde profane exilés volontaires,
Peuplèrent les forêts que leur donnoient nos pères.
Sous l'habit des Benoîts, des Bernards, des Norberts

Un peuple induſtrieux défricha les déſerts.
Les chênes étonnés ſous leurs efforts tombèrent ;
Les champs qu'ils ombrageoient de moiſſons ſe dorèrent.
Les fruits de leurs travaux, hélas! nous ont rendus
Plus jaloux de leurs biens qu'épris de leurs vertus!
On vit de toutes parts les forêts abattues,
Les champs multipliés, les cités étendues.
Arrêtez, imprudens! laiſſez à nos neveux
Des tréſors que les temps ont reſpectés pour eux!
La France n'offre plus que des bois néceſſaires,
Les verrons-nous tomber ſous vos mains téméraires?
Non; par de ſages loix les arbres raſſurés
Ne craignent plus du fer les coups prématurés:
Ils s'élèvent en paix, leurs beaux ans ſont tranquiles;
Vieux, on ne leur ravit que des jours inutiles.
Leur nombre croît, s'étend, & déjà les chemins
Nous offrent la fraîcheur & l'ombre des jardins.

Il eſt des arbriſſeaux, il eſt d'humbles bocages,
Qui n'ont point des fôrets les ſuperbes ombrages.
Ainſi l'humble Lapon d'un œil reſpectueux
Admire du François le port majeſtueux.
Dans les climats divers ainſi furent formées
Les races des Géans & celles des Pygmées.
Si ces bois ſont moins fiers, ils ſont plus gracieux;
Je les admire moins, mais je les aime mieux.

C'eſt-là qu'en nos jardins par les arts amenées,
Des arbuſtes charmans les familles ſont nées;
La roſe, le lilas, le buis, le coudrier,
L'if & le chèvrefeuil, le myrthe & le laurier;
Et cent autres encor dont les têtes domptées
Deviennent par vos ſoins d'agréables Protées.
L'un aux fers d'un treillage aſſerviſſant ſon bois,
Pour revêtir les murs s'élève juſqu'aux toits;

Un autre étend au loin ses branches étalées,
Et par un mur vivant divise les allées,
Ou formant un Dédale en détours ignorés,
Offre une douce erreur à vos pas égarés.
D'autres obéissant à la main qui les guide,
Se tournent en étoile, en vase, en pyramide.
Le troesne, le houx, l'alaterne argenté,
Des arbustes fleuris secondent la beauté.
L'art varie avec choix leur forme & leur parure
En portique, en berceaux, en lambris de verdure.
Les arbres destinés à nourrir les Humains,
Pour eux chargés de fruits, sont aussi sous leurs mains;
Pour présenter leurs dons ils inclinent leurs têtes:
A suivre vos desirs leurs tiges toujours prêtes,
Croissent rapidement, & dès leurs premiers ans,
Couronnent leurs rameaux des plus riches présens;
Tandis que des forêts les arbres infertiles,
A peine après un siecle, offrent des bois utiles.
Du Ciel qui vous chérit, connoissez les bienfaits,
Instruisez-vous de l'art qui les rend plus parfaits.

Oracle des Jardins! docte la Quintinie,
Enseigne-moi quel art & quel heureux génie
Te soumit la Nature, aux champs les plus ingrats
Fit porter des rameaux qu'ils ne connoissoient pas,
Et les renouvelant jusque dans leurs entrailles,
Des fruits du monde entier sut enrichir Versailles.
La Terre à ton aspect parut d'abord changer,
De ses vices divers tu sus la corriger:
Celle qui fut trop forte, ou pierreuse, ou légère,
Vit confondre avec elle une terre étrangère;
Des défauts opposés, l'un par l'autre vaincu,
L'assemblage assorti devint une vertu.
Tu fis jusqu'en leur sein creuser les fonds rébelles;

Tu les rendis féconds par des terres nouvelles.
Tu voulus qu'à l'abri des vents impétueux,
Du midi les jardins éprouvassent les feux.
Des arbres différens tu connus la nature,
L'aspect qui leur convient, les loix de leur culture.
Ainsi dans nos jardins tu sus de l'Univers,
Transporter les terrains & les climats divers,
Et les plants renaissans dans le sein de la France,
Parurent habiter les lieux de leur naissance.

Des fruits les plus exquis, sous le Ciel le plus beau,
Les champs de la Chaldée ont été le berceau.
La Grèce en rapporta les semences premières,
Et de ce doux trophée orna ses pépinières,
Rome triompha d'elle, & des Peuples vaincus
L'Italie admira les arbres inconnus.
De la Perse, la pêche en Europe amenée,
De ses destins divers est encore étonnée:
Salutaire pour nous, ses sucs délicieux,
Funestes aux Persans, sont un poison pour eux.
L'abricot parfumé, sortit de l'Arménie,
Et de Damas, la prune est une colonie:
Lucullus le premier cultiva de ses mains
Les fruits de Cérasonte ignorés des Romains.
Le poirier dont la Gaule est l'antique patrie,
Le pommier si fécond dans les champs de neustrie,
Par leurs sucs sont rivaux de ces fruits étrangers;
Ils ne sont pas comme eux tendres & passagers,
Et vainqueurs des hivers, l'abri qui les resserre,
Des fruits qu'elle n'a plus, dédommage la Terre.

Qu'une fosse profonde admette dans son sein
Le plant jeune & choisi qu'y place votre main;
Ajoutez au secours que donne la culture,
D'un engrais ménagé la forte nourriture.

Ces travaux feroient vains, ſi des ſoins aſſurés
N'étanchoient pas la ſoif des arbres altérés.
Heureux, ſi vos jardins ont des ſources fécondes,
Si d'un fleuve voiſin vous partagez les ondes.
Si leur cours fugitif ſe dérobe à vos fonds,
Cherchez l'eau dans leur ſein, ouvrez des puits profonds;
Et que des réſervoirs où l'argile l'enſerre,
Une roue en tournant l'élève ſur la terre.
D'autres vous apprendront, une équerre à la main,
A former avec art les quarrés d'un jardin.
Peut-être ils chanteront quels travaux néceſſaires
Font fleurir tour à tour ces herbes ſalutaires,
Ces racines, ces fruits tendres & délicats,
Remèdes de nos maux, plaiſirs de nos repas.
Pour moi, timide encor, des prochaines allées,
Content de vous montrer ces plantes raſſemblées,
Le prix de leurs bienfaits, leurs feuillages, leurs fruits,
Sans ceſſe moiſſonnés, ſans ceſſe reproduits;
Pour rendre par vos ſoins les arbres plus fertiles;
Ma voix vous dictera les préceptes utiles.
Au tour de vos quarrés, les uns dans les jardins,
Sur leurs troncs abaiſſés demeurent toujours nains;
En forme de buiſſon leurs branches s'épaiſſiſſent,
Et taillés par vos mains, en vaſe ils s'arrondiſſent.
Il en eſt qui ſouffrant des traitemens plus durs,
Devenus eſpaliers, tapiſſeront les murs;
Leurs rameaux aſſervis, fléchis ſur un treillage,
Embellis par leur chaîne, aiment leur eſclavage.
Telle aux ſimples appas que donne la beauté,
Une Nymphe ajoutant un éclat emprunté,
Captive ſes cheveux que la ſoie entrelace;
Libres, ils plairoient moins, & leurs nœuds font leur grace.
Le Soleil ſemble aimer ces arbres favoris,

Il se plaît à nourrir vos élèves chéris ;
Ses dociles rayons à votre art obéissent,
Et redoublent leurs feux que les murs réfléchissent ;
C'est ainsi que les fruits, mûris par ses chaleurs,
Adoucissent leur séve, animent leurs couleurs.
Souvent d'un espalier, empruntant la figure,
L'oranger donne aux murs une riche parure ;
D'un vase plus souvent il habite le sein,
Des quarrés d'un parterre il orne le dessin.
Qu'il offre à vos regards de graces rassemblées !
Le parfum qu'il exhale embaume vos allées.
Toujours blanchi de fleurs, il ajoute à leur prix
Le verd des fruits naissans, & l'or des fruits mûris.
Trois siècles sont passés, & sa fleur est nouvelle.
La vieillesse respecte une tête si belle.
Mais craignez les frimats pour un hôte si cher,
Sauvez-le sous un toît des rigueurs de l'hiver ;
Du Printemps qui n'est plus qu'il y trouve l'image.
Dans les climats plus chauds, sans soins, sans esclavage,
L'oranger dans les airs s'élève en liberté,
Et presque des forêts atteint la majesté.
Tels furent les jardins de l'heureuse Hespérie,
Tels sont les bois d'Hyère, & les bois d'Etrurie.
Vous, qui des espaliers gouvernez les rameaux,
Formez-les chaque année, & par des soins nouveaux,
A la rigueur des loix soyez toujours fidèlle,
Pour un défaut qui plaît l'indulgence est cruelle.
La serpette à la main, proscrivez à la fois
Toute branche sans yeux, gourmande ou de faux bois.
Que la séve, docile à vos loix souveraines,
De l'arbre également aille remplir les veines.
D'un vain feuillage orné, si l'arbre fastueux,
Richement appauvri, demeure infructueux,

Emondez la racine ; une foiblesse utile
Change en fruits abondans sa richesse stérile.

Dans vos arbres, Humains, vous lirez votre sort ;
Vous les verrez languir, vous pleurerez leur mort.
Que près de vos jardins, de riches pépinières
Leur assurent un jour des plantes héritières.
Renaissans de leurs fruits, les arbres à vos yeux
Semblent, vivans encor, revivre dans ces lieux.
Bientôt le jeune plant, doux espoir de sa race,
Succède à ses aïeux, croît, & remplit leur place.
Ainsi près de ces murs, où nos fiers Vétérans,
Outragés par le fer, ou courbés sous les ans,
Appelés au repos, après de longs services,
Portent de leurs exploits les nobles cicatrices ;
Louis vient d'élever un asile nouveau ;
Heureuse pépinière, honorable berceau,
Où d'une tige antique, & par l'âge flétrie
Croissent les rejetons, espoir de la Patrie.

D'un tronc plein de vertu, le descendant pervers
Dégénère, & toujours porte des fruits amers ;
La greffe rappelant sa nature première,
Change en sucs délicats une sève grossière.
L'un d'un arbre étêté fend le tronc vigoureux,
Insère dans son sein un rameau plus heureux ;
Mariant leur écorce, & fermant l'ouverture,
De la pluie & des vents il écarte l'injure.
En forme d'écusson, d'un arbre fructueux,
D'autres vont enlever l'écorce avec ses nœuds.
L'arbre sauvage éprouve une utile blessure,
Où s'unit l'écusson, qui change sa nature.
Quelquefois détachée en forme de rouleau,
L'écorce d'un rameau couvre un autre rameau.
Les Germains au milieu d'une forte racine

Ont appris à greffer le jet qu'on lui destine.
Ainsi dans vos jardins, Rois & Législateurs,
A vos sujets grossiers vous donnez d'autres mœurs;
Des familles entr'eux vous réglez l'alliance :
L'arbre adopte un autre arbre, illustre sa naissance;
Il admire, ennobli par de nouveaux liens,
Un feuillage & des fruits qui ne sont pas les siens.
Le pêcher par cet art à l'amandier s'allie,
Où le coin jaunissoit, une poire est cueillie.
Le saule a sur son tronc les branches du pommier,
Et le frêne surpris se transforme en prunier;
Telle l'épine blanche adopte l'azerole.
Mais l'abus de cet art peut le rendre frivole.
A vos arbres soumis, Tyran, plutôt que Roi,
Gardez-vous d'imposer une trop dure loi;
Consultez leur amour, mais respectez leur haine;
Il en est dont les sucs se mêlent avec peine,
Et qui ne produiront, unis contre leurs vœux,
Qu'un feuillage stérile & des fruits malheureux.
La vigne à l'olivier ne peut être assortie;
Du chêne & de l'ormeau craignez l'antipathie,
La cerise à regret se marie au laurier,
Et le citron doré se refuse au mûrier.
Ces ennemis vivans sur une même tige
Ne sont jamais qu'un monstre, & non pas un prodige;
J'approuve cependant qu'un charme ingénieux,
Offre sur un tronc seul quatre arbres à vos yeux,
Et que sur l'amandier, votre main cueille ensemble
La prune, l'abricot, la pêche qu'il rassemble.
O Dieu de l'Univers approuve mes transports!
Père de la Nature, ouvre-moi ses trésors;
Que pour la dévoiler ta vérité m'inspire.
Image des Humains, l'arbre vit & respire;

La séve dans son sein circule & le nourrit ;
Il croît, porte des fruits, il décline & périt,
Et dans ses descendans toujours se renouvelle.
Chaque corps est mortel, chaque espèce immortelle.
Quand l'Eternel fixa la naissance des temps,
Il créa tous les corps que montreront les ans.
Il mit tous les Humains dans le premier des Hommes ;
Sans ame, mais formés, tels enfin que nous sommes.
Chaque plante, chaque arbre, en ses replis obscurs,
Renferma tous les fruits, tous les arbres futurs.
Invisible & vivant, dans ses langes, le germe
De sa captivité voit arriver le terme.
Aux yeux il paroît naître en ces premiers momens,
Mais son corps n'a reçu que des accroissemens ;
Rien en lui n'a changé ; voyez-vous de ce chêne
La racine profonde & la tête hautaine !
Il étoit dans le gland tel qu'il est aujourd'hui,
Tels étoient dans son sein ceux qui sont nés de lui.
Mais le germe endormi dans son profond asile,
Ne s'arracheroit pas à son sommeil tranquile,
Si le soufre & les sels, par la pluie humectés,
Par les feux du Soleil & par l'air agités,
N'alloient, en l'excitant, l'appeler à la vie :
Il rompt par leur secours la chaîne qui le lie :
Il s'ouvre à leurs bienfaits : déjà dans ses vaisseaux
Coulent des alimens, & des esprits nouveaux ;
Sans cesse il s'en nourrit, chaque jour il augmente ;
Libre de sa prison, la racine rampante ;
Perce la terre, & vit de ses sucs nourrissans,
La tige vers les Cieux pousse ses jets naissans ;
L'air, qui dans tous les corps de la vie est le père,
Dans l'arbre fait monter la séve qu'il digère ;
Il entre dans son sein, remplit tous ses canaux,

Il circule, & toujours par des efforts égaux,
Successeur de lui-même, il se fuit, il s'attire,
Et c'est par son ressort que la plante respire.
Tel que le sang grossier, préparé dans le cœur,
Filtré de veine en veine, épure sa liqueur,
Que ses flots devenus esprits imperceptibles,
Animent du cerveau les rameaux invisibles.
Telle, d'abord reçue en de larges vaisseaux,
Et trouvant tour à tour de plus étroits rameaux;
Des racines de l'arbre élevée à la tête,
La séve s'y répand, & jamais ne s'arrête;
Et revenue aux pieds par de nouveaux détours,
Sans cesse en circulant, renouvelle son cours.
C'est elle qui, par-tout où l'arbre le renferme,
Au fond de son berceau va réveiller le germe:
Elle enrichit les fleurs de ce parfum divin,
Dont l'Abeille au Printemps compose son butin;
Et pour nourrir les fruits, encor plus délicate,
Elle donne à leur chair la douceur qui nous flatte.
Comment des mêmes sucs les principes heureux
Nous donnent-ils des fruits si distingués entr'eux!
Et la séve féconde admise en chaque plante,
Paroît-elle toujours la même, & différente?
Depuis qu'en leurs aïeux les germes sont formés,
Tous les traits de leur race en eux sont imprimés.
Fidèle au temps prescrit, la séve les fait naître,
Développe leur corps, sans altérer leur être.
Quand par l'air amenés, les alimens divers
Viennent s'offrir en foule à leurs vaisseaux ouverts,
Ils font un choix certain des présens salutaires,
Et rejettent toujours ceux qui leur sont contraires.
Ainsi quand sur son tronc un arbre infructueux
D'un écusson fertile adopte & joint les nœuds,

Aucun d'eux n'a changé sa nature première;
Dans l'un coule toujours une séve grossière,
Le second la refuse, & ne reçoit jamais
Que des sucs mieux filtrés, plus purs & plus parfaits.
Que l'art aide sans cesse, & suive la Nature,
Elle est vaste & féconde, invariable & sûre.
Si donc vous desirez qu'élevés sans danger,
Des arbres fructueux peuplent votre verger,
Ne les transportez pas trop loin de leur patrie:
Du nord ceux du midi redoutent la furie,
Du midi ceux du nord ne souffrent pas les feux;
Mais lorsque leur séjour favorise leurs vœux,
Contens des soins donnés à leurs tendres années,
Ils s'élèvent eux-mêmes, & font leurs destinées.
Vous les verrez bientôt dans leur fécondité
Des fruits de leur patrie égaler la beauté.
Tel dans l'Occitanie & les champs de Provence,
L'olivier toujours verd aime à prendre naissance.
De ces bords dans la Grèce Hercule revenu,
Y porta le premier son feuillage inconnu.
Ses rameaux façonnés des mains de la victoire,
Des vainqueurs d'Olympie éternisoient la gloire.
Confuse à son aspect, laissant tomber ses traits,
La Discorde se cache, & reconnoît la Paix.
Athènes crut devoir cet arbre à sa Déesse,
Elle en fit le symbole où se peint la Sagesse.
En des climats glacés, sous un Ciel nébuleux,
L'olivier tromperoit vos travaux & vos vœux;
Il craint les Aquilons, il cherche une contrée
Des regards du Soleil en tout temps éclairée;
Il aime les côteaux voisins des flots amers,
D'où la terre s'abaisse & descend jusqu'aux mers.
Vous attendrez long-temps que ses branches tardives,

Au

Au gré de vos desirs se couronnent d'olives.
Long-temps il est fertile, & ses fruits respectés,
Sur ses humbles rameaux ne sont pas insultés.
Leur amertume utile assure leur défense,
Ils portent dans leur sein les traits de leur vengeance.
Enfin revient le jour, où pour leur possesseur,
Cette austère amertume est changée en douceur.
L'olive sous la meule en pâte est transformée,
Sous des arbres pesans sa liqueur exprimée,
Par la chaleur de l'eau découle abondamment;
Et surnageant toujours, s'en sépare aisément,
Et recueillie enfin par une main légère,
Vous donne une huile pure, un baume salutaire.
Quelquefois du midi les nuages trompeurs,
Recélant des étangs les funestes vapeurs,
Loin de verser des eaux salutaires & vives,
D'un poison dévorant pénètrent les olives;
Des arbres étonnés l'Aquilon fend les corps,
Glace leurs tendres sucs, couvre les champs de morts.
D'un hiver mémorable, ô ma chère Patrie!
Tu n'as pas oublié la barbare furie;
Tes jeunes oliviers, quoique déjà fameux,
Font encor de nos jours regretter leurs aïeux.
Heureux, trois fois heureux, célèbre Occitanie,
Celui qui dans ton sein pourra fixer sa vie!
On ne voit pas l'encens, la myrrhe & les roseaux,
Que l'Amérique enfante, enrichir tes côteaux.
La terre de rubis ne rougit pas ses veines,
L'art ne transforme point ton sable en porcelaines;
Mais de riches moissons couronnent tes guérets,
Tes vins portent au loin leur force & leurs attraits;
Le chanvre & le pastel chérissent tes campagnes,
Et des troupeaux féconds paissent sur tes montagnes.

Sous l'asile des loix, les Arts industrieux
S'empressent à former des tissus précieux.
Tu suffis à ton Peuple, & tes mains tributaires
N'implorent pas les dons des terres étrangères;
Tu leur offres les tiens : tes ports leur sont ouverts;
Pour elles tes travaux ont uni les deux mers,
Ton art exécuta cet immortel ouvrage,
Qui des vainqueurs du monde arrêta le courage.
Dirai-je que toujours, brillans d'or & d'azur,
Les Cieux sur ces climats ne donnent qu'un jour pur?
Qu'un long Printemps y règne, & que le doux zéphyre,
Souvent sur l'hyver même y vient prendre l'empire?
Que les Ours, les Lions, les Serpens dangereux
Ne naquirent jamais dans ce climat heureux?
Sensible à sa douceur, plus d'une colonie,
Pour les rives du Rhône oublia l'Ionie.
Rome aima ce séjour; ses Peuples triomphans
Placèrent les vaincus au rang de ses enfans.
Les Romains qu'enivroit l'amour de la Patrie,
S'y crurent transportés dans une autre Etrurie.
De-là ces monumens des temps victorieux,
Où notre art n'atteint pas, & qu'admirent nos yeux.
Que d'antiques cités! que de célèbres villes!
Que de fleuves fameux! que de ruisseaux fertiles!
Sans voler à Cusco, la terre sur ces bords,
Des plus riches métaux nous offre les trésors.
L'huile sort de la pierre, & forme des fontaines;
Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arènes.
Le mûrier, si long-temps de l'Europe ignoré,
Où les Sères, sans soin, cueilloient un fil doré,
Chérit l'Occitanie, & sa riche verdure
D'un précieux insecte y fait la nourriture.
Laboureurs, que cet arbre obéisse à vos loix;

Mais aux vers qu'il nourrit n'étendez pas vos droits.
Le ſort les a rangés ſous un plus doux empire :
C'eſt vous, jeunes beautés, qui devez les conduire :
Ils naiſſent vos ſujets : contens d'avoir quitté,
Pour un utile joug, leur douce liberté.
Dans l'Inde, où le mûrier, ſous ſon naiſſant ombrage,
Voit éclore les vers ſur des lits de feuillage,
Ils ſont développés par la même chaleur
Qui de l'arbre au Printemps fait repouſſer la fleur.
Hâtez dans nos climats la ſaiſon pareſſeuſe,
Et préparez au germe une chaleur heureuſe.
Tout un peuple à la fois éclos de toutes parts,
Dès le huitième jour fourmille à vos regards ;
La feuille du mûrier, comme eux dans ſa naiſſance,
Eſt un lait préparé pour nourrir leur enfance ;
Et pour tant de ſujets ſous vos loix réunis,
Une boîte eſt un monde, un feuille un pays.

Ils croiſſent, & déjà leurs familles nombreuſes
Exigent de vos ſoins des couches ſpacieuſes,
Où vous les tranſportez en ſortant des berceaux.
Sur des tiſſus d'ozier, ſur des lits de roſeaux
L'un ſur l'autre élevés, en ſage politique,
Par claſſes, par quartiers, rangez leur république.
Ainſi Rome autrefois, dans ſes murs étendus,
Vit ſon peuple nombreux diviſé par tribus.
Donner à leur demeure une chaleur égale,
Eſt pour les gouverner une loi capitale.
Indicateur du temps, que le verre en ces lieux
Renferme une liqueur mobile ſous vos yeux,
Qui s'abaiſſe, s'élève, & dont la règle ſûre,
Et du froid & du chaud déſigne la meſure ;
Arbitre des ſaiſons, à vos peuples contens,
Vous ferez ſous leurs toîts un éternel Printemps,

Et de l'air ennemi la funeste inconstance
Ne les frappera plus de sa triste influence;
D'un climat tempéré, fortunés Citoyens,
Ils vivent sans alarme & vous comblent de biens.
Mais quel silence règne au milieu de leurs villes?
Quel charme sur leurs lits tient les vers immobiles?
Un repos létargique, un jeûne de deux jours
Aux douleurs de la mue opposent des secours.
Vous voyez par degrés la chenille indolente
Avec peine lever sa tête languissante;
Bientôt elle s'agite, elle rompt son fourreau;
Se dépouille, & paroît sous un habit nouveau.
Son corps est augmenté, sa robe est plus brillante;
Dans son cours inconstant, quatre fois différente,
La Lune voit les vers quatre fois s'engourdir,
Quitter leurs vêtemens, s'éveiller & grandir.
Alors de jour en jour devenus plus avides,
De leurs accroissemens les progrès sont rapides;
Leurs yeux au doux sommeil résistent désormais.
Jadis de trois repas ils étoient satisfaits;
Il n'est plus maintenant de règle à leur prescrire;
A leur fin votre ardeur peut à peine suffire;
Environnés des mets que leur sert votre main,
Leurs jours délicieux ne sont qu'un long festin.
Craignez de leur offrir la feuille trop aride;
Mais craignez plus encor qu'elle ne soit humide.
Ne la cueillez jamais, que quand par ses chaleurs,
Le Soleil de l'aurore a bu les tendres pleurs:
Prévenez, s'il se peut, la fureur des orages;
Si la pluie imprévue a mouillé vos feuillages,
Réparez par le feu les injures des eaux.
Ces mets sont le poison de leurs jours les plus beaux.
Quand leur langueur commence, il est quelque remède;

A l'odeur des parfums quelquefois le mal cède;
Mais s'il persiste, en vain je flatterois vos vœux;
Proscrivez des sujets gourmands & paresseux;
Parmi leurs compagnons parasites tranquiles,
de leur art précieux spectateurs inutiles.

Lassés d'un vain loisir, & libres de leurs maux;
Les vers veulent alors commencer leurs travaux.
Aidez de tous vos soins un espoir qui vous flatte,
Dans leurs corps transparens l'or de la soie éclatte;
Vous les voyez monter, offrez-leur des rameaux;
Qu'ils puissent y suspendre & filer leurs tombeaux.
Sous les anneaux mouvans, qu'à vos yeux ils présentent,
Dans leur sein deux vaisseaux à longs replis serpentent;
La soie en se formant, brute & liquide encor,
Dans ses riches canaux coule ses ondes d'or.
La liqueur s'épaissit dans sa route dernière,
Se transforme en un fil, & sort par la filière.
Quand la chenille enfin voit ce temps arrivé,
Elle prodigue un suc jusqu'alors réservé,
En longs cercles d'abord, des fils qu'elle ménage
Elle forme un duvet, appui de son ouvrage;
Bientôt elle décrit des mouvemens plus courts,
Et ses fils plus serrés, unis par mille tours,
D'un tissu merveilleux composant la structure,
D'un œuf d'or ou d'argent présentent la figure.
Venez les admirer; ce ver dans sa prison
Ne commence qu'à peine à former sa cloison;
Celui-ci que déjà cache un épais nuage,
Laisse encor de ses fils entrevoir l'assemblage.
D'autres se renfermant dans les mêmes réseaux,
Unis pendant leur vie, unissent leurs tombeaux.
Mais dans ces jours, hélas! si du bruit du tonnerre
Le Ciel dans son courroux, épouvante la terre,

Ils frissonnent d'horreur, tombent, & pour jamais,
Laissent en expirant leurs tissus imparfaits.
Cependant sous son toît la chenille mourante
Change en habit de deuil sa robe transparente,
Un corps sans pieds, sans tête, immobile & ridé,
Au corps qu'elle animoit semble avoir succédé.
Dans ses filets captive, en nymphe transformée,
N'est-elle qu'endormie, est-elle inanimée?
Sous un voile léger, qui trahit ses attraits,
Un papillon brillant laisse entrevoir ses traits;
Mais bientôt à vos yeux ces voiles s'épaississent,
Le papillon se cache, & ses traits s'obscurcissent.
Du fruit de ses travaux voulez-vous profiter,
Avant que son réveil puisse vous arrêter,
Dépouillez les rameaux; qu'une chaleur puissante
Etouffe sous son toît la nymphe languissante.
Alors de ses tissus que l'eau tiéde amollit,
Le fil est détaché, roule & vous obéit;
Votre main le gouverne, en ordre il se déploie,
Se forme en écheveaux, & vous donne la soie.
Mais pour avoir un jour des Citoyens nouveaux,
Gardez-leur des aïeux vivans dans leurs tombeaux.
Bientôt du papillon que la nymphe renferme,
Le corps se développe, il est solide & ferme.
De ses langes alors il brise le lien,
La chenille est détruite, & son corps n'est plus rien;
Elle ne fut qu'un masque, une robe éclatante,
Du papillon vivant enveloppe vivante:
Comme une mère tendre, elle lui préparoit
Des mets pour lui trop forts que son sein digéroit.
Elle nourrit ainsi son enfance débile;
Vigoureux, il rejette un habit inutile.
Il va rompre les murs de son riche palais;

Le papillon détruit ceux que le ver a faits.
Il suffit au succès de sa noble entreprise;
Sa tête est un bélier, elle frappe, elle brise,
Le mur cède & se rompt; redoublant son effort,
L'insect aîlé paroît, s'ouvre un passage & sort.
Etonné de l'éclat de ses graces nouvelles,
Il admire son corps, en déployant ses aîles;
Mais il n'ose dans l'air hazarder son essor;
De ce qu'il fut jadis il se souvient encor,
Il marche en s'agitant, & ses aîles frémissent;
Il cherche une compagne à qui ses vœux s'unissent.
Des papillons communs suivant la folle ardeur,
Il ne va pas comme eux voler de fleur en fleur;
A l'objet de son choix il consacre sa vie;
La mort seule rompra le doux nœud qui les lie.
Son ardeur croît sans cesse; à ses tendres amours
Il craint de dérober un instant de ses jours;
Il expire en aimant: sa compagne mourante
Dépose entre vos mains leur famille naissante;
Semence délicate, œufs féconds & nombreux,
D'une race détruite, espoir & germe heureux;
Enfans dont la naissance est la mort de leur mère;
Enfans qui sont toujours inconnus à leur père,
Et qui sans avoir vu leur art industrieux,
Comme eux vous fileront des tissus précieux.

FIN du troisième Chant.

OBSERVATIONS
SUR LE
TROISIEME CHANT.

PAGE 113. *Le Chantre de Mantoue & le Vieillard d'Ascra*;

Virgile étoit de Mantoue. Hésiode natif de Cumes en Étolie fut élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qu'on a regardée comme sa patrie.

.... *Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,*
Ascræo quos ante seni. Virg. Eclog. VI.

Et

Ascræumque cano Romana per oppida carmen. Id. Georg. lib. II.

Ibid ... { *Toi, qui pour célébrer les plantes & les bois,*
Dieu puissant, instruisis le plus sage des Rois;

Cette invocation ne peut être trop humble, ni trop s'éloigner de l'usage des Poëtes profanes. Salomon à qui Dieu avoit donné la sagesse & la science, avoit écrit sur les arbres, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope : combien nos connoissances, resserrées encore aujourd'hui dans des bornes si étroites, seroient-elles étendues, si cet ouvrage précieux du plus sage & du plus savant de tous les hommes étoit parvenu jusqu'à nous ? Les merveilles de Dieu sont impénétrables à notre raison orgueilleuse ; mais rien ne donne une plus grande idée de la raison éclairée & modeste, que ses nobles efforts, & l'usage qu'elle fait de ses lumières, lors même qu'elle ne parvient qu'à soulever un coin du voile immense que le Créateur a étendu sur les richesses & les secrets de la Nature. Un respect modeste

eſt plus grand & plus conforme à l'état de l'homme qu'un enthouſiaſme préſomptueux.

Page 113. *La Grèce imagina, qu'habitans des campagnes,*

La Fable avoit rempli de Dieux la terre & les eaux. On croyoit que dans chaque arbre étoit enfermée une Nymphe dont la vie étoit attachée à celle de l'arbre, enſorte qu'on ne pouvoit le couper ſans bleſſer ou faire mourir la Nymphe.

Naïda vulneribus ſuccidit in arbore factis,
Illa perit; fatum Naïdos arbor erat. Ovid. Faſt. IV.

Ibid... *Elle alloit, de Dodône admirant le miracle,*

Dodône, ville de Chaonie dans l'Epire, auprès de laquelle étoit une forêt de chênes, conſacrée à Jupiter, & où ce Dieu rendoit ſes oracles par des chênes parlans.

Page 114... *Les Druydes ſanglans cueilloient le gui ſacré;*

Le gui eſt une plante paraſite qui croît ſur le chêne & ſur quelques autres arbres. Celui du chêne étoit regardé par les Gaulois comme un préſervatif puiſſant contre toutes ſortes de maux. Les Druydes ou Bardes alloient le cueillir à la fin de Décembre. Ils le coupoient avec une ſerpette d'or. Ils immoloient des victimes humaines au pied du chêne où le gui avoit été pris. Les peuples aſſiſtoient en foule à cette cérémonie, & ſuivoient leurs Prêtres qui alloient placer le gui ſur les autels de leurs temples. Ils le diſtribuoient au peuple au premier jour de l'an. De cette ſuperſtition Gauloiſe eſt venu le proverbe, *à gui, l'an neuf*, qui eſt encore connu dans quelques Provinces du Royaume. On a cru long-temps que la ſemence du gui ne pouvoit germer, ſi elle n'avoit paſſé dans l'eſtomac des oiſeaux qui aiment cette graine; c'eſt une erreur que l'expérience a démontrée, & dont aujourd'hui l'on eſt détrompé.

Ibid... { *Le cèdre s'alluma; dans leur obſcur ſéjour,*
Au milieu de la nuit il ramena le jour.

Les bois réſineux fourniſſoient la matière dont les anciens

faisoient leurs flambeaux ; ils estimoient sur-tout les bois odoriférans, & en particulier le cèdre. Virgile dit en parlant de Circé,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum. Enéid. lib. VII.

Page 115. *La forêt d'Hercynie aux regards des Germains.*

La forêt noire & celle de Bohème sont des restes de la forêt Hercynienne qui couvroit la Germanie, & s'étendoit jusqu'à la Pannonie. (*Cæsar. Comm. de bell. Gall. lib. VI. cap. 6*) Les forêts de Compiegne, de Villers-coterêts, de Fontainebleau, de Couci, &c, faisoient partie de celle des Ardennes.

Ibid... *Les uns font transplanter des campagnes voisines.*

Vaut-il mieux semer ou planter ? Celui qui est pressé de jouir, qui ne craint pas la dépense, & qui n'a qu'un terrain médiocre, tel qu'un jardin, un bosquet, ou même un parc, jouit plutôt en employant de jeunes tiges transplantées ou des plants enracinés.

Mais pour de grands terrains, ou des forêts, on ne peut, & on ne doit employer que des graines ou des semences. Ce moyen est sûr, & il exige beaucoup moins de frais. D'ailleurs, où trouver des tiges innombrables pour couvrir des terrains immenses, & comment leur donner les cultures nécessaires ?

La première méthode n'a d'autre avantage que de procurer une prompte jouissance ; elle est moins conforme à la Nature, & par conséquent beaucoup moins sûre ; elle est plus coûteuse, elle exige des cultures dans les premières années, & de fréquens remplacemens. Il périt beaucoup de ces jeunes tiges malgré les soins qu'on leur donne. Elles sont rarement fort robustes, ne pivotent jamais, & plusieurs espèces, telles que les arbres conifères & résineux, refusent de s'y assujettir.

La Nature nous enseigne la méthode des semences & des graines, lente, mais infaillible : elle n'est point sujette aux cultures, qui deviennent même impraticables dans les plantations étendues.

On voit par-là dans quel cas ces deux méthodes peuvent ou doivent être pratiquées. La méthode des grai-

nes & femences forme la règle, & celle des tiges transplantées n'est que l'exception.

Page 116... *Le plane qui couvrit de ses doctes ombrages.*

Les Péripatéticiens avoient établi leur école sous de grandes allées de plane ou platanes : c'est aussi sous cet arbre que se fit le fameux banquet de Socrate.

Ibid... *Le maronnier porté des climats Indiens*,

On ne fait point ici mention du maronnier d'Europe ; parce qu'il est un vrai châtaignier dont il est question plus bas.

Ibid... *Et l'orme que la Gaule a trouvé dans les siens ;*

Columelle, qui vivoit du temps de Tibère ou de Claude, dit (*liv. V. chap. 6.*) qu'il y avoit deux sortes d'ormes ; l'un qu'on croyoit venir des Gaule, & l'autre qui naissoit en Italie. Sur quel fondement des Auteurs modernes ont-ils pu avancer que l'orme étoit presque inconnu en France avant François premier ? (*Mém. de l'Acad. ann. 1721, & Spect. de la Nat. tome II, p. 464.*)

Page 117... *Son fruit est votre pain : sa chair à votre gré*,

Les habitans du Limousin & des Cévennes ont très-peu de grains, & c'est avec raison qu'on regarde communément les châtaignes comme le pain de ces deux Provinces ; ce qui doit s'entendre principalement des châtaignes qu'on fait sécher de la manière qui est ici décrite. On peut les conserver fort long-temps, & elles font pendant toute l'année la nourriture du peuple, ou même son unique aliment.

Ibid... *Son bois orne, soutient & couvre un bâtiment*,

Le bois du châtaignier sert à beaucoup d'usages ; il est surtout excellent pour les grands édifices. La beauté, la propreté, la conservation de ce bois dans la charpente de nos grandes & anciennes églises, excite encore notre admiration. L'espèce en est diminuée à tel point, qu'il est

à craindre, si l'on continue à le détruire, qu'elle ne vienne à nous manquer.

On ne retrouve presque plus de châtaigniers dans plusieurs Provinces de la France, où il étoit fort commun. Il couvroit encore de nos jours toutes les Cévennes. Aujourd'hui on l'abat, on le proscrit & on lui substitue le mûrier. Entraînés par l'appas du gain, les habitans préfèrent un avantage passager à un bien solide & toujours nécessaire à leurs besoins. Le châtaignier qui se contente de leurs terres maigres & pierreuses, qui leur donne un fruit nourrissant & un aliment salutaire, pour suppléer aux grains que la terre leur refuse, qui leur fournit le plus beau & le plus durable de tous les bois, & qui se prête à tant d'usages utiles & variés, est chassé de sa patrie. Il y est remplacé par le mûrier étranger, dont le fruit est sans valeur, le bois de peu de service, & qui n'est utile qu'au luxe par sa feuille destinée à nourrir les vers qui filent la soie. Quelque grand que soit cet avantage, il ne peut être mis en comparaison avec les besoins de l'homme.

Un arbre si intéressant mérite sans doute qu'on veille à sa conservation, & qu'on prenne de justes mesures, non-seulement pour arrêter les mains ingrates qui le détruisent, mais encore pour le réhabiliter en le multipliant, sur-tout dans les pays où il est le plus nécessaire, & dont il fait le bonheur.

Page 117... *Le cèdre, le cyprès, le mélèse & le pin.*

Le cèdre ainsi que le mélèse, est une espèce de *larix*; ce qui a donné lieu à quelques méprises. Le vrai cèdre est commun en Arabie & en Egypte, & il n'y en a qu'une espèce de connue. On ne le plante point en Europe, mais il y réussiroit aisément & fort bien. Les curieux en peuvent voir de très-beaux à Paris & à Londres. J'ai donc cru devoir indiquer ici l'exposition qui lui conviendroit, & en désignant sa place, marquer mon zèle pour étendre nos richesses & multiplier nos productions.

Ibid... { *De leur corps résineux la visqueuse liqueur*
Rend du froid des hivers leur ombrage vainqueur.

Tous les arbres résineux conservent leur feuille en hiver,

excepté le mélèse, qui se dépouille de la sienne, & que les Botanistes appellent par cette raison *larix folio deciduo*. Le mélèse donne de la térébenthine, de la résine & la manne de Briançon. Il s'élève dans les Alpes Helvétiques, en Suisse, en Dauphiné, &c. (*Spect. de la Nat. tome. II. page 466.*)

Page 117. *Chio vante le prix de sa térébenthine,*

La térébenthine est la résine qui découle des térébinthes. Celle d'Orycium, ville d'Epire, étoit autrefois la plus estimée; *atque Oryciæ terebinthi*, dit Virgile: on lui préfère aujourd'hui celle de Chio. Le térébinthe est du même genre que le pistachier; l'un est sauvage, & l'autre cultivé.

Ibid... *Des frênes de Calabre on admire les larmes;*

La production de la manne a paru si admirable que l'erreur populaire la croyoit descendue du ciel, comme celle des Israëlites dans le désert. Cette erreur lui fit donner le même nom. La manne de Calabre découle d'elle-même des frênes, dans les mois de juin & de juillet. On l'appelle *manne en larmes*: celle qu'on tire par incision est vraisemblablement celle qu'on nomme *manne grasse*.

Ibid... *La myrrhe aux Sabéens offre un suc plein de charmes.*

La Myrrhe étoit, chez les Anciens, un parfum très-précieux; c'est ainsi que les Livres Saints & les Historiens en parlent. On en parfumoit les habits; les femmes sur-tout en faisoient le plus grand usage chez les Perses. A Rome on la mêloit avec le vin. Ce breuvage, appellé *murrhina*, étoit si distingué qu'on le servoit les jours solemnels devant les statues des Dieux, comme représentant l'ambrosie & le nectar. Ovide fait l'éloge de la myrrhe. Elle n'est plus parmi nous au rang des parfums & nous paroît forte & amère; elle ne sert qu'à la composition de plusieurs remèdes fort utiles: mais son parfum a encore des attraits pour l'Orient, sur-tout pour les Arabes.

Page 118... *Au milieu de ses bois la Gaule presqu'inculte,*

La forêt des Ardennes couvroit presque toutes les Gau-

les. Le respect des Gaulois pour les arbres étoit tel qu'en les abbattant ils auroient cru commettre un sacrilége ; ils aimoient mieux envoyer des colonies & de grandes armées dans les autres pays, pour y faire de nouveaux établissemens, que de défricher leurs terres, parce qu'ils n'auroient pu se dispenser de couper les bois.

Page 118. *Quand leurs champs resserrès ne les nourrissoient pas* ;

Les Gaulois s'établirent sur les bords du Pô, dans le pays appellé de leur nom, *Gaule Cisalpine.* Une de leurs armées, conduite par Brennus, ravagea l'Italie, défit les Romains, saccagea la ville de Rome & assiégea le Capitole, qui après une capitulation presque conclue fut, selon Tit-Live, délivré par Camille. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres (*tome XV, page 1*), une savante Dissertation faite par M. Melot, où il prouve que le Capitole fut pris comme la ville, & rendu par le vainqueur,

Environ cent ans après, trois armées de Gaulois se répandirent dans la Grèce (*Justin. lib. XXIV, cap. 6, 8*) ; l'une périt dans la Macédoine ; une autre vint la venger, & s'avança jusqu'à Delphes. Le tonnerre, la grêle & un tremblement de terre firent périr une grande partie de cette armée (*Pausan. lib. X*), & ce qui en resta fut détruit par les Grecs. La troisième armée entra au service de Nicomède, Roi de Bythinie, & le rétablit sur le trône de son père. Reconnoissant d'un si grand service, il assigna aux Gaulois cette partie de l'Asie mineure qui fut appelée de leur nom *Galatie* ou *Gallo-Grèce* (*Justin. lib. XXV, cap.* 2). C'est à leurs descendans qu'est écrite l'épître de St. Paul aux Galates. St. Jérôme dit qu'on y parloit encore de son temps la langue qu'il avoit entendu parler dans les Gaules. Les Gaulois avoient formé aussi un établissement dans une province d'Espagne, dont les habitans furent appelés *Celtibères.*

Ibid . . . *Sous l'habit des Benoîts, des Bernards, des Norberts,*

Les Bénédictins, les Bernardins, les Prémontrés ont défriché beaucoup de forêts dans la France ; c'est à ces défrichemens qu'ils doivent principalement de grandes richesses bien acquises.

Page 119. *Les verrons-nous tomber sous vos mains téméraires?*

On craint en France de manquer de bois: il y est devenu rare. Les ordonnances des Eaux & Forêts ont mis des bornes à la trop grande liberté qu'on y avoit de couper les bois, & qui étoit si préjudiciable à l'État & aux particuliers. Les règlemens qui ont prescrit aux Communautés de planter des arbres sur les grands chemins, peuvent être une ressource; & si des loix si sages étoient exécutées, elles seroient d'une grande utilité.

Page 120... *Oracle des Jardins! docte la Quintinie,*

La réputation & les écrits de M. de la Quintinie sont connus de tout le monde. On sait que l'art, entre ses mains, a triomphé de la Nature; sur-tout dans les jardins de Versailles, où la terre la plus ingrate est devenue, par son industrie, aussi ornée que fertile.

Page 121... *Funestes aux Persans, sont un poison pour eux.*

Tous les Voyageurs assurent que la pèche est un poison mortel dans la Perse, & qu'il en est de même de l'abricot en Arménie. On prétend aussi que ce dernier est dangereux dans le Piémont.

Ibid... *Lucullus le premier cultiva de ses mains*

Lucullus, après avoir vaincu Mithridate, fit orner de cerises son char de triomphe. Il les avoit apportées à Rome de Cérasonte, ville de Cappadoce, qui a donné son nom à ce fruit.

Page 122. *Cherchez l'eau dans leur sein, ouvrez des puits profonds.*

On se sert communément des puits à roue en Languedoc, en Provence & en Italie; on élève par ce moyen, à l'aide d'un seul cheval, une quantité d'eau immense pour arroser. Cet usage n'est point pratiqué à Paris, ni dans les pays froids. On croit que c'est avec raison. Dans les pays chauds, l'action du soleil & l'évaporation qu'elle cause, rendroit l'art

rosage à la main insuffisant. Il suffit au contraire dans les pays froids, où le soleil a bien moins de force ; l'arrosage des puits à roue y seroit trop abondant, il risqueroit de pourrir les racines des arbres & des plantes.

Page 123. *Trois siècles sont passés, & sa fleur est nouvelle.*

On voit encore à Versailles un oranger appellé *le grand Bourbon*, qui fut saisi en 1523 avec les meubles du Connétable de Bourbon, & qui passoit dès-lors pour le plus bel arbre de son espèce

Ibid.... *Tels furent les jardins de l'heureuse Hespérie*,

L'opinion la plus commune est que les pommes d'or du jardin des Hespérides, qu'un dragon gardoit & qu'Hercule enleva, étoient des oranges. Varron & quelques autres ont cru que c'étoient des brebis.

Pag 124... *Mariant leur écorce, & fermant l'ouverture*,

La greffe en fente est la plus ancienne : on a soin, en plaçant la bonne branche dans la fente, que son écorce soit justement opposée, au moins d'un côté ; a celle du sujet qui la reçoit. C'est l'union de la fine écorce de l'une avec la fine écorce de l'autre qui les incorpore. La greffe en poupée, en croix à emportepièce, sont des variétés de la greffe en fente, la greffe en couronne n'en est que la multiplication sur un tronc vieux & épais.

Ibid... *En forme d'écusson, d'un arbre fructueux*,

Pour placer l'écusson on choisit un endroit où l'écorce soit unie, parce que ce n'est pas le nœud du sauvageon, mais celui de la greffe qui fera le nouvel arbre. Du temps de Virgile on choisissoit l'endroit où plusieurs yeux rendoient l'écorce inégale :

Nam quà se medio trudunt de cortice gemmæ, &c.

Il y a long-temps que l'expérience a détruit ce préjugé. Le P. Vanière (*Præd. Rust. lib. V.*) s'est trompé, lorsqu'il a rapporté

porté les expressions de Virgile à la greffe en fente ; ce Poëte ne parle en cet endroit que de la greffe en écusson.

Page 124... *Quelquefois détachée en forme de rouleau*,

C'est ce qu'on appelle *greffe en flûte.*

Ibid... *Les Germains au milieu d'une forte racine*

Suivant cette méthode, pratiquée par les Allemands & par les Anglois, on coupe une grosse racine en plusieurs morceaux, sur chacun desquels on met une greffe. On pourroit ainsi greffer & planter en même temps ; au lieu que dans l'usage ordinaire, greffer & planter sont deux opérations qu'on fait séparément. Cette manière de greffer n'est pas en usage en France.

Page 125... *Et le frêne surpris se transforme en prunier.*

On a cru devoir joindre aux greffes les plus autorisées par l'usage, quelques exemples de celles que la singularité fait plus rechercher que leur utilité, & qui sont plus curieuses que pratiquées. On trouve plusieurs de ces exemples dans les anciens & nouveaux ouvrages sur l'Agriculture. Virgile a parlé de la greffe du poirier sur le frêne sauvage ; & Pallade de celle du pommier sur le saule.

Ibid. *Du chêne & de l'ormeau craignez l'antipathie.*

Voyez le Traité des jardins potagers, de M. de la Quintinie (*XV. partie*, *chap. XI*), & le Spectacle de la Nature (*tome II*, *entret. 7*) ; l'auteur de ce dernier ouvrage a traduit mal-à-propos, dans ces vers de Virgile,

> . . . . *Ornusque incanduit albo*
> *Flore pyri*,

le mot *ornus* par *orme* ; il signifie un frêne sauvage : l'orme s'appelle *ulmus*.

Page 128.... *De ces bords dans la Grèce Hercule revenu*,

Hercule porta le premier l'olivier dans la Grèce. Pour

éterniser la mémoire de ce présent, il institua l'usage de donner une couronne d'olivier aux vainqueurs des jeux Olympiques, qui se célébroient, après quatre ans pleins & révolus, auprès d'Olympie, ville d'Elide, appellée aussi du nom de Pise. Pindare, dans ses Olympiques (*Ode III*), dit qu'Hercule avoit apporté l'olivier du pays des Hyperboréens & des sources du Danube. Ce passage a embarrassé les Savans. On peut voir les Recherches & les Observations de Messieurs Gédoyn & Banier, dans le septième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il suffira d'observer ici que ces expressions de Pindare ne peuvent être entendues à la lettre; car il est certain qu'il n'y a jamais eu d'oliviers à la source du Danube, ni bien loin de là. Les Grecs ne connoissoient que très-imparfaitement les Nations qui à leur égard se trouvoient au nord; ils avoient donné vraisemblablement le nom d'Hyperboréens aux peuples les plus septentrionaux avec qui ils avoient des relations, & peut-être confondoient-ils avec eux les Gaulois qu'ils appelloient *Celtes*.

Les lieux les moins éloignés du Danube, où croissent les oliviers, sont l'Italie, le Languedoc & la Provence. Il est certain qu'Hercule a voyagé sur ces côtes, & il y a apparence que c'est de l'un de ces pays qu'on doit entendre le passage de Pindare: il est même plus vraisemblable qu'il s'agit de la Provence & du Languedoc, parce que les Grecs connoissoient mieux l'Italie que les Gaules; qu'ils savoient que l'Italie est un pays chaud, que les Gaules sont plus septentrionales; & ils devoient naturellement confondre les Gaulois avec les Hyperboréens, plutôt que les Italiens. Au milieu de ces conjectures il est permis de choisir.

Ibid . . . . *Il aime les côteaux voisins des flots amers,*

On a remarqué que les oliviers, à une certaine distance de la mer, ne portent point de fruit; on en a cherché inutilement la cause jusqu'à présent.

Ibid . . . *Vous attendrez long-temps que ses branches tardives,*

Pline rapporte, d'après Hésiode, que celui qui a semé l'olivier n'en a jamais recueilli le fruit: *Neminem oleæ satorem fructum ex eâ collegisse.* Il ajoute véritablement, *tam tarda*

tunc res erat, ce qui peut faire croire que de son temps on ne pensoit pas ainsi, & qu'on savoit mieux cultiver l'olivier. Quoi qu'il en soit, l'expérience dément son observation. Il est vrai cependant que cet arbre est peut-être le plus tardif de tous à donner du fruit.

Page 130... *D'un hiver mémorable, ô ma chere Patrie!*

L'hiver de 1709 fit périr les oliviers en Languedoc; ceux qu'on y voit aujourd'hui ont été plantés depuis, ou sont des rejettons des vieux troncs qui ont repoussé.

Page 122... *Tu suffis à ton Peuple, & tes mains tributaires*

C'est une chose remarquable, que tout ce qui est nécessaire à la vie est assez abondant en Languedoc, pour que cette province puisse se passer de tout secours étranger.

Ibid... *Ton art exécuta cet immortel ouvrage;*

Il s'agit ici du canal royal de communication de la Méditerranée avec l'Océan, ouvrage immortel que le grand Colbert fit ordonner, & qu'exécuta M. Riquet, cet homme de génie qui vainquit des difficultés regardées comme insurmontables. On y remarque sur-tout trois ouvrages qu'on ne voit qu'avec étonnement: 1°. les eaux du canal passent sur un pont & traversent une rivière: 2°. elles coulent à travers une montagne percée à sa crête, ensorte que les barques semblent voguer sous la terre: 3°. les huit écluses auprès de Bésiers, qui élèvent l'eau sur laquelle les barques montent & descendent une montagne. On prétend que les Romains avoient conçu le projet du canal de communication des deux mers. Il en a été souvent question sous la deuxième & la troisième race de nos Rois; l'exécution en étoit réservée au siècle glorieux de Louis XIV. Lors de la construction du canal, on s'étoit apperçu que la montagne, qu'on ouvroit vers son sommet, avoit été autrefois percée au pied, pour l'écoulement des eaux d'un marais desséché depuis long-temps, qu'on appelle encore aujourd'hui l'*étang de Montadi*. Le canal pour écouler les eaux est taillé dans le roc, il a neuf pieds & demi de hauteur sous la clef: on assure qu'il a une demi-lieue de longueur. On n'hésita pas d'attribuer aux Romains un ouvrage si hardi, si magnifique & si bien

exécuté ; c'est encore l'opinion générale, & le P. Vanière a avancé ce fait comme certain, il n'y en a pourtant point de plus faux. Cet ouvrage fameux est du dixième siècle ; le dessèchement fut entrepris par plusieurs Gentilshommes des environs ; ils en obtinrent la permission de l'Archevêque de Narbonne, à qui l'étang appartenoit. J'ai eu entre les mains l'acte de concession qui contient le projet, les offres des entrepreneurs & la permission du Prélat. J'ai vu aussi des actes d'inféodation & d'acquisition des siècles suivans, qui font mention de celui-ci. Auroit-on jamais pensé qu'un monument que sa singularité & sa magnificence ont fait attribuer aux beaux siècles de Rome, eût été construit dans un siècle d'ignorance, & l'un des plus barbares dont l'histoire fasse mention ? Ce fait, qui nous apprend à ne pas trop nous fier à des jugemens portés souvent trop légèrement, m'a paru si curieux & si extraordinaire, que je me serois fait une peine de l'omettre.

Page 130... *Sensible à sa douceur, plus d'une colonie,*

On compte dans le bas Languedoc deux colonies Grecques principales : l'une est cette fameuse colonie des Phocéens ; qui après avoir établi Marseille, s'est étendue en Provence & en Languedoc, où elle a fondé Agde, Maguelone & quelques autres villes sur la côte. La seconde colonie vint de Rhodes, & bâtit une ville à l'embouchure du Rhône, auquel elle donna son nom. Pline nomme cette ville *Rhodia Rhodiorum ; unde dictus, multò Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis.* Etienne de Byzance l'appelle *Rhodanusia.* Plusieurs Auteurs croient que le nom du Rhône lui a été donné à cause de la rapidité de ses eaux.

Ibid... *Rome aima ce séjour ; ses Peuples triomphans*

Les Romains se plaisoient singulièrement dans la Gaule Narbonnoise. *Narbonensis provincia* ; dit Pline, (*Hist. Nat. lib. III, cap. 4.*) *agrorum cultu, virorum morumque dignatione, amplitudine opum nulli provinciarum postferenda, breviterque Italia verius quàm provincia.* La plupart des villes de la Narbonnoise jouissoient à Rome du droit de Bourgeoisie. Du temps de Jule César, plusieurs Gaulois furent élevés au rang de Sénateurs. *Num pænitet*, disoit l'empereur Claude au Sénat, *Balbos ex Hispaniâ, nec minùs insignes viros e Gal-*

liâ Narbonensi transivisse. Manent posteri eorum, nec amore in hanc patriam nobis concedunt.

Cette Province est pleine de monumens Romains. La voie militaire qui subsiste encore en partie, le pont du Gard, les arènes & la maison carrée à Nîmes sont les plus considérables.

Page 130... *L'huile sort de la pierre, & forme des fontaines;*

J'ai déjà parlé de la fontaine de Gabian près de Béziers; c'est une source d'huile qu'on emploie utilement à divers usages.

Ibid.. *Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arènes,*

Le Cese, le Gardon, l'Ariege (*Aureolus*, à cause de ses sables qui charrient de l'or) & presque toutes les rivières du Languedoc traînent dans leur cours des paillettes d'or. Les paysans des environs gagnent leur vie, en cherchant l'or mêlé dans les sables de ces rivières.

Ibid... *Le mûrier, si long-temps de l'Europe ignoré,*

Le mûrier à été porté d'Italie en Languedoc, du temps de Charles VIII. La plantation générale de cet arbre a été délibérée & favorisée par les États assemblés à Alby en 1604, il a si bien réussi dans cette Province, que la soie y est devenue ûn des objets les plus considérables de son commerce.

Page 131 ... *Dans l'Inde où le mûrier sous son naissant, ombrage,*

Le degré de chaleur pour faire éclore le ver, est le même, que pour faire naître la feuille qui doit le nourrir. Dans l'instant qu'il est sorti de l'œuf, il va la ronger.

Ibid ... *Et préparez au germe une chaleur heureuse.*

La chaleur naturelle de l'homme est aussi à-peu-près le degré qui convient au ver-à-soie. Pour les faire éclore, on porte sur soi, ou plus ordinairement on met pendant la nuit entre les matelas, la boîte qui renferme la graine. La chaleur par un progrès successif, fait sortir de la graine les

vers qui éclosent au huitième jour ou environ, & sont alors parfaitement noirs. Vida rapporte qu'en Italie plusieurs personnes les faisoient éclore au soleil, & que d'autres se fioient à la chaleur du printemps. Si on laisse agir celle de l'atmosphère, la couvée est trop retardée ; la chaleur du soleil peut être trop grande, les chenilles naissent avec une couleur rougeâtre, qui ne laisse rien de bon à espérer.

Page 132 ... *Donner à leur demeure une chaleur égale*,

L'égalité de la chaleur est ce qu'il y a de plus important pour la santé des vers-à-soie. On se contente ordinairement de fermer, ou de donner de l'air à propos. M. de Sauvages, Professeur en Médecine à Montpellier, a observé que le dix-huitième degré du thermomètre de M. de Reaumur est celui qui leur convient le mieux pour éclore & pour vivre. Il conseille pour les faire éclore, de graduer peu à peu, en huit ou neuf jours, la chaleur du dixième au dix-huitième dégré. Il propose de placer dans les chambres où on les élève, un thermomètre, & de maintenir la chaleur au dix-huitième degré, d'allumer du feu quand la liqueur baisse, de donner de l'air quand elle monte, en un mot de conserver cette égalité. Trop de chaleur les fait périr, trop de froid les rend paresseux ou inutiles. Plusieurs personnes assurent s'être servies avec succès de cette méthode.

Page 132 ... *Un repos létargique, un jeune de deux jours*

Les quatre maladies des vers-à-soie ne sont que des dépouillemens ou des changemens de peau ; logés trop à l'étroit ils quittent leur robe ; leur industrie & leurs efforts pour se dépouiller sont admirables. On peut voir des observations curieuses à ce sujet dans les Mémoires de M. de Reaumur. (*Hist. des Insectes, IV. Mém.*) Il remarque que chaque mue produit un accroissement subit très-considérable. M. Malpighi assure que le vieux crâne qu'un ver-à-soie a laissé, n'est quelquefois que le tiers ou le quart du nouveau.

Ibid... *Environné des mets que leur sert votre main*,

La feuille du mûrier blanc est celle qui convient le mieux aux vers-à-soie ; celle du mûrier noir est forte & gros-

fière, elle fait périr les vers délicats, & s'ils peuvent s'en accommoder, ce n'est qu'après toutes leurs mues. M. Malpighi a observé qu'un ver-à-soie mange souvent dans un jour aussi pesant de feuille de mûrier qu'il pèse lui-même.

Page 132. { *Craignez de leur offrir la feuille trop aride ;*
Mais craignez plus encor qu'elle ne soit humide.

La feuille mouillée cause les maladies des vers, qui deviennent enflés, roides & luisans; de ceux qui se rappetissent & qui se remplissent d'eau, comme aussi de ceux qui dans le temps destiné à filer, se couvrent de taches d'un jaune doré, s'enflent & crèvent. On croit que les feuilles brûlées sont le principe de la maladie qui, après la quatrième mue, les fait rappetiser & s'accrocher à tout ce qu'ils trouvent.

Page 133... *A l'odeur des parfums quelquefois le mal cède ;*

La vapeur de l'encens, du vin ou d'un feu clair, est un excellent remède : cette fumigation, qui leur est agréable, les égaye & hâte leur travail.

Ibid... *Sous les anneaux mouvans, qu'à vos yeux ils présentent,*

Le corps de la chenille du ver-à-soie est composé de douze anneaux; au haut de sa lèvre inférieure est la filière où se moule la liqueur, qui, après être sortie, est un fil de soie. Deux filets contenus dans deux vaisseaux séparés, & qui deviennent parallèles, sortent par la filière où se moule le fil de soie. Ces deux vaisseaux qui, avant d'arriver à la filière, sont si déliés qu'ils ne paroissent eux-mêmes que deux filets parallèles, deviennent plus gros en s'éloignant de la tête, & vont jusque vers les dernières jambes membraneuses; ils se replient & reviennent vers la tête en ligne droite; ils se courbent de nouveau, & reprennent leur route vers le derrière où ils se recourbent encore, & suivent jusqu'à quatre fois les mêmes routes; après quoi ils ne font plus que des plis & replis qui s'entrelacent en quelque sorte, couvrent une grande partie

de l'estomac & des intestins & se terminent chacun comme une espèce de *Cæcum*. Ces vaisseaux sont remplis d'une liqueur épaisse & gluante, d'un jaune doré, d'un jaune plus pâle, ou blanche, suivant la couleur de la soie que doit filer la chenille. Quelquefois dans le même vaisseau une partie de cette liqueur est jaune & l'autre est blanche, & de-là vient qu'une même coque offre ces deux couleurs. La qualité des feuilles dont le ver s'est nourri, & sa disposition intérieure, sont apparemment la cause de ces couleurs différentes.

Page 133. *Elle forme un duvet, appui de son ouvrage;*

Les vers-à-soie emploient ordinairement deux jours, quelquefois trois, à finir leur coque. On peut voir, dans les Mémoires de M. de Reaumur, la manière dont ils s'y prennent pour filer, & l'ordre qu'ils donnent à leurs fils.

Ibid... *D'autres se renfermant dans les mêmes réseaux,*

La structure de ces coques doubles est curieuse; mais la soie qu'elles donnent n'est pas estimable.

Page 134. *Laissent en expirant leurs tissus imparfaits.*

Lorsque cet accident arrive, ce n'est pas le bruit du tonnerre qui en est la cause, comme on le croit ordinairement; mais la commotion & plus encore la pesanteur de l'air. On a éprouvé que le bruit le plus grand, tel que celui de plusieurs tambours, ne détourne point les vers de leur ouvrage.

Ibid... *Cependant sous son toît la chenille mourante*

Cette admirable métamorphose du ver en chrysalide, qu'on appelle aussi *féve* & *nymphe*, est décrite par tous les Naturalistes. Il résulte de leurs observations que la nymphe est un véritable papillon, dont on apperçoit toutes les parties au moment de la transformation; mais la liqueur dont elle est toute mouillée venant à s'épaissir, ne permet plus bientôt de distinguer le papillon.

Ibid. *Du fruit de ses travaux voulez-vous profiter?*

Le papillon sort ordinairement de sa coque après douze

ou quinze jours. Si on peut dévider la soie, elle est meilleure ; mais comme ceux qui ont beaucoup de coques ne pourroient pas en tirer la soie avant ce temps, on les expose au soleil, dont la chaleur tue la chrysalide, ou on les met dans un four, & c'est l'usage le plus commun. On doit sur-tout observer que l'eau où on les fait tremper doit être bien chaude.

Page 134. *Le fil est détaché, roule & vous obéit*.

L'auteur du Spectacle de la Nature (*tome premier*, *entretien 3*) décrit la manière de retirer la soie de dessus les coques. M. Malpighi observe que la longueur d'un fil dévidé d'une coque est de neuf cens trente pieds de Boulogne.

Ibid... *Bientôt du papillon que la nymphe renferme*,

Cette merveille de la Nature est une de ses plus admirables opérations. Voici en peu de mots le résultat, non d'un systême, mais des observations des Philosophes les plus célèbres. Le papillon est l'animal essentiel, le principal objet & la fin que se propose la Nature : il est renfermé dans la chenille au moment de sa naissance ; elle n'est qu'une robe organisée dont il est revêtu, ensorte que ce qui paroît à nos yeux une chenille, n'est réellement qu'un papillon déguisé sous sa figure. Elle est chargée de nourrir le papillon enfant ; elle ronge des feuilles, les broie, les digère ; les sucs les plus délicats sont la nourriture qu'elle prépare à son hôte, comme les mères préparent les sucs qui sont portés aux fœtus. A mesure que l'un & l'autre grandissent, la chenille quitte des habits devenus trop étroits : on compte quatre de ces dépouillemens, qu'on appelle *maladies*. Swammerdam a découvert le papillon, & en a remarqué toutes les parties quelques jours avant sa transformation. Au moment où elle est devenue chrysalide, elle est couverte d'une liqueur limpide & transparente qui suinte de tout son corps ; on apperçoit le papillon à travers cette liqueur ; sa tête, sa trompe, ses aîles paroissent. La nymphe n'est qu'un papillon, pour ainsi dire emmaillotté ; mais toutes ses parties sont si délicates, si tendres & si molles qu'il ne peut en faire aucun usage. Aussitôt qu'elles sont affermies il se dégage de ses langes, il sort papillon parfait, & n'est pas plus grand

que quand on l'avoit observé lors de sa transformation en nymphe. Ces états différens ne sont donc que des dépouillemens successifs ; il ne se forme aucun être nouveau. La plupart des parties extérieures de la chenille, comme les lèvres, la filière, les dents, certaines jambes, demeurent attachées au fourreau que quitte la chrysalide. Ses parties intérieures qui ne sont pas nécessaires au papillon, telles que l'estomac, les intestins, les stigmates, les vaisseaux à soie s'effacent & disparoissent peu à peu, tandis que l'insecte est sous la forme de nymphe.

Page 155... *Il suffit au succès de sa noble entreprise ;*

M. Malpighi observe que le papillon commence à jeter par la bouche beaucoup de liqueur vers l'endroit de la coque où sa tête est tournée, qu'il l'alonge ensuite pour presser & pousser le tissu & pour écarter les fils ; qu'elle lui sert de bélier pour faire & agrandir l'ouverture. On sait que le bélier étoit une machine de guerre dont les Anciens se servoient dans les siéges pour faire brèche. L'auteur du Spectacle de la Nature regarde cette humeur comme le superflu de celle qui avoit servi dans la nymphe à le former & à fortifier ses membres. M. de Reaumur est porté à croire que les yeux du papillon, dont les cristallins sont solides & taillés à facettes, sont des espèces de petites limes qui servent au papillon pour rompre & couper les fils. Si ce qu'il conjecture être des yeux en sont réellement, leur nombre est prodigieux. M. Pujet en a compté dix-sept mille trois cens vingt-cinq sur chaque cornée, ce qui en supposeroit trente-quatre mille six cens cinquante à chaque papillon.

Ibid... *Mais il n'ose dans l'air hasarder son essor.*

M. de Voltaire s'est égayé sur le papillon du ver-à-soie ; il dit que

Ce ver changeant...... tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs, en déployant ses aîles.
(IVe. Discours de la Modération en tout.)

Le pauvre ressuscité ne peut point prendre l'essor. Ses

aîles ne peuvent lui servir qu'à marcher plus vîte pour s'unir à sa femelle, conformément à la description qui en est faite ici.

Page 135. *Il marche en s'agitant, & ses aîles frémissent;*

Le papillon du ver-à-soie passe le peu de jours fixés à sa vie sans voler & sans prendre aucun aliment; aussi n'a-t-il point de trompe. Il est uniquement occupé à perpétuer son espèce. On le place ordinairement sur un morceau de drap noir. Le mâle marche en remuant ses aîles; il cherche la femelle & s'unit tout de suite avec elle: il agite ses aîles avec beaucoup de vivacité; leurs plaisirs durent deux jours, sans qu'ils prennent beaucoup de repos. Le mâle tombe & meurt; la femelle pond ses œufs & le suit de près. Sa fécondité est prodigieuse; M. Malpighi en a observé qui ont pondu jusqu'à cinq cents seize œufs.

FIN des Observations sur le troisième Chant.





CHANT QUATRIEME.

ORNEMENS immortels dont la terre est parée,
Richesse sans travail aux humains assurée,
Prés, je chante vos dons; des pénibles labours
Mes vers assez long-temps ont poursuivi le cours.
Sagesse, qui d'Eden parcourant l'Elisée,
Comme un fleuve abondant en canaux divisée,
Allois fertiliser tes jardins & tes prés,
Si mes chants pour jamais te furent consacrés,
Si pour ton eau vivante, adorable Sagesse,
J'abandonnai les bords, les songes du Permesse,
Conduis mes pas errans à tes divins ruisseaux;
Que je puisse à longs traits m'abreuver de tes eaux!
Vous, qui fidèle aux loix de la sage Nature,
Préférez de nos champs la vie aimable & pure,
Aux fers de la fortune, au luxe, aux vains plaisirs;
Vous qui ne chérissez, borné dans vos desirs,
Que ces modestes biens, toujours acquis sans crime,
Dont la terre vous paye un tribut légitime;
Si l'eau peut aisément fertiliser vos fonds,
Hâtez-vous d'y créer de précieux gazons;
Que de profonds labours préparent votre terre;
Que jamais sur son sein le gravier ni la pierre
N'altèrent la douceur de ce terroir uni;
Ménagez, s'il le faut, sur le sol aplani

Une pente insensible, où sans peine docile
L'eau suive lentement un cours libre & facile.
D'herbes & de gazons d'un pré fécond sortis,
Semez dans le Printemps les germes assortis.
Il n'est plus de travaux : des fleurs toujours nouvelles,
Ranimeront pour vous ces graines immortelles.
Il est parmi les prés des genres différens;
L'un, le plus desirable & mis aux premiers rangs,
Où l'onde sourdement, par des routes certaines,
Serpente sous la terre & coule dans ses veines.
C'est là que de lui-même un pré plein de vigueur
Attire l'eau cachée & vit de sa fraîcheur;
L'autre veut que toujours sa surface arrosée
S'abreuve d'une source en son cours divisée.
Souvent au Laboureur les champs infortunés
Vendent trop cher les biens qu'on croit qu'ils ont donnés;
Ils trompent son espoir & le guéret perfide
Accuse la saison trop sèche ou trop humide.
L'importune chaleur dessèche ses raisins,
Et l'Aquilon cruel désole les jardins.
Les vents & les hivers jamais dans leur furie
N'ont flétri le tapis qui couvre la prairie.
Des fleuves débordés si les flots étendus
Ont noyé les moissons dans les champs éperdus,
Laissez au Laboureur les soupirs & les larmes;
L'objet de son effroi pour vous est plein de charmes.
Les eaux, qui de gravier ne chargent pas leur cours,
Aux prés, d'un doux limon apportent le secours.
Du Lion furieux si l'étoile brûlante
Dessèche la verdure & fend la terre ardente,
L'onde étanche la soif des gazons altérés,
Et rajeunit les fleurs dont vos prés sont parés;
Asile fortuné de Pétrarque & de Laure,

Vaucluse, où leur amour vit & respire encore;
Témoins de leurs soupirs, de leurs ravissemens;
Toi qui parus si belle à ces heureux amans,
Les trésors que répand ton onde enchanteresse,
T'élèvent seuls au rang du tempé de la Grèce.

Si d'un ruisseau voisin le cours trop détourné,
Au pré plus haut que lui ne peut être amené,
Vainement dans son cours, à vos desirs rebelle,
Il s'abaisse en fuyant la terre qui l'appelle:
Qu'une digue l'arrête, & domptant ses efforts,
L'oblige à s'élever au-dessus de ses bords.
Soit que d'un mur caché le solide édifice
Par d'épais fondemens sous les eaux s'affermisse,
Ou que des pilotis jusqu'au tuf enterrés,
Soient de liens de fer unis & resserrés;
Captif, il semble encor n'obéir qu'avec peine;
Il regrette le cours où sa pente l'entraîne;
Mais malgré sa fureur, asservi sous vos loix,
Il s'arrête, s'élève & coule à votre choix:
En sillons argentés, docile, il se partage,
Et s'empresse à vos fleurs de porter son hommage.
Par cet art quelquefois un ruisseau divisé,
S'appauvrit dans sa course, & périt épuisé.
Tel l'orgueilleux Xucar dans les prés de Valence
Voit partager son onde; & sa triste indigence
A la mer qui murmure & rappelle ses eaux
Porte le vil tribut des plus foibles ruisseaux.

Dans les terroirs où l'eau de ses dons est avare,
Par un art économe elle paroît moins rare.
On y vend son usage, un intervalle égal,
Pour chaque possesseur ouvre & ferme un canal,
Et ses courtes faveurs d'heure en heure changées
Sont aux prés altérés tour à tour partagées.

Si l'onde en divers temps couvre & quitte vos fonds
Leurs fruits sont variés dans toutes les saisons.
Un terroir merveilleux dans les champs de Hongrie
Se transforme en étang, en guéret, en prairie.
Dans les jours de l'Automne, autour d'un mont voisin;
Un nuage s'élève; il vomit de son sein
Les foudres & les vents; par colonnes soudaines
L'eau sort en mugissant des grottes souterraines.
Un instant forme un lac; armé de l'hameçon
Vous allez y tromper le crédule poisson.
Quand l'élément fluide est glacé par Borée,
Il devient pour les chars une route assurée.
Lasse de ce séjour, sur la fin du Printemps,
L'eau rentre sous la terre avec ses habitans.
Où les flots s'étendoient s'élève un gras herbage,
Des troupeaux d'alentour abondant pâturage.
Bientôt le Laboureur y trace des sillons;
La Terre en peu de jours le comble de ses dons;
L'Automne de retour y fait encor renaître
Des gazons abondans; l'homicide salpêtre
Atteint l'oiseau, le lièvre & l'hôte des forêts
Qui cherche avec ardeur le pâturage frais.
Ces vifs amusemens chaque jour vous rappellent;
Mais vos plaisirs sont courts, & ne se renouvellent
Que jusqu'aux temps marqués, où les eaux de retour
Reviennent occuper leur antique séjour.

Heureux les champs où l'eau sous la terre filtrée,
Ou par l'Astre du jour dans l'air évaporée,
Sans attendre vos soins, apporte librement
De sa vive fraîcheur l'invisible aliment!
J'admire ces côteaux, ces rians pâturages,
Dont la Seine & la Loire animent les herbages;
J'aime les fières eaux du Rhin majestueux,

Et du tendre Lignon les bords voluptueux.

O riche & vaste plaine, abondante prairie,
L'honneur & l'ornement de l'antique Neustrie !
Où des troupeaux de Bœufs, qu'ont laissé leurs Pasteurs,
Dans un gras pâturage errent sans conducteurs.
L'herbe qu'aux plus longs jours leur faim a dévorée
Dans la nuit la plus courte est toujours réparée :
Pour veiller à leur garde, ils se rassemblent tous ;
Avec ordre placés, couchés sur leurs genoux,
Ils se forment en cercle, & leur tête terrible
Présente au Loup cruel un rempart invincible.
Tels sont les prés fameux abaissés sous les mers,
Que montra la Hollande aux yeux de l'Univers.

Sur ces bords où la mer dans l'Escaut remontée,
Le repousse, & se joint à son onde agitée,
S'étendoient autrefois des étangs infectés,
Et des Peuples voisins de tout temps redoutés.
Parmi l'herbe & le jonc, le Rhin, l'Escaut, la Meuse,
Oubliant de leurs flots la course impétueuse,
Se répandoient sans gloire, & dans leurs cours fangeux,
Formoient de toutes parts des lacs marécageux.
Aux eaux, long-temps le Belge a disputé la terre ;
Enfin dans leur séjour il a porté la guerre.
Du fond des noirs étangs par son art desséchés,
Sortirent des pays sous la fange cachés.
L'Univers étonné vit naître la Hollande.
Le Soleil dans les flots admira la Zélande ;
Pour la première fois elle sentit ses feux.
Les ruisseaux débordés & vingt fleuves fougueux,
Qui, pour se réunir, avoient quitté leurs rives,
Partagés en canaux, virent leurs eaux captives
Embrasser la Hollande, & mieux que les Traités,
Par leurs divisions unirent les Cités.

L'Océan

L'Océan dont les eaux de son lit échappées,
Sans cesse engloutissoient ces rives usurpées,
Apprit à respecter, sur ses bords arrêté,
Les digues, les remparts qui domptent sa fierté.
Dans ses sables profonds des arbres s'abaissèrent,
Et du fond de ses eaux, des forêts s'élevèrent.
Leurs têtes n'avoient plus ces feuillages charmans;
Ces fleurs, de la Nature aimables ornemens;
Mais par un art heureux, en fondemens changées,
D'un poids de terre immense elles furent chargées;
Leur front vit de la mer expirer les fureurs,
Et soutint un tapis de verdure & de fleurs.
Sous ce puissant abri, dans ses nouvelles plaines;
Le Batave amassa des richesses certaines.
De vigoureux coursiers, d'innombrables troupeaux
S'y répandent en foule; & le long des côteaux
Ils suivent l'herbe vive & toujours renaissante.
Il est même des bords où la terre tremblante,
Mobile, suspendue, & nageant sur les eaux,
Semble prête à plier sous le poids des troupeaux.
Tranquille voyageur, sur des barques agiles
Le Batave à son gré parcourt toutes ses villes.
Quand les fleuves glacés, & dans leurs lits captifs;
Rendent les avirons & la nacelle oisifs,
La barque est enchaînée, & les chars en sa place
Volent rapidement sur ces routes de glace.
Tel que l'oiseau léger fend les plaines de l'air,
Ainsi sur les canaux, les pieds armés de fer,
Glissant, mais affermi, le Batave rapide
Plane sur le cristal de ce miroir solide.

Malgré des soins constans, les fleuves débordés
Se répandent souvent dans les prés inondés.
L'Océan indigné que les mains du Batave

Resserrent son empire, & l'y tiennent esclave;
Irrité que ses flots suspendus, enchaînés,
Ne couvrent pas des bords par ses eaux dominés,
Et que l'Art l'ait privé des droits de la Nature,
S'excite incessamment à venger son injure,
Et contre les remparts de sa rage effrayés,
Ses flots toujours rompus sont toujours ralliés.
S'il triomphe, ah craignez ses ondes courroucées!
Il brise en mugissant les digues renversées,
Engloutit les cités, & sur ses flots vainqueurs
Montre leur faîte encor, son trophée & nos pleurs.
Vous qui couvrez le bord de cette mer tranquille
Que le Volce rendit à ses travaux docile,
Peuples industrieux n'oserez-vous jamais
Changer en prés féconds vos dangereux marais?
C'est là qu'on vit jadis, de leurs grottes humides,
Les Dauphins accourir sur les plaines liquides.
Compagnons des Pêcheurs ils voloient à leurs voix,
De la pêche avec eux ils partageoient les droits.
Au-devant des vaisseaux leurs troupes bondissantes
Fendoient rapidement les vagues écumantes,
Et ces fiers combattans rangés autour des rets,
Ramenoient les poissons échappés aux filets.
Vers les lieux où le Rhône au sein des mers avides
D'un cours impétueux roule ses eaux rapides,
Dans le sein des étangs ses bouches tous les jours
Ont vomi les graviers amassés dans son cours.
Il comble lentement le fond des marécages;
Des assauts de la mer il venge ses rivages.
Hâtez-vous; à vos fonds, fortunés habitans,
Ajoutez les trésors cachés sous ces étangs.
La Nature avec vous agit d'intelligence:
L'onde en se retirant vous sert & vous devance,

Et du sein des marais ouvert à vos regards,
La terre vous appelle & naît de toutes parts.
Que l'eau chassée enfin vous cède son empire;
Et qu'à l'air le poisson sur le gravier expire:
Au lieu des flots amers que fendent les vaisseaux;
Qu'une utile verdure engraisse vos troupeaux.
L'Art vous assurera des récoltes heureuses;
Mêlez un sable aride à ces terres fangeuses;
Du sein marécageux de ces humides fonds,
Arrachez les glayeuls, déracinez les joncs.
Par leurs rameaux tranchans, souvent ensanglantée,
Des Bœufs & des Coursiers la bouche est rebutée.
Que des canaux profonds détournent désormais
L'eau que sa pente invite à couvrir vos marais.
Quand vous formez des prés, craignez le voisinage
D'un fleuve qui toujours dévore son rivage.
Tel, des terres qu'il baigne & ronge sourdement
Le Rhône destructeur mine le fondement.
Lorsqu'enflés par l'orage, & la Saône & l'Isère
Joignent à sa fureur leur force auxiliaire,
Il croît en un instant, il s'élève, il frémit;
De ses mugissemens la Terre au loin gémit.
Déjà flottent épars sur ses ondes superbes
Les champs avec leurs blés, les prés avec leurs herbes;
Un héritage entier, de sa couche emporté,
Vogue rapidement vers un bord écarté.
Le maître appelle en vain sa terre fugitive;
Quelqu'autre la possède & l'unit à sa rive.
On vit plus d'une fois de nouvelles Délos
Lasses de leurs erreurs, s'affermir dans les flots.
Le Rhône impérieux, à ses eaux inconstantes,
N'ouvre que trop souvent des routes différentes;
Il creuse, il envahit les guérets que vos mains

Vainement cultivoient pour de meilleurs destins.
Où croissoient des moissons coulent ses eaux profondes;
Où coulèrent ses eaux sont des plaines fécondes.
Vous le savez, hélas! rivages d'Aramon;
Valabregues, Montfrin, Beaucaire, Tarascon,
Campagnes tant de fois de ses bienfaits comblées;
Rives par ses fureurs si souvent désolées,
Des remparts élevés, des soins industrieux
Repousseront les coups des flots audacieux.
L'onde par une digue est ici combattue;
Là, d'un solide mur la rive est revêtue;
Plus loin l'osier flexible attend l'eau sur ses bords;
Lui résiste en cédant, & trompe ses efforts.
Quel frein donnerez-vous à ces eaux indigentes;
Qui pour nourrir les prés à peine suffisantes,
Deviennent à l'instant des torrens irrités,
Et sortent de leur rive à flots précipités?
Tout fuit à leur aspect, leur violence extrême
Entraîne les rochers, les troupeaux & vous-même.
Tel auprès d'Ilion le Xanthe furieux
Déchaînoit dans les champs ses flots victorieux;
Et tandis qu'aux Troyens son lit servoit d'asile,
Il ravageoit la plaine, & poursuivoit Achille.
L'onde s'écoule enfin, mais souvent sous leurs lits
Les sables ont couvert les prés ensévelis.
Détournez vos regards de ces tristes images;
Revenez contempler de plus heureux rivages.
Le Printemps rend aux prés l'éclat de leurs couleurs;
Pasteurs, que vos troupeaux en respectent les fleurs;
Craignez qu'à son ardeur leur faim abandonnée
Ne dévore en un jour les trésors d'une année.
Mais pour vous, approchez, & portez-y vos pas;
Belles, pour qui ces fleurs ont d'innocens appas;

Que leur brillant émail, formé par la Nature,
De vos ſimples attraits ſoit la ſimple parure.
Que le feu des rubis, l'éclat des diamans,
Des Reines des cités faſtueux ornemens,
Dans votre cœur ſéduit n'excitent point l'envie;
Nous quittons la Nature, & vous l'avez ſuivie;
La Terre a fait pour vous ces tapis précieux,
Ces gazons pour vos pas, ces couleurs pour vos yeux.
Pour s'offrir à ſon Roi, plus belle & plus brillante,
Elle paroît s'orner d'une robe éclatante.
Cet émail ſi riant par ſa variété
Eſt l'Art dont la Nature a paré ſa beauté.
C'eſt par ce ſoin conſtant que fleurit & s'élève
L'herbe dont l'eau nourrit & rajeunit la ſève;
Il nuiroit aux gazons, qui ſans être arroſés,
Sont humbles, mais touffus & jamais épuiſés.
Livrez-les aux troupeaux; voyez à l'aventure
Leur foule s'y répandre & chercher ſa pâture.
Ici le Bœuf oiſif, & du joug détaché,
Rumine lentement ſur ſes genoux couché.
Plus loin le fier Courſier de ſon frein ſe dégage;
Il s'élance, il bondit au ſein du pâturage.

Que vos yeux vigilans ſoient ouverts ſur vos prés;
Utile ſpectateur, vous les enrichirez;
Ici vous arrachez des herbes malheureuſes,
Inutiles pour vous, aux troupeaux dangereuſes;
Là, vous allez choiſir ces plantes qu'au haſard
La Nature produit ſans le ſecours de l'Art;
Pleines de ſucs heureux, ſimples & bienfaiſantes;
Qui s'élevant ſans vous, de leurs vertus puiſſantes
Soutiennent chaque jour la fragile ſanté,
Et détruiſent des maux le venin redouté.
Cette vertu ſauvage, à vos deſirs ſi chère,

Le luxe des jardins, ou l'étouffe, ou l'altère.
Si l'herbe éclot plus rare & fleurit tristement,
Vous répandez sur elle un riche amendement.
Si la terre au Printemps, au lieu d'une herbe utile,
Ne vous a présenté qu'un mousse stérile,
Vous la couvrez de cendre; on a vu ce secours
Rendre aux prés épuisés l'éclat de leurs beaux jours.
Sont-ils, malgré vos soins, consumés de vieillesse?
Vous tenteriez en vain de guérir leur foiblesse
Détruisez pour jamais d'inutiles tapis,
Et qu'ils cèdent leur place à de féconds épis.
La terre délassée, en changeant de parure,
Sans peine reprendra sa premiere verdure.
Vers la fin du Printemps, & quand l'Astre du jour
De l'Été qui s'approche annonce le retour,
Armez-vous de la faux, ouvrez-vous un passage;
Abattez sous ses coups l'herbe du pâturage;
Agitée avec soin par un large trident,
Laissez-là se flétrir sous un Soleil ardent:
Que d'un feu dangereux elle exhale le reste;
Si vous serrez trop-tôt cette moisson funeste,
Sa chaleur se ranime, & de ses feux trompeurs
La fureur se trahit par d'épaisses vapeurs;
Bientôt elle s'allume, & la flamme cruelle
Sous vos toîts embrasés vous consume avec elle.
Il est d'autres dangers. Que vos chars diligens
Préviennent les effets des menaces du temps.
Souvent des eaux du Ciel la trop longue durée
Dissipe tous les sucs de votre herbe altérée:
Quelquefois dans l'instant un torrent furieux,
Un orage imprévu l'entraîne sous vos yeux,
Vous enlève vos biens, & sur d'autres rivages,
A vos voisins surpris apporte vos herbages.

Le tribu que les prés ont offert au Printemps
Ne se bornera point à ses premiers présens.
Il va se reproduire : une nouvelle séve
Dans l'Été se prépare, & l'Automne l'achève.
L'Hiver même qui glace & flétrit l'Univers,
N'ose pas altérer vos gazons toujours verds.

Notre âge voit s'étendre & régner l'industrie
Qui d'un seul plant choisi fait naître une prairie.
Votre champ satisfait d'engrais & de labours,
N'implore pas des eaux les assidus secours.
Le plus rebelle enfin va se rendre docile ;
A la plante qui l'aime il ouvre un sein facile.

Un terroir limoneux, de ses sucs nourrissans,
Soutient le trefle avide ; il y renaît trois ans.
Dans un fonds médiocre, où votre choix la place,
Dure vingt ans entiers la luzerne vivace.
Le sable, le gravier font d'un succès égal
Fleurir l'heureux sainfoin, le sobre fromental.

Chaque année au Printemps, dans l'Été, dans l'Automne,
Ils réparent leur vie, & la faux la moissonne.
Dans toutes ces saisons leurs herbages nouveaux
Raniment la vigueur & la faim des troupeaux.
Lorsqu'ils sont épuisés, détruisez leurs racines ;
Le blé plus vigoureux naîtra de leurs ruines,
Tandis que, par vos loix contraints de se bannir,
Ils vont en d'autres champs renaître & rajeunir.

C'est ainsi qu'ennoblie, une graine, une plante
Pour nourrir vos troupeaux, seule est plus abondante
Que ces prés éclatans, de la Nature aimés,
Et de germes divers comme au hasard formés.
Elle ombrage bientôt la terre qu'elle habite,
Y règne, & ne craint plus qu'une herbe parasite
La rendre humble, amaigrie, & telle qu'autrefois

Vous l'offrirent des lieux où vous en fites choix.
S'il est quelqu'autre plant qui dans un pré vulgaire,
Digne d'un meilleur sort, languisse ou dégénère,
S'il rampe dans la fange, obscur, peu cultivé,
Et des sucs qu'il cherchoit, par ses voisins privé,
Venez le délivrer d'une troupe ennemie;
Qu'il soit élevé seul, & sa tige affermie
Ira de jour en jour, honorant vos essais,
De ses frères heureux égaler les succès.
De la plaine orgueilleuse, où rit tant de verdure,
J'admire les trésors & j'aime la parure.
D'un repos malheureux la terre s'affranchit,
Tout rit, tout est fertile, & tout vous enrichit.
Loin ces tristes guérets, ces jachères oisives
Que couvroient des chardons les races abortives;
Un grain succède à l'autre, & changeant de séjour,
Il naît, il est détruit, il renaît tour à tour.
Les secours, les travaux que votre art renouvelle
A la terre ont rendu sa jeunesse immortelle.
Ainsi par des présens sans cesse compensés,
Vos troupeaux sont nourris, & vos champs engraissés.
Il est parmi les fleurs qui parent les prairies
Des germes distingués, des espèces chéries.
Vous pouvez réunir, spectateur curieux,
De ces plants dispersés les beautés sous vos yeux.
Dans les rangs d'un parterre avec soin cultivées,
Sous de meilleures loix elles sont élevées,
Et leur simplicité prend un éclat nouveau.
Mais de tous les jadins les prés sont le berceau.
J'ai su pour vos besoins rendre la terre utile,
Qu'elle soit aujourd'hui pour vos plaisirs fertile.
Vous qui cherchez des fleurs dignes de votre amour,
De ces hôtes charmans préparez le séjour.

Que dans un doux terroir, sous un ciel salutaire,
De ses rayons naissans le Soleil les éclaire.
On les vit autrefois sans recherche sans art,
Par-tout confusément s'élever au hazard,
Et contentes des dons de la simple Nature,
Ignorer les attraits qu'ajoute la culture.
Elles peuploient ainsi l'île d'Alcinoüs,
Et de Sémiramis les jardins suspendus.
Des jardins dans ses murs Athènes dut l'usage
Au père vertueux de la volupté sage;
Epicure y montra leurs nouvelles beautés:
Il transporta les champs dans le sein des Cités.
Mais la Grèce, où les Arts ont reçu la naissance,
D'un parterre agréable ignoroit l'ordonnance.
La France la première en dessina les traits;
De ce luxe champêtre elle orna les palais,
D'un méandre de buis inventa la bordure,
D'un gazon façonné disposa la parure:
De fertiles parquets en couronnoient les bords,
Et des plus belles fleurs étaloient les trésors.
Elles charment les yeux, & leurs graces touchantes
Parmi ces longs contours s'élèvent plus brillantes.
Ainsi sur les métaux le diamant monté
Jette un nouvel éclat de son trône emprunté.

Qu'au milieu du parterre une source abondante
Porte dans vos bassins son onde jaillissante.
L'arrosoir à la main, désaltérez les fleurs.
Quand la terre sur-tout est en proie aux chaleurs,
Et quand le Ciel d'airain, quand l'Aurore sans larmes
Menacent chaque jour ou leur vie ou leurs charmes,
Que l'eau plus assidue arrive à leur secours,
Rappelle leurs attraits & conserve leurs jours:
Sans elle tout périt; aux lieux qui la retiennent

Allez la rechercher, & que vos soins l'obtiennent.
Jadis elle couvroit tout ce vaste Univers;
Mais Dieu la captiva dans l'abîme des mers.
C'est-là que de ses flots la rage impatiente
Veut briser sa barrière, & toujours mugissante
Sur sa rive immobile expire en écumant.
Sans cesse le Sôleil, de l'humide Elément
Attire les vapeurs par ses feux dilatées;
Sur les aîles des vents rapidement portées,
Moins pesantes que l'air, dont la grossièreté
Entoure le séjour des mortels habité,
Elles volent aux lieux où sa masse légère
Nage plus librement dans la haute atmosphère.
Chaque jour de l'Aurore elles forment les pleurs,
Distillent en rosée & blanchissent les fleurs.
Quand les vents déchaînés, dans les grottes profondes
Soulèvent le limon, le bitume & les ondes,
De plus noires vapeurs sortent du fond des mers;
Jouets de leurs caprices, elles troublent les airs,
Obscurcissent les Cieux & forment les nuages,
Enfans de l'Océan & pères des orages.
Leurs corps appésantis par les vents sont heurtés;
De l'air plus léger qu'eux ils sont précipités.
Une mer suspendue, & tombant dans les plaines
Verse dans l'Univers les fleuves, les fontaines.
Prête à leur préparer un facile chemin,
La Terre spongieuse ouvre son vaste sein.
Les montagnes sur-tout dans leurs grottes secrettes
Aux fugitives eaux présentent des retraites;
L'océan de vapeurs sur leurs têtes versé,
Des neiges des hivers l'édifice glacé,
Dont le Soleil ardent & les Zéphirs humides,
Quand le Printemps revient, fendent les murs liquides,

Suivent en ſerpentant par les chemins divers,
Du ſable & des rochers les méandres ouverts.
Dans les veines des monts filtrant ſes lentes gouttes,
L'onde coule ſans ceſſe & pénètre leurs voûtes
Juſques aux lits d'argile, où raſſemblant les eaux,
La Nature a placé leurs humides châteaux.
Là, les flots réunis s'échappent des montagnes:
Déjà ruiſſeaux féconds, ils baignent les campagnes.
Les monts de l'Ibérie où Pirène expira,
Ceux qu'Annibal franchit, les Voſges & Jura,
De leur ſein font ſortir l'Eridan & le Rhône,
La Garonne, le Rhin, le Téſin & la Saône.
Foibles dans leur naiſſance, ils arroſent les prés,
Ils s'offrent à la ſoif des troupeaux altérés.
Mais oubliant bientôt leur indigente ſource,
Du tribut des ruiſſeaux enrichis dans leur courſe,
D'un cours impétueux roulant leurs fières eaux,
Rivaux de l'Océan, tout couverts de vaiſſeaux,
Ils vont au ſein des mers enſévelir les ondes
Que rendront les Autans aux montagnes fécondes.
Voyez de ce côteau, de ce penchant pierreux,
L'eau ſe précipiter avec un bruit affreux.
Dans des tubes de fer captivés ſous la terre,
Que l'Art impérieux l'enferme & la reſſerre
Et qu'un tuyau d'airain dans vos jardins placé
Ouvre un étroit paſſage à ſon cours empreſſé.
Furieuſe, elle ſort, dans les airs élancée
Autant que dans ſa chute elle s'eſt abaiſſée.
Son poids la fit tomber; de l'onde qui la ſuit
Le poids preſſant l'élève, & dans l'air la conduit,
Et lorſqu'elle s'échappe & ſe retrouve libre,
Toujours avec ſa ſource elle eſt en équilibre.
Elle vient par cet art jaillir dans vos baſſins,

Et sous des noms divers jouer dans vos jardins.
Près d'une troupe impie en grenouille changée,
Par l'eau qu'elle vomit Latone est outragée:
Sous l'Etna qui l'accable, un Titan furieux
Vomit, au lieu de flamme, un fleuve vers les Cieux.
Plus loin, par les canaux où l'onde est resserrée,
Sur un mur qui la cache elle monte ignorée:
Ses flots rendus au jour, en nappe dépliés,
De bassins en bassins tombent multipliés.
Que cet Art merveilleux, & toujours sûr de plaire,
Se joue avec les eaux; le Sage lui préfère
L'art simple des bassins & de ces longs canaux
Que leur riche abondance aux fleuves rend égaux.
J'aime à voir une source à votre loi soumise
Suivre fidélement l'ordre qui la divise.
Ici, parmi les fleurs un ruisseau pur & lent,
Sur le sable doré roule ses flots d'argent.
Ses bords sont enrichis de marbre & de verdure;
Son onde coule à peine, à peine elle murmure,
Plus bas elle serpente, & par mille détours,
Erre dans les bosquets, semble oublier son cours.
Là, telle qu'un torrent, l'onde précipitée,
De rochers en rochers dans ses chutes jettée,
Avec un bruit affreux se brise en écumant,
Et la Terre applaudit à son mugissement.
Où suis-je transporté par des erreurs aimables?
J'ai voulu vous montrer des réduits agréables,
Et j'ai conduit vos pas dans les jardins des Rois.
Que l'eau, comme la terre, obéisse à leurs loix;
Pour vous, réglez vos voeux, & consultez vos forces;
D'un plaisir séducteur redoutez les amorces.
Mais pour choisir des fleurs qui plaisent à vos yeux,
Je laisse un libre essor à vos soins curieux.

Des climats étrangers les espèces vantées,
Dans le sein de la France ont été transplantées.
Chacune y croit revoir les lieux qui lui sont chers;
Un jardin dans ses murs enferme l'Univers.
Ici s'épanouit l'Anémone Indienne,
Auprès d'elle fleurit la Tulippe Africaine:
L'Amérique à son tour amène à leurs côtés
De ses vastes climats les diverses beautés.
L'Hémérocale tendre; & dont la destinée
Est de naître & mourir dans la même journée;
Et celles qui jadis plurent tant aux Incas
Que pour les retracer dans le temps des frimats;
Des fleurs d'or ou d'argent imitant leur figure,
Dans leurs riches jardins réparoient la Nature.
Ils ne prévoyoient pas que des bords du Levant,
L'Ibère plus cruel que l'Hiver & le vent
Viendroit leur enlever ces richesses fatales.
Combien de jeunes fleurs, de leurs attraits rivales,
Variant chaque jour de mobiles tableaux,
Offrent de leurs couleurs les spectacles nouveaux!
Tel qu'un Art enchanteur sur la toile mouvante,
A nos regards charmés tour à tour représente
Le palais de Pluton, le char du Dieu du jour,
Les grottes de Thétis, les bosquets de l'Amour;
Ainsi, dans nos jardins où sa saison l'amène,
Chaque espèce à son tour pare & change la scène.
Sa saison est son siècle; un an voit dans son cours
De tant de Nations naître & finir les jours
Sous son feuillage épais la simple Violette
Semble fuir le grand jour & chercher la retraite;
Son parfum la trahit; ses modestes appas
Obtiennent mieux l'honneur qu'ils ne demandent pas.
Au milieu du parterre éclate l'Anémone,

Le vif & tendre émail dont elle se couronne,
Fixeroit tous nos vœux, si les mêmes parquets
N'étaloient la Tulipe avec tous ses attraits.
Des couleurs qu'elle unit, plus l'accord est bizarre;
Plus on va l'admirer, plus son espèce est rare.
Des climats Syriens le plus saint de nos Rois
Nous apporta la fleur qui, libre sous nos loix,
Par les variétés de ses charmans caprices
Fait de ses amateurs les plus chères délices.
Sa graine en renaissant rend les traits de ses fleurs
Ressemblans, mais divers, telles qu'on voit des sœurs.
Ces jeux de la Nature & ces taches heureuses
Distinguent aux regards tant d'espèces nombreuses,
Et leur font des héros porter les noms divins;
Alexandre & César naissent dans les jardins.
Prêt à quitter nos champs, Zéphyre offre la Rose
Aux premieres chaleurs par son haleine éclose.
Hâtez-vous, tant d'éclat ne dure pas deux jours
Les destins les plus beaux souvent sont les plus courts
Quel parfum précieux me saisit & m'enchante?
L'Œillet dans sa parure à mes yeux se présente;
Elevé sur sa tige & rempli de fraîcheur
Le Lys à mes regards étale sa blancheur.
Qu'il orne de ses traits l'étendard de la France;
Qu'il annonce par-tout sa gloire & sa puissance:
Mais que loin de mes sens il porte son parfum.
De ton odeur aussi l'excès est importun,
Fleur du monde nouveau, sur nos bords plus heureuse,
Qui reçus des François le nom de Tubéreuse.
Déjà quand tu parois, l'Automne de retour
Vient te donner des sœurs qui formeront sa cour,
Le Myrthe, le Pavot, l'immortelle Amaranthe:
Le Soleil voit vers lui se tourner son amante.

Par ses diversités, sa beauté, ses destins,
La Rose de la Chine étonne nos jardins:
Dans trois jours qu'à sa vie a fixés la Nature
Elle change trois fois sa mobile parure;
Protée entre les fleurs, elle est blanche en naissant,
Rouge dans l'âge mûr, & pourpre en vieillissant.

Quand l'Hiver sur la Terre appellant la froidure,
Ordonne aux Aquilons d'arracher la verdure,
Et que dans les jardins flétris par ses fureurs;
Il dérobe à nos yeux le spectacle des fleurs;
Lorsque du Talasphis la tête blanchissante,
A son horrible aspect ose être encor brillante,
Et que le voyageur admire sous ses pas
Cette fleur, qui toujours insultante aux frimats,
Dans un terroir glacé, sort de la graine, s'ouvre,
Et perce en triomphant la neige qui la couvre;
Faites naître des fleurs sous des toîts préparés,
Contre les noirs frimats asiles assurés;
Allumez-y des feux dont l'ardeur modérée,
Imite du Zéphir l'haleine tempérée.
Ce doux souffle leur semble annoncer son retour,
A cette heureuse erreur elles doivent le jour.

A ses utiles soins qu'un art prudent inspire
N'allez pas ajouter un amoureux délire.
Qu'un pâle adorateur pleure dans son ennui,
Près d'un Œillet mourant, & sèche comme lui.
Qu'un autre qui perdit sa Tulipe chérie,
Garde comme un trésor sa dépouille flétrie;
Que ces rivaux du Ciel, ces tristes créateurs,
Aillent changer l'émail & le parfum des fleurs;
Et dans leur sein docile altérant la Nature,
D'une eau que l'art colore imprimant la teinture:
Qe d'un Lys peint de pourpre & que d'un Œillet noir

Ils chantent la merveille & vantent leur pouvoir :
Méprisez de leur art la recherche stérile,
Et jouissez des dons d'une terre facile.
Multipliez les fleurs où va dès le matin
La diligente Abeille enlever son butin
Nécessaire aux besoins des Nations antiques ;
Il fut l'utile objet de leurs soins domestiques.
Le Cygne de mantoue excita leurs efforts ;
De l'Abeille il chanta les mœurs & les trésors ;
Ses travaux, son épargne, & l'ordre de ses villes,
Son amour pour ses Rois, ses discordes civiles,
Et le deuil d'Aristée, & ses essaims perdus,
Par Cyrène & les Dieux à ses larmes rendus.
Mais lorsque l'Amérique eut à notre hémisphère
Fait goûter la douceur d'une séve étrangère,
Le suc de ses roseaux fut par-tout préféré
Aux faciles rayons du miel pur & doré.
Du ciment dont son art forme ses édifices ;
Rien n'a pu jusqu'à nous remplacer les services
Recherchez donc la cire, & que dans un jardin
Naissent le serpolet, la mélisse, le thym,
Le safran, l'hyacinte, & ces fleurs parfumées,
Qui des essaims légers attirent les armées.
Construisez leur asile, excitez leurs travaux,
Ménagez leurs trésors, & pour guérir leurs maux ;
Des Sages de nos jours apprenez l'industrie,
Qui sait mieux qu'autrefois nous conserver leur vie.
Les fleurs suivent les ris, les amours & les jeux ;
De Timante à Céphise elles portent les vœux ;
Elles ornent son sein, s'unissent sur sa tête ;
Leur présence embellit la plus superbe fête ;
Leurs bouquets joints aux fruits, au milieu d'un festin ;
Forment sur votre table un mobile jardin.

On

On les voit quelquefois, par un rare aſſemblage,
Des Humains à nos yeux repréſenter l'image.
Ainſi ſans nous forger des Dieux vains & cruels
Qui transformoient en fleurs de malheureux mortels,
Par un charme contraire elles ſont animées,
En Nymphes, en Héros elles ſont transformées.
Des Arts les plus brillans l'ingénieux travail
Emprunte leur figure, imite leur émail.
France, qu'elle induſtrie, en tes mains plus puiſſante,
Façonne & te ſoumet l'argile obéiſſante ?
Nous la méconnoiſſons; des plus brillantes fleurs
Nous croyons voir l'éclat, les traits & les couleurs;
Et les yeux que ſéduit leur grâce enchantereſſe
Semblent de l'odorat accuſer la pareſſe.
Des plantes, dont ſouvent nos maux ſont combattus,
Les ſiècles reculés connurent les vertus.
Notre âge a découvert, o merveille inouie!
Que, comme nous, la fleur donne & reçoit la vie;
De deux ſexes féconds à ſe joindre empreſſés;
Les organes vivans en elle ſont placés.
Dans le ſein du piſtil, les filets, leurs pouſſières
Font de genres divers des nations entières,
Et pour perpétuer leurs deſcendans nouveaux,
L'Amour & l'Hyménée uniſſent leurs flambeaux.
Après le chaud du jour, les plantes immobiles
Semblent, ainſi que nous, dans le ſommeil tranquilles;
Paroit-il s'envoler ? On les voit ſe flétrir,
Perdre leur mouvement, ſe ſécher, & mourir.
Celles qui d'un époux reſtent toujours privées,
A la fécondité ne ſont point réſervées.
Il en eſt qui formant d'illégitimes nœuds,
D'une eſpèce étrangère ont accepté les vœux;
Mais leur race eſt ſtérile, & venge la Nature.

D'autres qu'avec molesse engraisse la culture,
S'énerve sous les soins d'un art industrieux.
Leur émail, leur grandeur bientôt plaît à vos yeux;
Leurs organes perdront leurs utiles usages,
Leurs filets trop nourris s'étendront en feuillages;
A leurs sexes détruits suppléera la beauté,
Le luxe & la parure à leur fécondité.
Ici, de la Nature une fleur favorite
Jouit d'un double sexe, heureuse hermaphrodite
Elle brûle des feux qu'elle a seule allumé,
Et répond au desir qu'elle a seule formé.
Des sexes séparés la demeure éloignée
Vainement vous paroît écarter l'Hyménée.
Dans le sein de la fleur les vents officieux
Portent de son époux le tribut précieux.
Tels les Palmiers épars sur les rives fécondes
Que le Nil limoneux arrose de ses ondes,
Pour s'unir, quoiqu'absens, par les nœuds de l'amour,
Du Zéphir chaque année attendent le retour:
Il est leur messager, il leur prête son aîle.
Mais si trop paresseux, il devient infidèle,
L'habitant de l'Egypte avec empressement,
Dans les bras de l'amante ira porter l'amant.
L'arbre sans ce bienfait, verroit ses fleurs stériles
Se flétrir, & donner des palmes inutiles.

L'Aurore pour les fleurs est l'heure de l'amour;
Tout renaît, tout s'anime à l'approche du jour.
Les Abeilles en foule autour d'elles frémissent;
Les Papillons légers à leurs jeux applaudissent;
Le tendre Rossignol sur un myrthe amoureux
Chante leur Hyménée & célèbre leurs feux.

FIN du quatrième Chant.

OBSERVATIONS
SUR LE
QUATRIEME CHANT.

PAGE 156. *Sageſſe, qui d'Eden parcourant l'Elyſée;*

La Sageſſe parle & s'exprime ainſi dans le livre de l'Eccléſiaſtique, (chap. XXIV. verſ. 40 & ſuivans) : *Ego Sapientia effudi flumina, ego quaſi trames aquæ immenſæ de fluvio ego quaſi fluvii diorix & ſicut aquæ ductus exivi de Paradiſo, dixi; rigabo hortum meum plantationum, & inebriabo prati mei fructum. Elyſée* & *Paradis* ſignifient également *jardin de délices.*

Page 157. *Aſile fortuné de Pétrarque & de Laure,*

Les amours de Pétrarque & de Laure ſont connus de tout le monde. La fontaine de Vaucluſe eſt auſſi très-célèbre & très-ſingulière; elle naît au pied d'une montagne. Il y a des temps où la ſource eſt fort enfoncée & reſſemble à un puits très-profond. Dans d'autres temps, elle s'élève au-deſſus de la terre & fait un jet qui monte juſque vers le milieu de la montagne. Sa ſource forme en ſortant, un ruiſſeau aſſez conſidérable pour fournir de l'eau à pluſieurs moulins. On l'appelle la *Sorgue*. Il arroſe un vallon fort agréable, & que les écrits & les amours de Pétrarque ont rendu célèbre. On y montre encore le château de Pétrarque & celui de la belle Laure. Ils ſont ſitués l'un & l'autre ſur le ſommet d'une montagne, aux deux côtés oppoſés du valon.

Page 158. { *Tel l'orgueilleux Xucar dans les prés de Valence*
Voit partager ſon onde; & ſa triſte indigence

Le Xucar, *il Sucro*, eſt une rivière d'Eſpagne qui va ſe jeter dans la mer, au-deſſous de Valence. La quantité

d'eau qu'on en détourne, & les feignées qu'on fait à son lit pour arroser les prairies, sont si considérables & si multipliées que l'embouchure de cette rivière demeure quelquefois à sec.

Page 159. *Un terroir merveilleux dans les champs de Hongrie*

Zirchnitz & *Czirnitz*. Ce terroir singulier, tantôt à sec, tantôt couvert d'eau, & désigné par Strabon sous le nom de *Legia palus*, & par d'autres Anciens sous celui de *Lugea palus*, est placé par la Martiniére, dans la basse Carniole, & par quelques autres dans la Hongrie. Sa longueur est de trois milles trois quarts; sa largeur est de deux milles en quelques endroits, & d'un mille & demi dans d'autres. La profondeur du lac est de trente-cinq pieds au milieu, & de douze à quinze sur les bords. Huit rivières s'y déchargent; & lorsqu'il est à sec, elles se précipitent dans le fond, sans le remplir. On compte dans ce lac, trois îles; on y remarque des fosses où le poisson se retire. Au-dessous du lac est un autre lac souterrain, avec lequel il communique par des trous & des crevasses. Il est environné de grandes montagnes, de plaines, de vastes cavernes ornées par la Nature, à peu-près comme la grotte d'Antiparos. Quelquefois elles sont sèches, & quelquefois elles se remplissent d'eau.

Au mois de Novembre, on apperçoit une vapeur ou nuage blanc qui sort de ces montagnes & qui est suivi d'éclairs, de tonnerres & d'une grande pluie. C'est le signal de la formation du lac. L'eau sort en colonnes des cavernes des montagnes, tombe dans le lac, & y jette des poissons, des oiseaux de rivière & beaucoup de canards, ils ont peu de plumes; ils sont foibles & aveugles. Après quinze jours, ils recouvrent la vue & reprennent des forces. On voit jusqu'à cinquante de ces colonnes d'eau se précipiter à la fois dans le lac, spectacle merveilleux & terrible.

Au mois de Juin ou de Juillet, le lac commence à se déssécher. Il est sec au commencement d'Août. L'eau en se retirant, y laisse des poissons & des oiseaux de passage. On y trouve des brochets, des tanches, des lotes, &c. Lorsqu'il est à sec, on en arrache les joncs. Au bout de vingt jours, on y coupe de très-bon foin. On laboure ensuite; on y sème du millet ou d'autres grains qui pren-

tent un prodigieux accroissement & mûrissent en peu de jours. Après la récolte, il se forme un excellent pâturage pour le bétail. Quand le fonds est entièrement sec, les lièvres, les bêtes fauves, les ours y descendent des bois & des montagnes. On y jouit du plaisir singulier de chasser dans le lieu même où l'on avoit pêché peu de mois auparavant.

Page 160. *Où des troupeaux de Bœufs, qu'ont laissés leurs Pasteurs,*

Les près dont il est question, sont ceux de la basse Normandie. Ce qu'on rapporte de l'industrie de ces bœufs, est de la plus grande exactitude.

Ibid... *Tels sont les prés fameux abaissés sous les mers;*

La Hollande, autrefois couverte d'eau, n'étoit que des marais empestés jusqu'aux desséchemens entrepris par les habitans, vers l'année 1180. L'air des environs étoit mal-sein; l'industrie en a fait une immense & fertile prairie, un beau pays & peut-être le plus peuplé de l'Univers, & en a rendu le climat salutaire.

Ibid... *Le Soleil dans les flots admira la Zélande;*

La Zélande est une province composée d'îles autrefois inondées. Son nom signifie *Terre de mer*. Elle est bornée de tous côtés par la mer & par l'Escaut.

Page 162. *Irrité que ses flots suspendus, enchaînés,*

La mer en Hollande & en Zélande, est plus élevée que la terre. Ses flots sont retenus par des digues. Quoique ces remparts importans soient sans cesse réparés & entretenus avec tout le soin qu'ils exigent, ils sont quelquefois surpris & forcés par la violence des eaux. La rupture des digues a fait périr des villages & des villes entières avec leurs habitans qui ont été engloutis dans la mer. Les inondations les plus considérables ont été celles de 1532 & de 1563. Roomerswal, une des plus grandes villes de Zélande, resta inondée pendant douze ans, & fut enfin submergée en 1563, ainsi qu'une grande partie de l'ancienne

baronnie de Barsalon. On voit encore aujourd'hui, en plusieurs endroits, sortir des eaux les clochers, les tours & les toits des édifices des villes submergées.

Page 162... *Que le Volce rendit à ses travaux docile;*

Voyez la note 5 du second Chant, *page* 105.

Ibid... *Changer en prés féconds vos dangereux marais?*

On a formé depuis long-temps le projet de déssécher les étangs du bas Languedoc, depuis Beaucaire jusqu'à Sette. Cette entreprise, confiée successivement à divers particuliers, est aujourd'hui entre les mains des Etats de la province. L'exécution en seroit fort utile, mettroit en valeur un terrain immense occupé par les eaux, & délivreroit les habitans de ces côtes d'un air mal-sain, occasionné par les vapeurs qui s'élèvent des étangs, & qui causent des maladies funestes. Elle est d'ailleurs très-aisée, car la plupart de ces étangs diminuent tous les jours, & s'atterrissent d'eux-mêmes successivement.

Ibid... *C'est-là qu'on vit jadis, de leurs grottes humides,*

Le fait singulier dont on fait ici mention, est rapporté par Pline le Naturaliste (*liv. IX. chap. 8*). Cette pêche merveilleuse se faisoit, selon lui, dans l'étang de Lates. Cette ville ancienne n'est plus qu'un petit village, situé sur le bord de l'étang qui porte son nom, à une lieue de Montpellier. Le récit de cet auteur contient des circonstances évidemment fabuleuses, que j'ai supprimées. Les muges ou mulets dont parle Pline sont encore très-abondans dans l'étang des Lates; mais on ne connoît point aujourd'hui de Dauphins sur cette côte, ou du moins on ignore qu'elle est l'espèce de poisson auquel ce Philosophe en a donné le nom.

Page 164. { *Vous le savez, hélas! rivages d'Aramon;*
Valabregues, Montfrin, Beaucaire, Tarascon,

Villes & lieux du Languedoc sur les bords du Rhône. Valabrègues est une île de ce fleuve; Tarascon est sur la

côte de Provence ; Aramon, Montfrin & Beaucaire sont sur celle du Languedoc.

P. 167. { *Notre âge voit s'étendre & régner l'industrie*
Qui d'un seul plant choisi fait naître une prairie.

Les nouveaux Ecrits sur l'Agriculture nous ont étrangement dépaïsés sur les prairies artificielles, lorsqu'ils en ont rapporté l'origine aux Anglois, qu'ils ont prétendu que nous leur en devons l'usage. Il est sûr au contraire que ces prairies étoient connues en France il y a deux cents ans, & pratiquées sur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné. Ce fait est prouvé par le Théâtre d'Agriculture d'Olivier de Serres, gentilhomme du Vivarais qui écrivoit sous le règne d'Henri IV. J'en ai parlé dans une note du premier chant. On y lit (*au livre III.*) ce qu'enseigne nos Traités modernes pour la culture de la luzerne, du sainfoin, de l'esparcet, &c. Cet ouvrage a été fort consulté & presque point cité ; on l'a copié, & on a donné comme nouvelles des méthodes connues & pratiquées dès le temps d'Henri IV, au moins dans nos provinces méridionales où les prairies artificielles étoient en usage. Je ne sais pourquoi on a mieux aimé en rendre inventeurs les Allemands & les Anglois, tandis que nous les pratiquons en France. Notre siècle a le mérite de les avoir multipliées & perfectionnées, & d'en avoir fait une branche principale de notre Agriculture. Elles réussissent dans les plus mauvais terrains, pourvu qu'on y place les plantes qui leur sont propres.

Ibid... *Dure vingt ans entiers la luzerne vivace.*

Les plantes qu'on cultive seules sont le trèfle, la luzerne plus utile, qui peut durer vingt ans, le sainfoin & l'esparcet, lequel en est une espèce, qui durent tous deux six à sept ans & qui tiennent lieu d'engrais à la terre, le fromental & le raygraff. Ces dernières plantes s'accommodent des plus mauvaises terres, sur-tout le fromental, qui produit de bonnes récoltes, même dans celles où le sainfoin ne pourroit pas réussir.

Page 167. *Chaque année au Printemps, dans l'Eté, dans l'Automne,*

On fait au moins trois coupes de ces herbages ; on les emploie au verd & au sec. Dans l'un & dans l'autre cas ils nourrissent & fortifient les bestiaux mieux que le sainfoin, qu'il faut garder un an & qui se dessèche entièrement.

Ibid... *Lorsqu'ils sont épuisés, détruisez leurs racines ;*

La prairie artificielle est remplacée par des blés. Cette succession alternative d'herbages & de grains ne laisse plus de lieu aux jachères, & procure à la terre une éternelle fécondité.

Page 168. *S'il est quelqu'autre plant qui dans un pré vulgaire ;*

On pourroit découvrir dans les prairies ordinaires des plantes qui y languissent, & qui, comme celles dont on vient de parler, gagneroient à être cultivées séparément, & multiplieroient les prairies artificielles. La Société d'Agriculture de Bretagne a indiqué les moyens d'y parvenir.

Page 169. { *Des jardins dans ses murs Athènes dut l'usage*
Au père vertueux de la volupté sage ;

Epicure est regardé comme l'inventeur des jardins ; du moins il paroît constant qu'il est le premier qui ait imaginé d'en former dans l'enceinte des villes. Pline le Naturaliste lui attribue cette invention : *Primus hoc instituit Athenis Epicurus otii magister ; usque ad eum moris non fuerat in oppidis habitari rura.*

Page 171. *Les monts de l'Ibérie où Pyrène expira,*

Pyrène, fille du roi des Bébrices, mourut en traversant les grandes montagnes qui séparent l'Espagne de la France. Elle y fut ensévelie, on lui éleva un tombeau, & on donna son nom à cette chaîne de montagnes.

Page 172... *Par l'eau qu'elle vomit Latone est outragée ;*

Les fables de Latone, des Titans & d'Encelade accablé

sous le poids du mont Ethna, & les magnifiques pièces d'eau qui les représentent à Versailles, sont connues de tout le monde.

Page 173... *L'Hémérocale tendre, & dont la destinée*

Cette fleur s'appelle *hémérocale*, c'est-à-dire *beauté d'un jour*. Sa tige pousse successivement des fleurs dont chacune ne dure qu'un jour.

Ibid... *Et celles qui jadis plurent tant aux Incas*

Les maisons royales avoient des parterres & des jardins où on avoit imité au naturel, en or & en argent, les plus belles fleurs & les arbres les plus agréables. On y voyoit des champs, des maïs avec les racines, les fleurs & les épis, les pointes étoient d'or & le reste d'argent. On y avoit représenté sur les arbres toutes sortes d'animaux, des papillons & des oiseaux de toutes les espèces, dont les uns sembloient chanter, & d'autres étendre leurs aîles pour voler.

Page 174. *Des climats Syriens le plus saint de nos Rois*

Saint Louis, à son retour de la Syrie, apporta en France la renoncule.

Ibid... *De ton odeur aussi l'excès est importun;*

Les François ont donné à cette fleur le nom de *tubéreuse*, à cause de la forme de son oignon. Ils l'ont apportée de l'Amérique en Europe, & ils l'ont cultivée les premiers.

Ibid... *Le Soleil voit vers lui se tourner son amante.*

Clitye, l'héliotrope ou le tournesol.

Page 175... { *Par ses diversités, sa beauté, ses destins;*
La Rose de la Chine étonne nos jardins:

C'est un arbuste ou un buisson plus grand que le rosier ordinaire. Le Père Ferrari, Jésuite, fait une description

très-détaillée de cette fleur, & il dit qu'il est le premier qui l'ait cultivée en Italie : il l'appelle *rosa Sinensis*, *rosa Japonica*. Elle a reçu aussi d'autres noms. Ce spectacle, qui réunit les trois différentes couleurs de ses fleurs naissantes, épanouies & flétries, successivement blanches, rouges & pourprées, est fort agréable & fort singulier.

Page 175 . . . *Lorsque du Talaspis la tête blanchissante*,

Le talaspis & le perce-neige sont des fleurs d'hiver.

Ibid . . . *Que ces rivaux du Ciel ces tristes créateurs*,

Quelques Curieux ont essayé d'ôter aux fleurs leurs couleurs & leur odeur naturelles, & de leur en donner d'étrangères. Ils prétendent y réussir en faisant tremper les oignons dans l'eau teinte de la couleur qu'ils veulent imprimer à la fleur, & en arrosant toujours l'oignon avec cette même eau lorsqu'il est mis en terre.

Page 176 . . . *Qui sait mieux qu'autrefois nous conserver leur vie.*

Quoique nous recevions moins d'utilité que les Anciens du travail des abeilles, on s'en occupe encore avec succès dans quelques provinces du royaume. La Société Royale d'Agriculture de Bretagne, & quelques ouvrages modernes, en ont parlé avec assez d'étendue. Les Sociétés d'Allemagne sur-tout viennent de publier d'excellens Mémoires, qui ont répandu une nouvelle lumière sur cette branche utile de l'économie rustique, principalement sur les indications & la cure des maladies des abeilles.

Page 177 . . . *On les voit quelquefois, par un rare assemblage* ;

On fait à Rome avec les fleurs de grands tableaux d'histoire, qui représentent des martyres. La toile est percée d'une infinité de trous, où l'on fait passer les queues des fleurs. Elles sont rangées & découpées avec tant d'art, qu'elles représentent des figures humaines. Derrière la toile sont placés des vases remplis d'eau, où trempent les queues des fleurs. Le P. Ferrari rapporte ce fait, & dit avoir vu plusieurs de ces tableaux en fleurs.

Page 177 { *France, quelle induſtrie en tes mains plus puiſſante,*
Façonne & te ſoumet l'argile obéiſſante?

Les fleurs de porcelaine de France. L'imitation parfaite de la Nature rend ces ouvrages les plus beaux qu'on puiſſe voir en ce genre.

Ibid... *Des plantes, dont ſouvent nos maux ſont combattus.*

Les Médecins, chez les Anciens, faiſoient grand uſage des Simples pour la guériſon des plaies & des maladies. Le Centaure Chiron, Gouverneur d'Achille, l'un des plus habiles, paſſoit pour être fils d'Apollon & de la nymphe Phillyre; ce qui a fait dire à Virgile:

.... *ceſſere magiſtri*
Phillyrides Chiron, Amythaoniuſque Melampus. Vir. G. III.

Iapis, élève d'Apollon qui lui avoit donné *ſcire poteſtates herbarum uſumque medendi*, guérit la bleſſure d'Enée avec le dictamme de Crète, que Vénus avoit cueilli & jeté dans un chauderon d'eau bouillante. *Æneid. lib. XII.*

Ibid... { *Notre âge a découvert, ô merveille inouïe!*
Que comme nous la fleur donne & reçoit la vie.

Le ſyſtème de M. Vaillant ſur la génération des fleurs eſt reçu aujourd'hui de tous les Botaniſtes, & la vérité en paroît démontrée par l'expérience. On diſtingue en elles les deux ſexes, marqués par les organes de la génération qui s'opère par le concours des deux ſexes.

La plupart des genres portent des fleurs mâles & femelles ſur la même tige, mais ſéparément. Les mâles ne produiſent jamais de graines, & ſont uniquement deſtinés à former les pouſſières qui doivent féconder les femelles. Si on coupe les fleurs mâles ſur ces tiges, toutes les femelles avorteront.

D'autres genres n'ont ſur la même tige que des fleurs du même ſexe, mâles ou femelles; tels ſont le chanvre, le ſaule, le peuplier, &c. On attendroit inutilement des graines de leurs fleurs, ſi les femelles ne ſont aſſez près

des mâles pour que les poussières de ceux-ci puissent leur être apportées. Le palmier est de cette espèce. On a remarqué en Égypte, où cet arbre est très-commun, que lorsque le vent qui souffle ordinairement dans le printemps, & qui porte aux femelles les poussières des mâles, vient à manquer, on ne recueille point de fruit. Quand ce malheur arrive, les habitans coupent des branches sur les mâles & vont les secouer sur les femelles. C'est ainsi qu'ils ont trouvé l'art de leur faire toujours produire du fruit.

Enfin il y a des genres où les deux sexes sont contenus dans la même fleur; on les appelle *hermaphrodites*. La polygamie est ordinaire & presque générale parmi ces fleurs: on y trouve jusqu'à soixante mâles pour une femelle. Tels sont le pavot, le thé, le giroflier, le caprier, le tilleul, la sensitive, &c.

Les organes mâles sont appelés *étamines*, & les femelles *pistils*. La poussière féconde des mâles, destinée aux femelles, tombe quelquefois par son propre poids du haut des étamines; quelquefois elle est dardée par un ressort qui en se détendant la jette à plus d'un pouce. C'est ainsi qu'on l'a observé dans la pariétaire.

Dans les fleurs composées, on voit des femelles au centre unie avec des mâles; mais elles n'ont point de *stigma* ou matrice, & par conséquent elles sont stériles. Sur les bords des mêmes fleurs il y a des femelles pourvues du *stigma*, mais elles n'ont point de maris auprès d'elles. L'agitation du vent, & des abeilles qui laissent échapper leur butin, portent à ces femelles sans maris les poussières des mâles, & elles deviennent fécondes: le souci est de ce genre. M. Linné les appelle *meretrices*.

On trouve aussi parmi les fleurs des mulets ou métis. M. Linné dit que cette classe est très-nombreuse, & il en fait une assez longue énumération. Les plantes les plus connues sont la bruyère, le *geranium*, le bec-de-grue, l'*urtica*, l'ambrette, le pavot cornu, &c. Ces fleurs proviennent, selon ce célebre Professeur, de l'accouplement des deux espèces différentes. Cette observation paroît jusqu'à present ne pouvoir être mise qu'au rang des conjectures.

M. Linné avoit déjà observé une plante appelée *peloria*, qui est mulet en ce qu'elle ne peut produire son semblable, & qu'on ne trouve nulle part ni son père ni sa mère. Il a fait une Dissertation au sujet de cette plante, où il dit que la *connubina Cretica* de Tournefort est engendrée par

le chanvre mâle & par la *reseda luteola*, ou la gaude femelle, & qu'elle tient de l'un & de l'autre : comme aussi que la *pimpinella agrimonoïdes* vient de l'aigremoine & de la pimprenelle ordinaire.

Page 177 . . . *Après le chaud du jour, les plantes immobiles.*

M. Linné prétend que l'état où se trouvent les plantes après la chaleur du jour, est semblable à celui du sommeil de l'homme. D'autres Botanistes ne voient dans leur mouvement & dans l'état qui lui succéde, qu'un simple effet de la présence ou de l'absence de la lumière ou de la chaleur.

FIN des Observations sur le quatrième Chant.





CHANT CINQUIEME.

O Vous, qui de la terre exercez la culture,
Vous dont elle reçoit ses biens & sa parure,
Mortels que de travaux imposeroient ses loix,
Si seuls & sans secours vous en portiez le poids!
Le Ciel à ces travaux soumit la race humaine;
Mais il punit en pere, & modérant la peine
Sous le pouvoir de l'homme il lui plut de ranger
D'utiles animaux prompts à la partager.
Ils doivent obéir, vous devez les conduire;
Gouvernez les sujets qui peuplent votre empire.
Que cet empire encor, si riche, si puissant,
Différe du premier qu'avoit l'homme innocent!
Les animaux soumis servoient leur Roi fidéle;
Coupable, il ne vit plus qu'une troupe rebelle.
Sans armes, sans secours, tramblant, saisi d'horreur,
Des Tigres, des Lions il craignoit la fureur.
Les eaux, les antres sourds, le vol & la vîtesse
Lui déroboient sa proie & trompoient son adresse.
Mais quand par le travail l'industrieux mortel
Eut inventé les Arts, & lorsque l'Eternel
Eut sur les animaux rétabli sa puissance,
Il força leur refus, dompta leur résistance.
L'Oiseau pris dans les rets fut soumis à sa main;

Le Bœuf souffrit le joug, le Coursier eut un frein.
Dans les plaines errans, durant la nuit obscure
Les monstres des forêts vont chercher leur pâture;
Le jour luit, l'homme sort, & frappés de respect,
Ils courent dans les bois éviter son aspect.
Il rangea sous des loix les animaux utiles,
Et couvrit les côteaux de leurs troupeaux dociles.
Ainsi l'un fut esclave, & l'autre le craignit,
Et l'Univers entier à son maître obéit.
Le Chevreuil & le Cerf, quoiqu'au Renne ils ressemblent;
En troupeaux, comme lui, jamais ne se rassemblent.
Le Buffle est indomptable; il habite les bois;
Et l'ardent Bouquetin se refuse à nos loix.
Leurs races, que le Ciel crée & laisse sauvages,
Nous ne les pourrions point plier à nos usages;
Mais sur ces animaux, fiers de leur liberté,
Nous exerçons encore un pouvoir limité.

O Dieu, dont un Berger plein d'amour & de crainte;
Sur les sommets d'Horeb vit la Majesté sainte;
O toi! qui l'appellant d'un buisson enflammé,
Qui brûloit de ton feu sans être consumé,
Lui révélas ton nom, le rendis ton Prophête,
Le Pasteur de ton Peuple, & le premier Poëte;
De ta flamme divine échauffe mes esprits;
Que les Pasteurs grossiers instruits par mes écrits
Apprennent de tes dons le légitime usage,
Et que de leur empire ils te rendent l'hommage.

Si de riches moissons, si les fruits les plus beaux
Excitent vos désirs, élevez des troupeaux.
Des succès éprouvés, une heureuse abondance
De ces soins assidus seront la récompense.
Des antiques Humains telles furent les mœurs:
Ainsi que les Sujets les Rois étoient Pasteurs.

C'eſt le prix des Brebis & d'Eœte & d'Atrée,
Que la fable indiqua par leur toiſon dorée,
L'Epoux de Pénélope & le fils de Faunus,
En comptant leurs troupeaux, comptoient leurs revenus.
Cette induſtrie encor couvrit d'un Peuple immenſe
L'Egypte, la Judée, & fit leur opulence,
Arabes, Africains, vos dociles Chameaux
En ployant les genoux reçoivent leurs fardeaux,
Et ſans craindre la ſoif, contens d'une herbe aride,
Traverſent les deſerts de la zone Torride.
L'Inde offre à mes regards le ſuperbe Eléphant,
Doux & fier animal que gouverne un enfant.
Il ſoutient une tour, & d'un pas intrépide
Il porte des Guerriers où la gloire les guide.
Dans des ſentiers couverts de neige & de glaçons,
Le Renne impétueux traîne les froids Lapons;
Et n'exigeant pour lui qu'une mouſſe ſauvage,
Fournit leurs vêtemens, leurs mets & leur breuvage.
Mais ces Peuples jamais ne ſeront vos rivaux,
Vous dont les bords féconds nourriſſent les Chevaux.
Leurs ſervices divers, leur beauté, leur courage,
Sur tous ces animaux leur donne l'avantage.
Sur des côteaux rians élevez vos haras,
Et d'un Ciel tempéré cherchez les doux climats.
Là, de nombreux Courſiers une famille heureuſe
Devient ſaine, brillante, agile & vigoureuſe.
Mais s'ils ont pour ſéjour des prés marécageux,
Un vallon trop humide, ou des terroirs fangeux,
De ces nuiſibles fonds le groſſier pâturage
En relevant leur taille, énerve leur courage;
Ils deviennent peſans, lâches & ſans vigueur:
D'un air épais ou froid ils craignent la rigueur.
Voyez de l'Eſpagnol l'ardeur & la nobleſſe!

Voyez

Voyez du Hollandois le flegme & la molleſſe !
C'eſt ainſi qu'à l'aſpect d'un Ciel pur & ſerein
L'arbre que la terre aime à nourrit dans ſon ſein,
Unit à la beauté qu'il tient de la Nature
La ſéve & les doux fruits qu'il doit à la culture;
Un autre arbre languit dans des ſables mouvans,
Sur d'arides ſommets inſulté par les vents;
Ou dans les creux vallons, ſous une ombre perfide,
Il ne groſſit ſes fruits que d'un ſuc inſipide.
  La France à vos deſirs offre en des lieux divers
Des pâturages doux, des côteaux découverts.
Tels ſont les prés d'Hieſme & ceux de la Garonne;
Tels ſe montrent encor les rivages du Rhône.
Qu'eſt devenu votre art, Peuples induſtrieux?
Rome dut ſes exploits aux ſoins de vos aïeux;
Et vos fameux Courſiers élevés pour la guerre,
Portèrent aux combats les vainqueurs de la Terre.
  Le choix de l'Etalon fait le ſort du haras.
Le Barbé, l'Eſpagnol ont plu dans nos climats.
Le Poulain né du Barbe en hauteur le ſurpaſſe;
Le Courſier d'Ibérie eſt plus grand que ſa race.
L'Etalon que j'eſtime eſt jeune, vigoureux;
Il eſt ſuperbe & doux, docile & valeureux.
Son encolure eſt haute & ſa tête hardie,
Ses flancs ſont larges, pleins, ſa croupe eſt arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
Il inſulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette, ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit, ſon pied frappe la terre;
Son fier henniſſement appelle les drapeaux;
Dans ſes yeux le feu brille, il ſort de ſes naſeaux;
Son oreille ſe dreſſe & ſes crins ſe hériſſent;
Sa bouche eſt écumante, & ſes membres frémiſſent.

Que d'un poil distingué la plus noble couleur
Embellisse sa robe & marque sa valeur;
Et qu'à votre haras cette utile parure
Donne de race en race une heureuse teinture.
Recherchez l'alezan, préférez le tigré,
Le bai, le noir de jais, l'isabelle doré.
Une robe lavée, ou mal teinte, ou cendrée;
D'un Cheval paresseux est la marque assurée.
Ainsi dans leurs couleurs & leurs variétés
La Nature se joue, & peint leurs qualités.
Mais ce signe est peu sûr, la seule expérience
De leurs défauts secrets donne la connoissance.
La beauté peut cacher un Cheval vicieux,
Traître, ombrageux, rétif, lâche ou capricieux;
Il porte dans son sein les vices de ses pères,
A sa race il transmet des maux héréditaires.

Un ardent Etalon plein de force à sept ans,
Conserve sa vigueur au vingtième Printemps.
Il s'affoiblit ensuite, & son ardeur stérile
N'est que l'effort trompeur d'un desir inutile.
La Jument sert plus jeune & le quinzième Eté
Termine les beaux jours de sa fécondité.

Qu'elle soit libre, oisive, & que de sa pâture
Par des soins vigilans on règle la mesure.
Aux travaux de l'amour son époux destiné,
A son avide faim doit être abandonné:
Mais modérez ses feux, & qu'à douze maîtresses
Son ardeur soit contrainte à borner ses caresses.
Les soins, les tendres soins n'occupent point leurs cœurs;
L'amour les a remplis de toutes ses fureurs.
Au retour du Printemps, quand la Jument fougeuse
Souffre de l'Etalon l'approche impétueuse,
Qu'un sage conducteur unisse sous ses yeux

Une amante effrénée, un amant furieux.
Que dans leurs plaisirs même il tienne en esclavage
L'impérieux essor de leur amour sauvage.
Onze mois sont passés, le Poulain voit le jour,
Le soin de l'élever vous occupe à son tour.
D'un âge tendre encor ménagez la foiblesse;
Laissez jouer l'enfance, attendez la jeunesse;
Laissez errer, bondir ces élèves nouveaux,
Accompagner leur mère aux prés, sur les côteaux.
Au milieu de leurs jeux, & dès leur premier âge;
Des mœurs qu'ils montreront vous lirez le présage.
Celui que vous verrez s'élancer dans les champs,
Courir, se balancer sur ses jarrets plians,
Mépriser le vain bruit d'un torrent, d'une source;
Défier ses pareils, les passer à la course,
Dans le brillant essor de ses essais heureux
Porte déjà les traits d'un Coursier généreux.
Ils vivent sans contrainte, & leur indépendance
Du frein qui les attend ignore la puissance.
L'âge utile est venu; dès le troisième Eté
L'indocile Poulain par vos mains est dompté.
Si cet âge est folâtre, il est souple & flexible.
Je hais un gouverneur menaçant & terrible;
Un châtiment cruel ne produit que la peur.
A la sévérité préférez la douceur.
Le Cheval aime l'Homme, il aspire à lui plaire;
De sa docilité l'hommage est volontaire:
Il suit plutôt la voix qu'il n'obéit au frein.
Des élèves divers ordonnez le destin.
De celui qui se montre épais, mou, sans courage,
Les charrois, les labours formeront le partage.
D'abord d'un simple char que rien ne doit charger,
Il entraîne le poids sous un harnois léger.

Bientôt de lourds fardeaux couvrent ses flancs d'écume ;
Et sous le char tremblant l'essieu crie & s'allume.
La voix doit le guider, mais s'il n'obéit plus,
Le châtiment succède & dompte ses refus.
 Un Coursier belliqueux qui, formé pour la gloire,
Doit avec le Guerrier voler à la victoire ;
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes ;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes ;
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève & s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête, ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance ;
Plus léger que les vents, par son vol devancés,
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
Il aime la louange, & son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe & le flatte.
 C'est ainsi qu'un Coursier utile aux champs de Mars
Vous porte fièrement au milieu des hazards,
Perce les escadrons, vole, se précipite ;
Le carnage l'anime & le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups ;
Il semble s'oublier & ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort & vous dégage ;
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé ;
Il expire content quand il vous a sauvé.
 L'amour, ce doux penchant que la Nature inspire ;
Et qui donne la vie à tout ce qui respire,
Par l'ordre des ses loix n'est pas toujours conduit ;
Il est des animaux, qu'un faux instinct séduit,
Qui brûlant des ardeurs d'une flamme perverse ;

Suivent des animaux d'une espèce diverse.
De la Lionne unie au Tigre impétueux
Le Léopard farouche est le fruit monstrueux;
D'un nœud qui la trahit la Nature irritée,
Rend stérile à jamais leur race détestée.
Entre les animaux utiles à ses vœux,
L'Homme multipliant d'illégitimes nœuds,
Les reproduit par l'Art, & tous les ans s'assure
Une race nouvelle en trompant la Nature.
Ainsi renouvelés, naissent dans nos haras
Les Mulets, les Jumarts qu'elle n'adopte pas.
Le Mulet reconnoît une Jument pour mère;
Son orgueil rougiroit si je nommois son père,
Et ce nom méprisé dégraderoit mes vers.
Du moins ne taisons pas ses services divers.
Son naturel est doux, son humeur patiente,
Il souffre une faim longue, un chardon le contente;
Utile à la charrue, il supplée aux Taureaux;
Il se laisse accabler sous les plus vifs fardeaux:
Mais orné quelquefois d'une pourpre éclatante,
Il porte fièrement une Nymphe charmante;
Sur un Coursier fougueux le beau sexe tremblant,
Préfére la douceur d'un pas tranquille & lent.
Gravir sur des rochers, au bord du précipice,
Du Mulet sage & ferme est le premier service.
Sur la foi de ses pas, l'Homme, sans s'émouvoir,
Ose suivre un sentier que ses yeux n'osent voir.
Sobre, laborieuse, aux vertus de son père
La Mule joint la force & l'orgueil de sa mère.
Rhodès, Poitiers, Saint-Flour élèvent ces haras.
L'Espagne est leur émule, & ne leur cède pas.
Ses Coursiers généreux sont formés pour la guerre;
La Mule est destinée aux travaux de la terre;

Elle aime la charrue, & s'y forme aisément.
De ses transports trop vifs réglez l'emportement.
Avec moins de chaleur, & non moins de courage,
Le Bœuf au pas tardif a la force en partage.
Formé pour les labours, ils sont pour lui des jeux,
Et tout cède aux efforts de ses muscles nerveux.
Il n'est point à vos champs de haras plus utiles,
Si vous avez pour eux des herbages fertiles,
Suivez pour les régir l'ordre que j'ai dicté.
On estime un Taureau vif & presqu'indompté.
Son regard est farouche, & sa colère ardente,
Il baisse en mugissant sa corne menaçante.
La paisible Génisse ignore ces fureurs;
A son sexe plus doux conviennent d'autres mœurs;
Ses naseaux sont ouverts, ses lèvres abattues,
Le front large, l'œil noir, les oreilles velues:
Son poil est moucheté, brillant, épais & doux,
Et son fanon flottant descend sur ses genoux:
Dans sa marche on la voit lever sa tête altière,
Sa queue, en se jouant élève la poussière.
Le troisième Printemps allume ses amours,
Et le quinzième Hiver en termine le cours.
Qu'elle ne traîne point une charge pesante;
Qu'elle soit dans ce temps de tout travail exempte;
Ne lui permettez pas de traverser les eaux,
De franchir les fossés, les buissons, les côteaux:
Qu'elle erre en liberté dans un gras pâturage,
Sur les bords d'une eau pure, à l'ombre d'un bocage.
Dans les champs où jadis combattit le Teuton,
Et qui de son vainqueur porte encor le nom,
Sur ces bords où le Rhône à ses ordres docile,
Suivit un nouveau cours à ses desseins utile;
Les airs sont infectés d'un insecte odieux,

Des troupeaux qu'il attaque ennemi furieux.
De son dard sanguinaire ils craignent la piqûre;
La mort suit quelquefois sa funeste blessure.
Les Taureaux effrayés de son bourdonnement,
En fuyant frappent l'air d'un long mugissement.
Tenez-les renfermés dans le temps redoutable
Où la chaleur l'irrite & le rend implacable.

De la Genisse encor quand le terme est prochain,
Pasteurs, n'exigez pas le tribut de son sein;
Et quand de sa tendresse elle a donné le gage,
Souffrez que son amour l'allaite sans partage.
Le temps vient où son lait, ce breuvage si doux,
Ce nectar précieux, ne coule que pour vous.
Chaque jour la liqueur dans ses veines filtrée
Deux fois empli son sein, deux fois en est tirée.
Elle fut le premier des mets de l'âge d'or,
Et malgré notre luxe elle à son prix encor;
Soit qu'en divers apprêts cachée avec adresse
Elle vienne flatter notre délicatesse,
Soit que pour la langueur remède plein d'appas,
Elle arrache un mortel des portes du trépas.
Doux, mais prompt à s'aigrir, le lait ne se captive
Que par les soins heureux d'une main attentive.
Que votre laiterie, avec la propreté,
Unisse l'agrément & la simplicité.
J'ai vu, pour préparer ces ouvrages rustiques,
Parmi le marbre & l'or s'élever des portiques,
Où le lait conservé dans des vases chinois,
S'honore de couler entre les mains des Rois.
Ainsi malgré l'éclat de sa vaine imposture,
Le luxe reconnoît les droits de la Nature.

Mais que de ces travaux les doux amusemens
De plus utiles soins respectent les momens

Craignez, si par vos voix elle n'est arrêtée,
Des farouches Taureaux la jeunesse indomptée.
Sur leurs cornes d'abord on plie un simple osier;
Ou de légers rameaux on leur forme un collier.
Deux jeunes Bœufs pareils par la force & par l'âge
Font ensemble du joug le rude apprentissage,
Marchent à pas égaux dans un fond sablonneux;
Bientôt ils ouvriront les terroirs limoneux.
Pour les assujettir un moyen plus facile
Joint au Taureau rebelle un Taureau plus docile.
L'un sert de maître à l'autre, & l'exemple puissant,
Plus que tous vos efforts le rend obéissant.

Deux Bœufs facilement s'accoutument ensemble;
Plus encor que leur joug l'amitié les rassemble.
Ils disputent de soins; par des efforts égaux,
Leur mutuelle ardeur s'aide dans les travaux.
Si la mort les sépare, on voit celui qui reste
De son frère chéri pleurer le sort funeste.
L'émail des prés naissans, l'ombrage des forêts,
Le pur cristal des eaux pour lui n'ont plus d'attraits;
Son regard morne est fixe, & sa tête abaissée
Vers la terre descend par son poids affaissée.

Et toi, Peuple célèbre, après la mort d'Apis,
De quels cris, de quel deuil remplissois-tu Memphis?
Adorateur d'un Bœuf, dans un temple superbe
Tu plaçois sur l'autel ce Dieu qui paissoit l'herbe;
Prosternés à ses pieds, les stupides Humains,
Dans ses mugissemens consultoient les destins.
La Grèce à ses troupeaux, du même amour éprise,
Fit présider les Dieux, Pan, le Pasteur d'Amphryse,
Les Satyres suivis des rustiques Sylvains.
Mes vers sont plus puissans que ces fantômes vains.
Au bruit de mes accords que les Brebis accourent:

Attentifs à ma voix que les Bergers m'entourent.
  Malgré le vêtement d'une épaisse toison ;
La brebis, des Hivers redoute la saison.
A l'aspect du Midi tournez la Bergerie ;
Qu'elle y soit renfermée & par vos soins nourrie.
Que ces soins prévoyans y fassent élever
L'herbe & les végétaux qu'ils ont dû réserver ;
Et que des lits épais de fougère entassée
La préservent des maux dont elle est menacée.
  Si le jour est serein, si le Soleil est pur,
Ou si son feu vainqueur dore un nuage obscur ;
Conduisez vos troupeaux sur la rive prochaine ;
Mais ne les laissez pas s'égarer dans la plaine.
De cette austère loi j'excepte les climats
Que n'attristent jamais les rigoureux frimats.
Là d'un parc ambulant la Brebis habitante,
Voit sans cesse changer sa demeure inconstante.
Ainsi de vos troupeaux le fertile séjour
Engraisse vos guérets habités tour à tour.
D'un air vif & subtil la piquante froidure
Rend leur toison plus douce & leur laine plus pure.
Mais qu'ils soient enfermés quand le Ciel s'obscurcit,
Quand la neige voltige, & quand l'eau se durcit.
Tel est l'usage heureux que suit l'Occitanie ;
Il fait tout votre prix, toisons de Ségovie.
  Les Pâtres d'Albion, dans l'île où leurs aïeux
Ont détruit pour jamais le Loup pernicieux,
Délivrés des fureurs d'un ennemi perfide,
Aux neiges, aux frimats de leur climat humide ;
N'ont pas craint d'endurcir leurs troupeaux vigoureux ;
Ils osent plus encor : sous un Ciel rigoureux
Ils laissent les Brebis dans les plaines glacées ;
Et dans le premier rang leurs toisons sont placées.

Dès que la terre s'ouvre aux rayons du Printemps,
La brebis peut bondir sur les gazons naissans;
Attendez cependant que la froide rosée
Par les feux du Soleil se dissipe épuisée.
L'Eté veut d'autres loix; l'étoile du matin
Voit les Moutons paissans la bruyère & le thym.
Qu'ils y soient ramenés quand l'humide soirée
Rend au gazon brûlant sa fraîcheur altérée.
Mais au milieu du jour descendez des côteaux;
Allez dans les vallons, sur les bords des ruisseaux:
Que le troupeau qui veut le repos & l'ombrage
Se couche sous un chêne auprès d'un verd bocage.

Il est même des lieux par le Soleil brûlés,
Qui sont de leurs troupeaux dans l'Eté dépeuplés.
L'Espérou voit alors, de la plaine bannies,
Arriver des Brebis les lentes colonies.
Là, d'antiques forêts s'élèvent jusqu'aux Cieux.
Son sommet le plus haut, séjour délicieux,
Offre un vaste terroir, jardins de la Nature,
Riches de simples fleurs, sans art & sans culture.
Les enfans de Chiron viennent de toutes parts
Pour sonder leurs vertus, y fixer leurs regards.
Ces lieux voisins du Ciel méprisent les orages.
Là, j'ai vu sous mes pieds s'assembler les nuages;
Et tandis qu'à mes yeux brilloit un Soleil pur,
La nuit sur les vallons jetoit son voile obscur.
La foudre se formoit: loin de moi le tonnerre
De ses coups éclatans épouvantoit la terre.
Trop heureuses Brebis que votre sort est doux:
Heureux qui dans ces lieux vit en paix comme vous!

Quels que soient les climats où le Ciel vous appelle,
Au soin de vos Moutons soyez toujours fidèle:
Leur aimable douceur mérite votre amour:

Ils sont reconnoissans, ils aiment à leur tour.
La houlette au Berger souvent est inutile;
Un signe, un cri commande à leur troupe docile.
Le Bélier les précède, & seul il les conduit.
Le chef règle la marche & le peuple le suit.
Qu'il franchisse un fossé, qu'il recule ou s'avance,
Tout le troupeau s'arrête, ou sur ses pas s'élance.
A ce premier honneur, placé par votre choix,
Un Mouton prend l'empire & leur donne des loix.
Votre faveur suffit, & d'abord sa puissance
Reçoit de ses égaux l'aveugle obéissance.
Vous, Bergers attentifs, connoissez les côteaux
Où se trouvent les fleurs que cherchent vos troupeaux.
Des pâturages gras la nourriture humide
Ne présente à leur faim qu'un aliment perfide.
Fuyez aussi les lieux hérissés de chardons,
Qui de leur corps meurtris arrachent les toisons.
Cherchez une colline où soit toujours formée,
Dans une terre maigre, un herbe parfumée.
Ils courent à l'envi choisir le romarin,
L'aspic, le serpolet, la lavande & le thym.
Tels sont dans l'Armorique & dans les bois d'Ardennes
Les Moutons recherchés des Provinces lointaines.
Près des murs de Salon s'étend un champ pierreux,
Pâturage abondant pour des troupeaux nombreux.
L'œil étonné n'y voit qu'une plaine infertile.
L'industrieux Mouton sous la pierre mobile
Cherche l'herbe cachée, & découvre en paissant
Le thym toujours détruit & toujours renaissant.
Des mêmes alimens à la fin rebutée,
La Brebis, comme l'Homme, est souvent dégoûtée.
Le changement lui plaît: pour rappeler sa faim
Ne lui refusez pas un remède certain.

Que du sel à ses yeux la blancheur éclatante,
Dans le temps qu'elle paît, pas vos soins se présente ;
A l'instant elle accourt, son appétit ardent
S'empresse à l'écraser sous une avide dent.
Son goût est réveillé, sa soif est irritée,
Et bientôt de son lait la source est augmentée ;
Il est d'heureux terroirs dont le goût naturel
Donne à l'herbe des sucs assaisonnés de sel.
Tels sont de Présalé les divers pâturages,
Jadis lits de la mer, aujourd'hui ses rivages.
Ganges suit d'autres loix : le Mouton familier
Quitte sa mère, habite, aime votre foyer :
Il s'élève engraissé sous vos toits, dans l'étable ;
Du fruit du châtaignier, des restes de la table.
Est-il encor des lieux où la voix du Berger
S'unisse aux doux accords du chalumeau léger ?
Pour admirer les sons dont le charme le lie,
Le sensible troupeau quitte l'herbe & l'oublie.
Pourquoi dans nos Hameaux ne revoyons-nous pas
Des antiques Bergers les champêtres combats ?
Ils chantoient le Printemps qui de fleurs se couronne ;
L'Eté doré d'épis, & les fruits de l'Automne ;
Ils célébroient les bois sombres, majestueux,
Qui couronnent des monts les sommets fastueux ;
L'onde sur les rochers dans sa chute écumante,
Ou dans les creux vallons, parmi les prés errante ;
Ils ne cessoient enfin de chanter tour à tour
L'amertume, les soins, les plaisirs de l'amour.
L'un peignoit les attraits de sa jeune Bergère ;
L'autre accusoit Philis ou cruelle ou légère ;
Le vainqueur emportoit un Bouc ou deux Agneaux,
Et le Berger vaincu brisoit ses chalumeaux.
Des Pasteurs d'Arcadie une troupe rivale

Remplit de ses combats les forêts du Ménale.
L'Ismare dans ses bois, & l'Hèbre sur ses bords
De Linus & d'Orphée ouïrent les accords.
Du milieu de ses eaux la sensible Aréthuse
Ecouta vos chansons, Pasteurs de Syracuse;
Et Mantoue à son tour vit gémir Corydon,
Vit combattre & chanter Mélibée & Damon.
Les Ours & les Lions à leur voix s'adoucirent;
Et parmi les Agneaux dans les champs descendirent:
On vit par leurs accords les fleuves suspendus,
Les rochers attendris & les chênes émus.
Douce paix! jours heureux! vie agréable & pure!
Vous n'êtes plus pour nous qu'une vaine peinture,
Et nos Pâtres bornés aux soins de leurs troupeaux
Savent à peine enfler de rustiques pipeaux.

Qu'ils apprennent du moins la conduite facile
Qui rend à leurs desirs la Brebis plus utile.
N'allez pas exiger, d'un faux espoir séduit,
Que dans un an deux fois elle porte son fruit.
Un hymen la contente, & son ardeur éteinte,
A former d'autres nœuds en vain seroit contrainte.
Au Printemps renaissant voulez-vous que l'Agneau
Paisse un herbage tendre & comme lui nouveau?
Amenez le Bélier dans les jours où l'Automne
Acquitte le Printemps des promesses qu'il donne.
Mais lorsque des Brebis il a rempli les vœux,
D'un époux importun ne souffrez plus les feux.

Déjà l'Agneau naissant bêle auprès de sa mère;
On l'écarte d'abord; une main salutaire
Jette du premier lait le funeste poison,
Et ne laisse à sa soif qu'une utile boisson.
Lorsque son corps débile est affermi par l'âge,
Sur les pas des Brebis qu'il coure au pâturage.

De couleur & de traits toujours se ressemblant ;
Le troupeau, du Pasteur trompe l'œil vigilant :
Rien n'échappe à l'amour ; l'Agneau connoît sa mère ;
La mère écarte ou fuit le fils de l'étrangère.
Entre elles cependant il n'est point de combats ;
Bergers vous gouvernez de paisibles Etats.
Mais dès qu'à vos Agneaux la jeunesse fougueuse
Inspire les transports d'une flamme amoureuse,
Que le fer pour jamais éteignant cette ardeur,
D'un Mouton délicat prépare la saveur.
N'attendez pas trop tard, leurs sanglantes querelles
Sémeroient dans le camp des guerres éternelles.
Deux superbes rivaux se mesurant des yeux,
S'avancent dans l'arène & se heurtent tous deux.
Tous deux des mêmes coups irritent leur courage :
Le sang coule & la plaie aigrit encor leur rage.
Dociles cependant, les Brebis, les Moutons
Ne vivent que pour vous & vous comblent de dons ;
L'une offre à votre soif un lait inépuisable,
L'autre, exquis aliment, paroît sur votre table.
Tous deux dans les beaux jours de la douce saison,
Accablés sous le poids d'une épaisse toison,
Quittent leurs vêtemens pour préparer les vôtres ;
Des mains de la Nature ils en reçoivent d'autres.
Sous le ciseau cruel la paisible Brebis
Se couche, est immobile, & ne jette aucuns cris ;
Quoique sous une main dure & précipitée,
Le fer laisse souvent sa trace ensanglantée.
Instruisez-vous, mortels ; voit-on ainsi vos cœurs
Constans dans les revers, muets dans les douleurs ?
Je pourrois dire encor par quel art épuré,
Sous un peigne de fer la laine est préparée,
Et comment sous ses doigts formant les écheveaux,

La Bergère en chantant voit grossir ses fuseaux.
La chaîne tour à tour élevée, abaissée,
S'uniroit à la trame entre les fils lancée.
Le pastel dans les mains, assurant les couleurs,
Je mêlerois l'extrait des métaux & des fleurs.
Vous croiriez tour à tour voir briller l'Amaranthe,
La pâle Violette & la Rose éclatante.
Peut-être avec l'éguille & l'art des Gobelins
J'apprendrois à tracer de superbes dessins;
Je peindrois les forêts, les côteaux, les montagnes,
Les fleuves, les troupeaux errans dans les campagnes;
J'oserois même offrir à vos yeux éblouis
Ypres, Tournai, Fribourg, froudroyés par Louis.
Mais dignes des Palais, ces tissus magnifiques
Deviennent étrangers aux cabanes rustiques;
L'art change leur nature, & les Pasteurs surpris
N'y reconnoissent plus la toison des Brebis.

Pour des tissus divers, la Chèvre Européenne
N'offre point de tribut à l'industrie humaine,
Tel que cette toison, qu'en les multipliant,
Nous pourrions obtenir des Chèvres d'Orient.
Mais deux fois dans un an de jumeaux elle est mère;
Et la brebis nous donne un lait moins salutaire.
Une plaine, un vallon plaît aux autres troupeaux;
La Chèvre aime à gravir au sommet des côteaux:
Elle franchit les monts, & suivant son caprice,
Pour atteindre un cytise affronte un précipice.
Le Berger l'abandonne, & couché dans les prés,
Sur un rocher pendant voit ses pas assurés.
Elle paît les buissons, & va dans les bocages
Brouter des arbrisseaux l'écorce & les feuillages.
Que jamais mon verger, mes fleurs & mon jardin
De sa nuisible dent n'éprouvent le venin,

Et que loin du séjour des fertiles campagnes,
Elle vive exilée au milieu des montagnes.
Epoux voluptueux de ce troupeau lascif,
Le Bouc suit avec peine & traîne un pas tardif.
Les fureurs de l'amour, avec lui presque nées,
L'enflamment tout entier dès ses tendres années.
A l'ardeur qui le brûle il demeure asservi,
Fatigué de plaisirs, & jamais assouvi.
Mais noué par la goutte & vieux dès sa jeunesse;
D'un triste épuisement il ressent la foiblesse.
De son infect odeur l'air est empoisonné,
Et par un prompt trépas son sort est terminé.
Je ne puis excuser la Bergere indiscrette
Qui met divers troupeaux sous la même houlette;
En des lieux différens qu'ils paissent séparés.
Le Bœuf suit le Coursier qui bondit dans les prés;
La Chèvre aime les monts, la Brebis les bruyères.
Il est de Sangliers deux races singulières;
L'un, l'effroi des forêts, cruel, farouche, ardent,
S'irrite, & sur un tronc il éguise sa dent;
A l'Homme épouvanté, dans sa rage il présente
Ses yeux étincelans, sa hure menaçante.
La faim le presse, il vole, & bravant les dangers;
Il détruit les sillons, les vignes, les vergers,
L'autre, esclave de l'Homme, inquiet, mais docile;
Obéit en grondant, nos toîts sont son asile.
Conduit en longs troupeaux, il paît dans les forêts;
Se roule dans la fange ou dans l'eau des marais.
Dans la loi des Hébreux, impur, abominable,
Sous différens aprêts il couvre notre table.
S'il est des animaux le plus vil à nos yeux,
Il est à nos besoins utile & précieux.
Par un parfum exquis si la terre trahie,

Décèle

Décèle dans son sein la truffe ensévelie,
Son ardeur vous l'indique; il précède, il conduit,
Il creuse, suit la voie, & vous montre le fruit.
Féconde plusieurs fois dans le cours d'une année;
De nombreux nourrissons la Laye environnée,
Suffit à leurs besoins sans cesse renaissans;
Ne l'abandonnez pas dans ces momens pressans;
La faim la rendroit sourde au cri de la Nature;
Ses enfans méconnus deviendroient sa pâture.

Que le Cultivateur dont la grossièreté
Ne connoît que les bords où le sort l'a jetté;
Borne sa connoissance aux guérets qu'il cultive;
Je franchis ma demeure; une lumière vive
Appelle mes regards sur les deux horizons;
J'y cherche d'autres biens, des troupeaux plus féconds;
Aux champs de l'Indostan les Brebis, les Genisses
Dans un an sont deux fois & mères & nourrices;
La Chèvre les égale, & joint aux mêmes dons
Le tribut précieux de ses riches toisons
Des bords de l'Orient ces races réunies
Viendront peupler vos champs d'utiles colonies.
Enrichi par les soins qu'il prend de nous servir;
Le batave héritier de Cartage & de Tyr,
Voit ces hôtes nouveaux, sur ses heureux rivages,
De leur climat natal garder les avantages.
Des campagnes du Belge ils couvrent les guérets;
Des bords de la Charente ils paissent les marais.
Ainsi l'Art suppléant à la Nature avare
Réunit sous vos yeux les biens qu'elle sépare.
L'Homme veut, & par-tout ses ordres reconnus;
De l'Univers entier font porter les tributs.

Que vos troupeaux nombreux seroient des biens fragiles;
Si, contens d'employer leurs services utiles,

Vous n'appreniez encore à détourner les maux,
Qui, comme les Humains, frappent les animaux!
Je vois dans les travaux des troupes languissantes
Se traîner, & tomber dans les champs expirantes;
Le Bœuf & le Coursier dans l'étable assoupis,
La Terre sans engrais, & les champs sans épis.
La France ignoroit l'Art dont à Rome les Sages
Dictèrent des leçons dans leurs savans ouvrages.
Avec l'Agriculture il fut enséveli;
Il revit, & comme elle, est tiré de l'oubli:
Les regards de LOUIS lui redonnent la vie.
Nos Sages à leur tour excitent l'industrie;
Le succès l'accompagne, & déjà ses effets
Ont fait jouir son cœur du prix de ses bienfaits.
Vous avez des troupeaux; il reste à vous instruire
Du secours important qui sert à les conduire.
Le Chien l'offre au Berger; ministre de ses loix,
Avec lui de l'empire il partage le poids.
Il garde les troupeaux, les défend & les aime:
Il règle & suit leurs pas, il est Berger lui-même.
S'il voit autour du camp, sous sa garde assuré,
Tourner le Loup perfide & de sang altéré,
De ses rauques clameurs il remplit les campagnes;
Et l'ennemi tremblant s'enfuit dans les montagnes.
Si, par la faim conduit, un Loup plus furieux,
Surprend l'Agneau timide, & l'enlève à vos yeux;
Il le poursuit, le presse, & volant sur sa voie,
De sa gueule sanglante il arrache la proie:
Satellite fidèle, il veille près de vous,
Chasse vos ennemis & repousse leurs coups.
Celui que je préfère est d'une taille énorme;
Et porte avec orgueil une tête difforme.
Il est colère, ardent, agile, vigoureux;

Il pousse au premier bruit des hurlemens affreux.
S'il voit le Ravisseur, sa fureur se rallume,
Le feu sort de ses yeux, il s'élance, il écume.
Que d'autres animaux asservis sous vos loix,
Esclaves malheureux, tremblent à votre voix;
Le Chien est votre ami, ses pas suivent les vôtres;
Sensible à vos plaisirs, il n'en connoît point d'autres;
Toujours à votre état il conforme ses mœurs;
Badin si vous riez, triste s'il voit vos pleurs.
Permettez qu'il vous suive, il bondit d'allégresse;
Ordonnez qu'il vous quitte, il gémit de tristesse,
Et sa seule douleur console son ennui.
Mais à votre retour, qui prend part comme lui!
D'une épouse, d'un fils les plus vives tendresses
Auprès de son ardeur sont de froides caresses.
Uni d'un doux lien, par l'estime affermi,
L'Homme aime-t-il mieux l'Homme, & l'ami son ami!
Quoique des Chiens divers le naturel diffère,
Tous sont également empressés à vous plaire.
L'un formé pour les jeux, aimable & caressé,
Sur le sein d'une Belle est mollement placé.
D'autres, dans les forêts, dans les eaux, sous la terre;
Aux animaux tremblans vont déclarer la guerre.
Chacun part, vole, vient, s'arrête à votre voix.
Qui pourroit raconter leurs différens exploits?
Quand ils ont triomphé, satisfaits de la gloire,
Ils portent à vos pieds le prix de leur victoire.
L'un attaque un Renard au fond de son terrier:
Le Lièvre est à la course atteint du Lévrier.
Ceux dont le poil épais se frise en longue soie
Se jettent dans les eaux, & vont chercher la proie:
Un autre dans le chaume éventant la perdrix,
De ses yeux menaçans fixe ses yeux surpris;

Elle n'ose voler, immobile, il l'arrête;
Sans parler, il vous dit que la victime est prête.
Vous courez, il demeure, elle part, & son sort
En fuyant le danger lui fait trouver la mort.
A l'instant il s'élance, & sa lèvre fidèle
Paye en vous l'apportant le tribut de son zèle.
Qu'entends-je! de quel bruit résonnent les vallons!
De ces Chiens réunis où vont les bataillons?
Les Piqueurs diligens gouvernent cette armée,
Instruite par leurs soins, par leurs voix animée;
Ils assignent les rangs; le son bruyant des cors
Règle leurs mouvemens par ses divers accords.
Les troupes dans les bois déjà sont répandues;
Leurs cris frappent les airs, les forêts sont émues;
On cherche l'ennemi; découvert, étonné,
Par des Limiers muets le Cerf est détourné.
Il part, fuit, à ses pieds la peur donne des aîles;
Il forme tour à tour mille feintes nouvelles,
Traverse les rochers, s'enfonce dans les forts,
Met les Chiens en défaut, & trompe leurs efforts.
Mais à tous ces détours leur troupe accoutumée,
Est par cette erreur même au combat ranimée.
Enfin le cerf forcé tombe sur ses genoux;
Ses pleurs tentent en vain d'adoucir leur courroux.
A déchirer son corps chacun d'eux met sa gloire,
Et pour eux, s'il n'expire il n'est point de victoire.
Un Sanglier ardent, de sa bauge élancé,
Par des chiens courageux est vivement pressé.
Il fuit, & sa terreur d'abord paroît extrême;
Mais, terrible à son tour, il les poursuit lui-même.
Intrépide il s'arrête, & fumant de courroux,
Contre un chêne acculé, seul il fait tête à tous;
Ses yeux sont pleins de sang, il écume de rage,

Sa dent s'aiguise encore à force de carnage :
En vain vos champions redoublent leurs efforts;
Le champ reste couvert de blessés & de morts.
Volez à leur secours, le monstre prend la fuite;
A deux Chiens vigoureux confiez sa poursuite.
Ils s'élancent, déja leur courage irrité
Vous livre l'ennemi par l'oreille arrêté.
Toute la meute accourt, & par mille blessures;
De son sang altérée y lave ses injures.
Il frémit, il s'agite; après de longs combats
L'épieu couronne enfin vos jeux par son trépas.
Du Loup pernicieux la poursuite sanglante
Est plus utile encore, & n'est pas moins brillante.
Les timides Chevreuils, les Taureaux furieux
Offrent à votre ardeur des exploits glorieux.
Que les guerriers, les grands, les maîtres de la Terre
S'exercent à ces jeux, images de la guerre;
Que leur loisir utile écarte des guérets:
La nuisible fureur des hôtes des forêts:
Pour vous, loin de ces jeux, occupés & tranquilles,
Vertueux Laboureurs chérissez vos aziles;
Vos travaux sont vos biens, qu'ils bornent vos desirs;
Heureux si vos devoirs sont aussi vos plaisirs!

FIN du cinquieme Chant.

OBSERVATIONS

SUR LE

CINQUIEME CHANT.

PAGE 191. *Le Chevreuil & le Cerf, quoiqu'au Renne ils ressemblent,*

La chair du Chevreuil est très-bonne : celle du Cerf remplace au besoin la viande de boucherie; sa corne sert à divers usages. Le cuir du Buffle est dur, épais; on l'emploie utilement. Le sang du Bouquetin est un excellent remède pour diverses maladies.

Ibid... *O toi! qui l'appellant d'un buisson enflammé,*

Tandis que Moyse conduisoit les brebis de Jéthro ou Raguel son beau-père, Dieu lui apparut dans un buisson ardent, sur le mont Horeb, dans le pays de Madian. On sait qu'il avoit reçu le don de prophétie, & que Dieu lui ordonna de conduire son peuple dans la Terre promise. Lui-même lui inspira ces Cantiques sacrés qui contiennent des idées & des expressions si sublimes & si dignes de la divine Majesté. Moyse vivoit plus de six cents ans avant Homère; ainsi on ne peut douter qu'il ne soit le plus grand & le plus ancien des Poëtes.

Ibid... { *Si de riches moissons, si les fruits les plus beaux*
Excitent vos desirs, élevez des troupeaux.

De tous les travaux champêtres, la nourriture des animaux est le plus lucratif. *Propter quod*, dit Columelle, *nomina quoque & pecunia & peculi tracta videntur à pecu, quoniam id solum veteres possederunt. Apud colonos alia res uberior nulla est, ut etiam M. Cato credidit, qui consulenti*

quam partem rei rusticæ exercendo, celeriter locupletari posset, respondit si bene pasceret rursusque interroganti quid deinde faciendo satis uberes fructus percepturus esset, affirmavit si mediocriter pasceret. (Colum. de Re Rust. lib. VI, in proœm.)

Page 191... *Ainsi que les Sujets les Rois étoient Pasteurs;*

On sait que l'Egypte a eu des Rois Pasteurs. Cette profession étoit parmi les Anciens la plus noble de toutes. Les Livres saints suffiroient pour nous l'apprendre. Job, Abraham, Laban étoient des Pasteurs & des Princes puissans. Les richesses des premiers Rois de la Grèce consistoient en troupeaux. Ils étoient conduits par les personnes les plus distinguées, & même par les enfans des Rois. Les anciens Poëtes, pour nous donner une grande idée des richesses des Rois, les appellent πολύαρνας, πολυμήλους, πολυβούτας. L'Odissée fait mention en plusieurs endroits, des troupeaux d'Ulysse, & l'Énéide de ceux du vieux Roi Latinus, fils de Faunus. Varron observe que : *Poetæ ipsas pecudes, propter caritatem, aureas habuisse pelles tradiderunt; ut Argis Atreus, quas sibi Thyestem subduxe queritur; ut in Colchide Æeta, ad cujus arietis pellem profecti regio genere Argonautæ; ut in Libyâ, ad Hesperidas, unde aurea mala, id est secundùm antiquam consuetudinem, capras & oves, quas Hercules ex Africâ in Græciam exportavit : ea enim suâ voce Græci appellarunt μῆλα.* (Var. de Re Rust. lib. II, cap. 1.)

Page 192... *Le Renne impétueux traîne les froids Lapons;*

Cet animal qui ressemble assez à un Cerf pour la figure, est la principale richesse des Lapons. Il est agile & infatigable; il traîne des voitures, & fait jusqu'à trente lieues par jour sur la terre ou sur les glaces épaisses de la Laponie. Sa chair & le lait abondant qu'il donne, fournissent la nourriture des habitans, & de sa peau ils font leurs habits. La quantité des Rennes que possède un Lapon, est la mesure de ses richesses.

Ibid... *Sur des côteaux rians élevez vos haras,*

L'expérience apprend que la nature des pâturages & les qualités du terroir & du climat où l'on établit les haras,

font les principales caufes des bonnes ou mauvaifes qualités des Chevaux. Ceux qui font élevés dans les pays chauds, font ordinairement légers & vigoureux : ceux des pays froids, & notamment les Chevaux de Frife & de Hollandé, font d'un tempéramment humide ; ils croiffent en hauteur & en épaiffeur, mais ils ont peu de nerf & de courage.

Page 193. *Tels font les prés d'Hiefme & ceux de la Garonne*

Hiefme eft une maifon royale près de la petite ville du même nom, fur les limites de la Normandie & du Perche, où font établis les haras du Roi.

Ibid... *Tels fe montrent encor les rivages du Rhône.*

L'Hiftoire nous apprend que les Romains avoient établi beaucoup de haras fur les bords du Rhône. La meilleure cavalerie des armées Romaines étoit tirée des Gaules. Céfar qui foumit ces provinces, fe fervit toujours dans la fuite de la cavalerie Gauloife. Horace parle avec diftinction des Chevaux Gaulois :

> .... *Gallica nec lupatis*
> *Temperet ora frænis.* Lib. I, od. VIII.

Page 194. { *Que d'un poil diftingué la plus noble couleur*
Embelliffe fa robe & marque fa valeur ;

Quelques Auteurs penfent que la différence du poil n'eft qu'un jeu de la Nature, & que *de tout poil il y a de bons Chevaux.* La plupart fondés fur l'expérience, affurent que ces marques extérieures font liées avec le tempéramment des Chevaux. Il femble que ceux-ci ont pour eux la règle, & les premiers une exception dont les exemples ne font pas extrêmement rares. Je ne prétends pourtant pas juftifier les excès de quelques Auteurs & de quelques Curieux dont les idées fur les conjectures qu'on peut tirer de ces différentes marques font fouvent très-frivoles.

Page 194. *Un ardent Etalon plein de force à ſept ans*,

Si l'Etalon eſt Eſpagnol ou Barbe, on attend pour l'employer, qu'il ait ſept ans faits. On fait ſervir les autres à ſix. Ils peuvent être utiles dans les haras juſqu'à vingt ou même vingt-cinq ans; mais il eſt mieux de les réformer vers la ſeizième ou dix-huitième année. Leur vigueur commence alors aſſez ſouvent à diminuer. On peut faire couvrir la Jument à l'âge de quatre ou cinq ans, & on doit la retirer vers la quatorzième ou la quinzième année.

Ibid. . . *Mais modérez ſes feux, & qu'à douze maîtreſſes*

Un bon Etalon pourroit abſolument ſuffire à vingt Jumens, mais dans les haras bien gouvernés on eſt dans l'uſage de ne leur en donner que dix ou douze.

Ibid. . . *Souffre de l'Etalon l'approche impétueuſe*;

Tous les Auteurs qui ont écrit ſur les haras, s'étendent beaucoup ſur la manière de faire couvrir les Jumens. La méthode la plus ordinaire & la plus ſûre eſt de les faire couvrir en main. La jalouſie & la fureur forment le caractère de ces animaux:

Scilicet ante omnes furor eſt inſignis equarum.
Virg. Georg. lib. III.

C'eſt cette paſſion furieuſe qui a fait dire que les Jumens conçoivent du vent. Columelle ne s'eſt pas garanti de cette erreur. (*Columel. lib. VI, cap. 7.*) Varron rapporte un fait bien ſingulier. Un Etalon ne voulut jamais saillir une Jument qui étoit ſa mère. Celui qui le conduiſoit, voila, pour le tromper, la tête de la Jument; mais l'Etalon l'ayant reconnue, ſe jetta ſur ſon conducteur, & le déchira à belle dent. (*Var. lib. II, cap. 7.*) Quand on ne fait pas couvrir en main, on conduit les Jumens dans un enclos où l'on introduit l'Etalon. On l'y laiſſe ordinairement quatre ou cinq ſemaines après quoi on le retire.

Page 195. *Onze mois sont passés, le Poulain voit le jour;*

Les Jumens portent ordinairement onze mois & quelques jours, & quelquefois douze mois.

Page 197... *De la Lionne unie au Tigre impétueux*

J'ai suivi l'opinion ancienne & commune, que la Panthère ou le Léopard est une espèce métive, provenue du mélange du Lion & du Tigre. (*Linné.*) Je n'ignore pas que quelques Nomenclateurs & Naturalistes modernes regardent la Panthère comme une espèce distincte, & que M. de Buffon, après bien des siècles, vient de la dépouiller du nom de *Léopard*, pour le donner à un animal du Sénégal & de la Guinée que les Anciens n'ont jamais connu. (*Hist. Nat. de* M. de Buffon, *description de la Panthère.*)

Ibid... *D'un nœud qui la trahit la Nature irritée,*

Quelques auteurs, entr'autres Denys & Magon cités par Varron, ont écrit que les Mules devenoient fécondes dans l'Afrique. Columelle (*lib. VI. cap.* 3.) rapporte leur sentiment, & il paroît l'adopter; mais c'est une fable que l'expérience a démontrée dans tous les temps & dans tous les lieux.

Ibid... *Les Mulets, les Jumarts qu'elle n'adopte pas.*

Le Jumart est produit par un Taureau & une Anesse, ou par un Ane & une Vache, ou même par un Taureau & une Jument. Il n'est ni aussi utile ni aussi recherché que que le Mulet. M. de Buffon croit que le Jumart est un être chimérique & qu'il n'a point d'objet réel. On peut se convaincre aisément du contraire, en voyant celui qu'on conserve à l'Ecole vétérinaire, qui est très-caractérisé.

Ibid... *Le Mulet reconnoît une Jument pour mère;*

Le Mulet naît d'un Ane & d'une Jument, ou d'un Cheval & d'une Anesse. Ceux-ci étoient appellés par les Romains, *Hinni.* (*Varron. lib.* II, *cap.* 8.) Mais ils sont or-

dinairement vicieux & moins estimés que les autres. C'est ce qui a fait dire à Mécène,

Hinno me videas stigosiorem.

Varron & Columelle ont pensé de même : *Nullum est in hoc pecore aut animo aut formâ præstantius quàm quod seminabit asinus.* (Columel. lib. VI, cap. 37.)

Page 197. *Rhodès, Potiers, Saint-Flour, élèvent ces haras.*

Les haras du Poitou sont les plus considérables du royaume. Dans le Mirebalais, on emploie pour Etalon une espèce de Baudet d'une force extraordinaire, & dont la passion est si violente qu'on le tient toujours enchaîné. Il n'est utile que pour la génération. Il n'a point d'autre nom dans ce pays que celui de *l'Animal.*

Page 198. *Dans les champs où jadis combattit le Teuton,*

La Camargue, *Campus Marii.* C'est là que Marius établit les troupes pendant la guerre des Cimbres & des Teutons. Il fit couper le Rhône pour retrancher son camp & pour faciliter le transport des vivres. Il reste encore des vestiges de la *Fosse Mariane*, auprès du village de Fos qui en a retenu le nom. La Camargue forme une espèce d'île. On y voit les Bœufs les plus puissans de toute l'Europe. Le Taon, dont il est ici question, est fort connu & fort dangereux. Il désole les troupeaux & les Bœufs qui quelquefois meurent de ses piqûres. Les Bergers ont grand soin de renfermer pendant les grandes chaleurs les troupeaux, dont le nombre est fort considérable dans la Camargue. On y a établi des haras de Chevaux vifs & robustes, mais assez ordinairement vicieux.

Page 199. *J'ai vu, pour préparer ces ouvrages rustiques,*

La Ménagerie, les Laiteries de Sceaux, de Chantilly, &c.

Page 200. *Craignez, si par vos loix elle n'est arrêtée,*

Les veaux doivent être coupés fort jeunes, suivant Columelle. (*lib. VI, cap. 26.*) Varron veut qu'on attende

jusqu'à deux ans. (*Var. lib. II, cap. 5.*) J'ai cru pouvoir me servir indifféremment & sans inconvénient des noms de *Bœufs* & de *Taureaux*. Je n'ai fait en cela qu'imiter Virgile.

Page 200... *De quels cris, de quel deuil remplissois-tu Memphis ?*

Personne n'ignore qu'à Memphis, les Egyptiens adoroient un Bœuf, & qu'ils avoient élevé à ce Dieu un temple magnifique. D'autres villes s'étoient fait des Dieux d'une Brebis, d'un Bélier, d'un Chien, d'un Oignon, d'un Serpent, d'un Crocodile, &c. On sait aussi que les Grecs qui avoient tiré leur religion des Egyptiens, l'avoient accommodée à leur génie & à l'histoire de leur pays. Pan fut le Dieu des Pasteurs & des Troupeaux. Ils étoient aussi consacrés à Apollon qui avoit gardé les troupeaux d'Admète sur les bords de l'Amphryse, fleuve de Thessalie.

> .... *Et te memorande canemus*
> *Pastor ab Amphryso*......... Virg. Georg. III.

Sylvain étoit aussi regardé parmi les Grecs, comme un Dieu des troupeaux. Ils lui consacroient des bois aussi-bien qu'aux Satyres.

> *Est lucus*....................
> *Sylvano fama est veteres sacrasse Pelasgos,*
> *Arvorum pecorisque Deo*....... Virg. Æneid. lib. VIII.

Page 201. *Il fait tout votre prix, toisons de Ségovie.*

Les plus belles laines de l'Europe sont celles de la Castille vieille, & particulièrement celles de Ségovie, ville épiscopale de cette province, qui en fait un très-grand commerce.

Page 202. *Il est même des lieux par le Soleil brûlés,*

Les Moutons craignent la gr[illegible] chaleur. C'est l'usage des pays chauds de les envoye[illegible] endant l'Eté dans les

montagnes ; il étoit pratiqué dès le temps de Varron. *Mihi greges in Apuliâ hybernabant, qui in Reatinis montibus æstivabant.* (Varron, lib. II, cap. 2.)

Page 202... *L'Espérou voit alors, de la plaine bannies ;*

C'est une montagne très-connue des Cevenes, au pied de laquelle est située la petite ville du Vigan. Elle est célèbre parmi les Naturalistes & les Botanistes, qui ont fait des Dissertations curieuses sur les choses extraordinaires qu'on y remarque. On a prétendu que les Chevaux se sont déferrés en traversant certains endroits de cette montagne. Ce fait, s'il est vrai, est trop légèrement attribué par les uns à des mines cachées, & à la matière subtile, & par d'autres à une herbe pourvue de la vertu magnétique, qui attire le fer. On amène pendant l'Eté un grand nombre de troupeaux, de la plaine sur cette montagne. Son sommet est très-agréable ; on y trouve une vaste plaine couverte de bois, où on est étonné de voir couler un ruisseau, quoiqu'on n'aperçoive dans les environs aucune montagne plus élevée. Ce lieu, propre à l'Herborisation, est fréquenté utilement par les Botanistes. Les Professeurs en Médecine de Montpellier y conduisent toutes les années leurs Etudians ; ils leur font sur-tout parcourir la partie de la montagne appellée dans le langage du pays *l'Ort de Dieou*, c'est-à-dire *le Jardin de Dieu*, à cause du nombre & de la beauté des plantes & des fleurs qu'on y remarque. J'ai vu du haut de l'Espérou un orage se former vers le milieu de la montagne, la pluie tomber & le tonnerre éclater, tandis que le Ciel étoit serein sur le sommet, qui étoit éclairé du Soleil.

Page 203. { *Tels sont dans l'Armorique & dans les bois d'Ardennes*
Les Moutons recherchés des Provinces lointaines. }

J'ai déjà parlé de la forêt des Ardennes ; on y nourrit d'excellens Moutons. Ceux de Ganges, petite ville du bas Languedoc, à sept lieues de Montpellier, sont élevés différemment. On a soin pour les engraisser & les rendre plus délicats, de les nourrir à la main avec des chataignes, du pain, & les restes de la table.

Page 203. *Près des murs de Salon s'étend un champ pierreux.*

Entre Arles & Salon est une fort grande plaine appellée la *Crau*. Elle est entièrement couverte de pierres. Les Anciens l'appelloient *Campi Lapidei*. La Fable raconte que deux Geans, *Albion* & *Bergion*, fils de Neptune, combattirent en ce lieu contre Hercule ; qu'ayant épuisé ses traits, Jupiter fit pleuvoir une grêle de grosses pierres dont Hercule se servit pour terrasser les Géans, & qu'elle couvrit cette vaste campagne. *Campi lapidei Herculus præliorum memoriâ insignes* (*Plin. Hist. lib. III, cap. 1.*) On y fait paître un grand nombre de troupeaux qui vont chercher jusques sous les pierres l'herbe qu'elles cachent. Sa salûre & son goût contribuent principalement à former ces Moutons & ces Agneaux distingués qu'on appelle *Agneaux de Camp.*

Page 204... *Tels sont de Présalé les divers pâturages.*

Il y a sans doute des prés salés en Picardie, en Bretagne, en Languedoc, &c. & sur les côtes de presque toutes nos Provinces. Mais le nom de *Présalé* a été attribué exclusivement par l'usage à un terrein du côté de Dieppe, le long des côtes de Normandie, qui n'est pas d'une grande étendue. La mer y séjournoit autrefois, & l'inonde encore de temps en temps dans les hautes marées. Il y naît des herbes naturellement salées qu'on fait paître aux Moutons. Ils s'engraissent promptement dans ces pâturages, & leur chair y contracte un goût relevé. On les appelle *Moutons de Présalé.*

Page 205. *Remplit de ses combats les forêts du Ménale.*

Montagne d'Arcadie consacrée au Dieu Pan.

Pan ovium custos tua si tibi Mænala curæ,
Adsis : ô Tegeæ favens, ... Virg. Georg. I.
Mœnalus argutumque nemus, pinosque loquentes,
Semper habet semper pastorum ille audit amores. Id Ecl. VIII.

Page 205. *L'Ismare dans ses bois, & l'Hebre sur ses bords.*

Montagne de Thrace sur laquelle Orphée attiroit au son de sa lyre les bêtes féroces, les arbres, les rochers.

Miratur & Ismarus Orphea. Virg. Eclog. VI.

L'Hébre, fleuve de Thrace, où les Bacchantes jetèrent la tête d'Orphée, aujourd'hui *la Mariza.*

.... Caput à cervice revulsum,
Gurgite cum medio portans Œagrius Hebrus,
Volveret................. Id. Georg. VI.

Linus étoit fils d'Apollon & de Terpsicore, & le maître d'Orphée.

Ibid... *Du milieu de ses eaux la sensible Aréthuse*

Fontaine de l'île d'Orthygie près de la Sicile. Théocrite étoit de Syracuse.

Ibid... *N'allez pas exiger, d'un faux espoir séduit,*

C'est un abus de faire couvrir deux fois les Brebis dans le cours d'une année. Elles ne desirent en général le Bélier qu'une fois. Il faut l'amener au mois de Septembre, afin que la Brebis qui porte son fruit cinq mois, puisse le donner au mois de Février.

Ibid... { *On l'écarte d'abord; une main salutaire*
Jette du premier lait le funeste poison,

Le premier lait des mères donne des maladies aux Agneaux & leur est funeste: *Prius exiguum emulgendum est (lac) quod Pastores colostram vocant; ea, nisi aliquatenus emittatur, nocet agno.* (Colum. lib. VII, cap. 3.)

Ibid... *Sur les pas des Brebis qu'il coure au pâturage,*

On attend que l'Agneau ait deux mois ou environ, pour lui laisser suivre le troupeau.

Page 206. *Mais dès qu'à vos Agneaux la jeunesse fougueuse.*

Il faut pour couper les Agneaux qu'ils aient cinq ou six mois.

Page 207. *Le Pastel dans les mains assurant les couleurs,*

Le Pastel ou Guesde, dont l'espèce la plus estimée naît en Languedoc, fait un bleu beau & azuré. Il est en même temps la baze d'un très-grand nombre de couleurs.

Ibid... { *Tel que cette toison, qu'en les multipliant,*
Nous pourrions obtenir des Chèvres d'Orient.

Les Chèvres d'Asie & d'Afrique fournissent ces beaux poils dont on fait les camelots.

L'opinion commune est que les Chèvres du Levant transportées dans nos climats s'abâtardissent. Des essais faits avec succès en Provence, à Lyon & en Touraine, où on a élevé de petites chèvres d'Angora, qui y ont multiplié sans abâtardir la magnifique qualité de leur poil, établissent le contraire. Ces petits animaux sont familiers, & se nourrissent de tout indifféremment, même des dépouilles du jardinage.

Ibid... *Et la Brebis nous donne un lait moins salutaire.*

Les Chèvres ont une source intarissable de lait. Elles portent quatre mois & donnent ordinairement deux Chevreaux à chaque portée.

Ibid... *De sa nuisible dent n'éprouvent le venin,*

On ne sauroit trop recommander d'éloigner les Chèvres des vergers, des jardins, des vignes & des oliviers. Varron, Columelle, Virgile & tous les Anciens ont donné ce précepte. Elles ont été nommées *Capræ a carpendo.* (*Varr. lib. II, cap. 5*) Leur salive, leur morsure & leur haleine même sont regardées comme venimeuses & mortelles pour les arbres fruitiers. Les montagnes & les bois sont le séjour qui leur convient : il est conforme à leur naturel qui les porte toujours à grimper. Ce précepte est si essentiel, qu'il

qu'il eſt devenu l'objet des Loix. On trouve pluſieurs arrêts de règlement du Conſeil ſur cette matière.

Page 208 ... *Les fureurs de l'amour, avec lui preſque nées ;*

Voici comment s'exprime Columelle ſur ce ſujet : *Eſt autem (Caper) menſium ſeptem ſatis habilis ad procreandum, quoniam immodicus libidinis, dum adhuc uberibus alitur, matrem ſtupro ſupervenit, & ideo celeriter & ante ſex annos conſeneſcit, quòd immaturâ libidine primis pueritiæ temporibus exhauſtus eſt ; itaque quinquennis parum idoneus habetur fœminis implendis.*

Ibid ... *Fatigué de plaiſirs, & jamais aſſouvi.*

C'eſt la traduction littérale du fameux vers de Juvénal, au ſujet de Meſſaline, dans la ſixième Satyre :

Et laſſata viris, necdum ſatiata receſſit.

Ce Satyrique peint dans cet endroit avec les couleurs les plus vives & les plus fortes, la débauche de l'Impératrice courtiſane.

Page 209 ... *Féconde pluſieurs fois dans le cours d'une année ;*

La truie porte neuf ſemaines & quelques jours, & met bas quatre à cinq fois par an. On en a vu qui ont donné juſqu'à quinze ou ſeize pourceaux à la fois. On ne peut trop admirer l'extrême fécondité d'un animal ſi utile.

Ibid.... { *La faim la rendroit ſourde au cri de la Nature ;*
Ses enfans méconnus deviendroient ſa pâture. }

L'impatience de manger eſt ſi grande dans les truies, qu'elles dévorent leurs petits, ſi on n'a ſoin de prévenir leur effroyable voracité, en ne leur laiſſant jamais deſirer leur nourriture. (*Colum. lib. VII, cap. II.*) Il eſt vrai que cette extrême avidité eſt un préſent de la Nature, qui rend ces animaux propres à s'engraiſſer très-promtement. Ils peuvent même acquérir une graiſſe qui tient du prodige. Var-

l'on rapporte, à ce sujet, un fait presque incroyable. Il assure avoir vu dans l'Arcadie, une truie si grasse qu'elle ne pouvoit se lever, & qu'une souris, après avoir rongé sa chair, s'y étoit logée & y avoit fait ses petits. (*Var. lib. II, cap. 4.*)

Page 209... *J'y cherche d'autres biens, des troupeaux plus féconds.*

On entend parler ici des troupeaux des Indes. Les animaux y sont plus grands & plus féconds que les nôtres. Chomel, dans son Dictionnaire Économique, assure qu'on en a transporté la race en Hollande & dans le Poitou, & qu'ils y ont si bien réussi que le revenu qu'on en retire, est presque le double du produit des troupeaux ordinaires.

Page 210... *La France ignoroit l'Art dont à Rome les Sages.*

Columelle fait mention de la Médecine vétérinaire. Il dit (*lib. VI, cap. 3.*) *Veterinariæ Medicinæ prudens esse debet pecoris Magister.*

Ibid... { *Les regards de* LOUIS *lui redonnent la vie.*
Nos Sages à leur tour excitent l'industrie;

Les Ecoles de Médecine vétérinaire établies à Lyon & à Paris, auxquelles M. Bourgelat, Directeur général, a consacré l'étude & les travaux de plus de trente années.

Ibid... { *Celui que je préfère est d'une taille énorme;*
Et porte avec orgueil une tête difforme.

Tel est le chien qu'on emploie pour garder les troupeaux en Languedoc, en Provence, en Roussillon, & dans nos provinces méridionales. Armé d'un collier garni de pointes de fer, il ne laisse au loup aucune prise; il se défend, & quelquefois il l'attaque. Sa figure est représentée dans l'estampe du frontispiceOn l'appelle *chien de parc, chien de Berger.* Dans la Bourgogne, la Champagne, l'Isle-de-France, la Picardie & d'autres provinces septentrionales, on confie la garde des troupeaux à de petits chiens dont le museau est éfilé. La diversité de ces usages vient sans

doute de ce que dans ces provinces on voit beaucoup moins de loups que dans les autres. Mais il sera toujours vrai que si le chien est petit, tant mieux pour le loup, tant pis pour le troupeau, & que s'il est grand & armé d'un collier, tant mieux pour le troupeau, tant pis pour le loup.

Les Anciens se servoient de ces chiens, plus grands que nos grands mâtins. Homère en parle dans l'Odyssée; Théocrite a peint ceux du roi Augias, dans l'Idylle XXV. où Hercule raconte sa victoire sur le lion de Némée : elle a pour titre Ἡράκλης λεοντόφονος, ἢ Αὐγείου κλῆρος c'est-à-dire, *Hercule vainqueur du lion*, ou *la richesse d'Augias*. Ces chiens nés dans l'Albanie, dans l'Epire, dans la Laconie sont la race primitive de tous les chiens. Virgile en recommande l'éducation (*Georg. lib. III.*)

Veloces Spartæ catulos, acremque Molossum
Pasce sero pingui. Numquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos à tergo horrebis Iberos.

Pline (*Hist. nat. lib. VIII.*) rapporte qu'un de ces chiens donné par le roi d'Albanie à Alexandre, qui étoit dans l'Inde, combattit contre un lion, ensuite contre un éléphant, & qu'il terrassa l'un & l'autre.

FIN des Observations sur le cinquième Chant.





CHANT SIXIEME.

TEL, qu'approchant du terme où ſon ardeur le guide;
Le voyageur aſſis ſur un ſommet rapide,
Laſſé d'un long chemin, tranquille obſervateur,
Des monts qu'il a franchis meſure la hauteur;
Tel prêt d'atteindre au but de la route épineuſe,
Où j'oſai diriger ma courſe audacieuſe,
J'aime à conſidérer, aux dangers échappé,
Les bords du précipice & le roc eſcarpé.
Je vois les Laboureurs, à mes leçons dociles,
Cueillir dans leurs guérets des moiſſons plus fertiles;
Plus loin la vigne étend ſur les côteaux voiſins
Ses ſarmens fatigués du poids de ſes raiſins.
Les bois portent aux Cieux leurs têtes faſtueuſes;
Les jardins ſont ornés de tiges fructueuſes;
Les parterres rians ſe couronnent de fleurs;
Les prés ſont émaillés des plus vives couleurs;
De troupes d'animaux ſous vos loix raſſemblées;
Les guérets ſont couverts, les plaines ſont peuplées;
Plus près de vous encore, à ces riches troupeaux
Vous pouvez ajouter des Cytoyens nouveaux,
Et dans une cour vaſte & ſous vos toits ruſtiques;
Faire naître, & nourrir des oiſeaux domeſtiques,

Qui des champs avec vous partageront les grains ;
Et feront à leur tour le prix de vos festins.
  Lorſque le Créateur eut raſſemblé les ondes ;
Sa voix ſe fit entendre ; il les rendit fécondes,
Et leur ſein mit au jour les habitans divers
Qui nagent ſous les eaux, qui planent dans les airs :
L'Homme vit loin de lui ſe perdre dans la nue
Ces farouches oiſeaux dont la ſerre crochue
Verſa le premier ſang qui coula ſous les Cieux.
Ta bonté, Dieu puiſſant, rapprocha de nos yeux
Ce Peuple aërien dont la vive allégreſſe
Chante la liberté, la joie & la tendreſſe.
Le docile Serin, l'amoureux Roſſignol,
Juſques au haut des airs ne portent point leur vol :
Ils peuplent nos jardins, nos vergers, nos bocages,
Et nos plus doux concerts imitent leurs ramages.
Tu plaças ſous nos yeux ces oiſeaux familiers
Qui viennent habiter nos cours & nos foyers.
La Poule près de nous aima d'être captive ;
La Colombe y fixa ſon aîle fugitive.
  Si le Ciel dans ce jour ſeconde mes efforts,
J'entreprends de chanter, dans les plus foibles corps
Ennoblis par ma voix, & pour vous admirables,
Des Peuples courageux, des chefs infatigables ;
Et de vingt Nations vous verrez à la fois
La police, les mœurs, les combats & les loix.
  Par l'Homme protégée, à ſes ordres docile,
La Poule eſt des oiſeaux pour lui le plus utile.
Les champs ſont ſa patrie ; elle veut qu'un contour
Environné de murs défende ſon ſéjour.
Une demeure étroite en ces lieux eſt conſtruite ;
Et ſous cet humble toît un Peuple entier habite.
Que les murs ſoient polis, & pour leurs nids féconds ;

Que la pierre ou le bois y forment des cloisons.
Vous pouvez employer pour les mêmes usages
Un osier façonné, disposé par étages.
Chacune a son asile : elle aime à l'usurper,
Elle chasse l'oiseau qui viendroit l'occuper.
De l'un à l'autre mur des branches attachées,
Sont des lits suspendus, où dans la nuit perchées ;
Elles goûtent en paix un repos assuré.
Qu'un vase par vos mains pour elles préparé
Donne à leur soif une eau souvent renouvelée,
Qui d'un impur limon ne soit jamais troublée.
Pour le gouvernement de ces troupeaux aîlés
De grossiers Villageois ne sont point appelés.
Je veux des soins plus doux, & des mains plus légères.
Nos cours sont vos états, soigneuses Ménagères :
C'est par vous qu'en ces lieux règne la propreté ;
Vous y maintenez l'ordre & la salubrité.
Chaque jour aux oiseaux vous portez la pâture ;
Vous rassemblez les œufs épars à l'aventure.
Les uns gardés pour nous, sous différens apprêts,
D'un seul mets déguisé nous feront mille mets ;
Les autres sous le sein d'une mère choisie,
Seront par sa chaleur appelés à la vie.
Des Gelines qu'en foule a produit l'Univers,
Vous pouvez rassembler tous les genres divers.
Voyez celle que pare une crête orgueilleuse,
Celle que sa grosseur rend lourde & paresseuse :
L'une sur des pieds longs s'élève fièrement,
L'autre sur des pieds nains rampe légèrement :
Portée en nos climats, une race Africaine,
Sous le blanc de sa peau cache des os d'ébène ;
Cette autre a sur la tête un panache éclatant ;
Celle-là porte aux pieds un plumage flottant,

L'azur, le noir, l'argent & l'or qui les varie,
Et leur plume frisée indique leur patrie.
Que le Coq, de ses sœurs & l'époux & le Roi,
Toujours marche à leur tête & leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le Coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps & ses aîles;
Dore son cou superbe, & flotte en longs cheveux:
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux:
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance, & se recourbe en ombrageant sa tête.
Des Grecs & des Romains autrefois révéré,
Le Coq étoit des Dieux l'interprète sacré.
On crut qu'ils l'inspiroient, & par lui les Augures
Déterminoient le sort & les choses futures.
Le Peuple, le Sénat délibéroient en vain,
Le Coq changeoit les loix & fixoit le destin.
J'omets ses vains honneurs, je chante ses services.
Lorsque du jour, l'Aurore apportant les prémices,
Blanchit de sa lumière & les monts & les toîts,
Du Héraut du Soleil vous entendez la voix:
Il l'appelle, il l'annonce & lui rend son hommage;
Des heures de la nuit son chant fait le partage;
Il en marque le cours & celui du sommeil,
Il fixe le travail, le repos, le réveil;
Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
Sa tendresse toujours active & vigilante
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.
Il aime à leur offrir la pâture cachée

Que son pied scrutateur sous la terre a cherchée.
Limitez son domaine & modérez ses feux :
Quinze épouses d'un Coq doivent borner les vœux.
Dans ces Etats jaloux on cabale, on conspire;
L'ambition, l'amour, une Hélène, un Empire
Appellent aux combats deux superbes rivaux;
Leurs transports furieux, leurs efforts sont égaux.
Elevés sur leurs pieds, & s'excitant de l'aîle,
Ils se heurtent; du choc l'un & l'autre chancelle.
Le bec & l'éperon blesse & perce leur flanc;
Déjà la plume vole, on voit couler le sang.
Enfin de son rival forçant la résistance,
Le vainqueur le terrasse & sur son corps s'élance.
De l'aîle il s'applaudit; ses champs victorieux
Célèbrent son triomphe, & percent jusqu'aux Cieux.
Il appelle à grands cris les épouses conquises,
Et seul il règne en paix dans les deux Cours soumises.
L'autre par son amour, par sa valeur trompé,
Abandonne en courroux son Empire usurpé.
D'un rival odieux il fuit la tyrannie,
Et va cacher sa rage & son ignominie.
Quelquefois la discorde & la sédition
Divisent à la fois toute la Nation.
Les chefs par leur exemple animent le courage:
Accourez, menacez du geste & du visage
Vous verrez dans l'instant céder à votre aspect
La discorde à la paix, la fureur au respect.
Ainsi, quand dans nos murs une subite audace
Soulève & met en feu la vile populace,
Tout respire soudain le tumulte & l'horreur;
Ce que la main saisit, tout arme la fureur.
Si ce Peuple aperçoit un mortel vénérable,
Que son rang, sa vertu lui rendent respectable,

On se tait, on l'écoute, & ses discours vainqueurs
Commandent aux esprits & captivent les cœurs.
Pour arrêter le cours de ces guerres cruelles,
Quand vous verrez le chef qui conduit les rebelles,
Voltiger dans les rangs, & rendre audacieux
Un timide troupeau, par des cris factieux;
Dévouez à la mort cette tête coupable,
Vous ramenez la paix, son empire est durable;
Et la Poule sensible à vos soins bienfaisans,
Vous offre chaque jour ses tributs renaissans.
J'en excepte le temps où la mue annuelle
Couvre l'oiseau changeant d'une plume nouvelle.
Un germe dans son sein, prêt d'éclore & caché,
Fait tomber les tuyaux du plumage séché;
Il naît, & dans ses traits le plus souvent rappelle
De celui qu'il remplace une image fidelle.
De l'uniformité dans ses jeux quelquefois
La Nature se lasse, & déroge à ses loix.
Le Passereau de l'Inde aux aîles azurées,
Reparoît à nos yeux sous des plumes dorées.
De la Poule & du Coq le nouveau vêtement
Change aussi quelquefois son premier ornement;
Et celle dont l'argent brilloit avant la mue,
Sous un plumage noir vous devient inconnue.
L'adroit Américain, dans ses changeans attraits,
Embellit la Nature, & surprend ses secrets.
Quand cet hôte de l'air que notre voix inspire,
Et qui redit toujours ce qu'il nous entend dire,
A son dépouillement est déjà préparé,
Son maître le prévient; il imprime à son gré
Usurpateur heureux des droits de la Nature,
Des couleurs qu'il choisit la brillante teinture.
Dans ces jours de foiblesse, inquiet & surpris,

Le triste oiseau languit ; ses sucs & ses esprits
Que la Nature occupe à former son plumage,
Ne peuvent plus couler pour aucun autre usage.
Ils ont tous oublié leurs ramages touchans,
Le Perroquet sa voix, le Rossignol ses chants.
Par ses dons journaliers, la Géline impuissante
De son maître affligé ne remplit plus l'attente.
Le vulgaire aux frimats impute ce malheur ;
L'Hiver en est l'époque, il n'en est point l'auteur.
En vain vous lui donnez pour des maux incurables
Une chaleur amie & des mets favorables ;
De sa ponde féconde interrompant le cours,
La mue à vos desirs rend vains tous les secours.
Si, pour la dépouiller plus tôt de sa parure,
Votre art fait prévenir & forcer la Nature,
Ses dons en divers temps à votre gré rangés,
Dans toutes les saisons vous seront partagés.
Enfin les Aquilons au souffle du Zéphyre
De la terre & des airs abandonnent l'empire.
Ce souffle créateur ranime l'Univers,
Les oiseaux amoureux commencent leurs concerts,
Et flattés de l'espoir d'une race future,
De leurs nids suspendus ils forment la structure.
Ce soin rend moins cruels & l'Aigle & le Vautour ;
Le Poisson sous les eaux sent les feux de l'amour :
Le Tigre & le Lion, sous l'ardeur du tropique,
De leurs rugissemens épouvantent l'Afrique.
Tout est plein de l'amour, l'air, la terre, les eaux ;
Par lui tout est peuplé de citoyens nouveaux :
Ainsi qu'eux dans l'enfance, & les fleurs & les plantes
Forment des sucs laiteux pour des races naissantes.
C'est aussi dans ce temps que la Poule à grands cris
Redemande les œufs qui lui furent ravis.

Elle aſpire à remplir le doux emploi de mère.
Ne cédez pas trop tôt à ce vœu téméraire :
L'œuf doit être éprouvé, ſa groſſeur & ſon poids,
Signes d'un germe heureux, fixeront votre choix.
Mais ſa légèreté comme ſa petiteſſe,
En décèlent le vice, & marquent ſa foibleſſe.
Ces triſtes avortons ſont l'inutile fruit
Q'une mère trop jeune ou trop vieille a produit.
Vos cours vous offriront peu de mères parfaites ;
Fermez toujours l'oreille aux clameurs indiſcrètes.
Aux devoirs maternels gardez-vous d'employer
Celle qui, jeune encore, ne pourroit s'y ployer.
La jeuneſſe eſt volage, inconſtante & légère ;
Deux ans pour tant de ſoins ſont l'âge néceſſaire :
De la vieilleſſe auſſi n'écoutez pas les vœux :
Son ſein, que l'amour trompe, a perdu tous ſes feux.
Choiſiſſez l'âge mûr : mais rejettez les mères
Dont les pieds ſont armés d'éperons ſanguinaires ;
De l'œuf avant le temps ils percent la cloiſon ;
L'embryon découvert, au fond de ſa priſon,
Et ne pouvant ſouffrir la lumiere ennemie,
Meurt en reſpirant l'air dont il attend la vie.
Quand des ſoins prévoyans ont préparé les nids,
Que la mouſſe & les fleurs amolliſſent leurs lits,
La mère vous attend ; confiez à ſon zèle
Autant d'œufs qu'en embraſſe & ſon ſein & ſon aîle ;
Sur-tout qu'à ſes côtés, pour ſes beſoins ardens,
Elle trouve une eau pure & des mets abondans.
Si vous la négligez, foible & ſans nourriture,
Elle interrompt ſes ſoins pour chercher ſa pâture.
Souvent même oubliant l'amour & ſon devoir,
Elle quitte ſa couche & trompe votre eſpoir.
Durant trois fois ſept jours dans ſon lit captivée,

D'un feu vivifiant animant sa couvée,
Immobile, elle attend que le Poulet formé
Ait rompu la cloison qui le tient enfermé;
Et son heureux instinct donne aux œufs qu'elle embrasse
Une chaleur égale, en variant leur place.
Tandis que vers la vie ils font de lents progrès,
Venez de la Nature admirer les secrets.

Tel que le grain s'attache à la grappe naissante,
L'œuf, ce globe doré que la Nature enfante,
Naît au dos de la Poule & reste suspendu;
Il mûrit, se détache, & dans le sein rendu,
Errant dans ses replis, une substance humide
L'enveloppe & lui donne une cloison solide.
Le germe cependant par le Coq ajouté,
Porte avec lui le don de la fécondité.
A peine il a senti la chaleur qui l'excite,
Un point vivant paroît, le cœur bat & palpite:
D'une veine qui nage & court dans la liqueur
Sort la goutte de sang qui va remplir le cœur.
Bientôt autour de lui deux imparfaites masses,
De la tête & du tronc vont occuper les places.
Chaque partie alors se forme en peu de jours;
Le cerveau s'arrondit, la moelle étend son cours:
Le sang à gros bouillons coule dans les artères:
Sous l'estomac ardent s'enlacent les viscères,
La peau couvre le muscle, & le duvet la peau.
Aux premiers alimens du foible & tendre oiseau
La substance laiteuse est d'abord préparée;
Plus fort, il se remplit de la liqueur dorée.
De l'air, qui fut dans l'œuf toujours renouvelé,
Le mouvement vital est alors redoublé.
Par lui l'œuf pénétré diminue & transpire;
Par lui dans sa prison l'oiseau croît & respire.

C'eſt alors que du bec, ſous ſon aîle avancé,
Il frappe & fend le mur dont il eſt trop preſſé :
Il tourne ſur lui-même, & dans ſa route ſûre,
En cercle autour de l'œuf il étend la fêlure,
En ſoulève la voûte, & paroît à l'inſtant,
Lève la tête, marche, & s'annonce en chantant;
Le bec déjà s'éxerce : inſtruit par la Nature,
Il cherchera bientôt & prendra la pâture.
L'adroit Égyptien; par un ſecret heureux,
Sans la poule oſa ſeule vivifier les œufs.
Il découvrit du feu le degré néceſſaire;
Dirigée avec art, la chaleur devint mère.
Un peuple de poulets, à la fois animé,
Naquit & vit le jour dans les fours de Bermêl
Il n'eut point de rivaux, ſon art fut un myſtère,
Dont ſeul dans l'Univers il fut dépoſitaire.
La France de nos jours vit le même ſuccès.
Du ſage Reaumur couronner les eſſais.
Sur les foyers voûtés où le pain ſe prépare,
Il trouva le ſecret dont l'Égypte eſt avare.
Dans le ſein des tonneaux, entourés de l'engrais
Que le Cultivateur forme pour ſes guérets,
Il plaça tous les œufs deſtinés à la vie,
Et la douce chaleur, qui ſans ceſſe nourrie,
Sut maintenir un air égal & tempéré,
De la chaleur du nid conſerva le degré.
C'eſt ainſi qu'il obtint de nombreuſes couvées,
Ecloſes ſans la mère, & ſans elle élevées.
Pour leur donner le jour tout conſpire à vos vœux;
Mais pour les élever vous ſerez moins heureux.
Quand l'art a vos oiſeaux a donné la naiſſance,
A des mères du moins confiez leur enfance.
L'air, le froid, la chaleur ſouvent trompent vos ſoins.

La mère mieux que vous veille sur leurs besoins.
Qu'une cloison d'osier renferme sous sa grille,
Durant le cours d'un mois, la Poule & sa famille.
Libre après tant de gêne, elle sort & conduit
Dans les champs d'alentour le troupeau qui la suit.
Légers, vifs, empressés, ils courent après elle,
L'entourent à grands cris, s'échauffent sous son aîle.
Ils forment tour à tour des combats & des jeux:
La mère les appelle, & se joue avec eux:
Elle cherche, elle fouille, & sa tendresse extrême,
Leur partage la proie, & s'oublie elle-même.
Jadis insatiable, elle est sobre aujourd'hui.
De ses foibles enfans elle devient l'appui:
Cette mère autrefois fugitive & timide,
Affronte les dangers & se montre intrépide.
Voit-elle au haut des Cieux un effroyable oiseau
Prêt à fondre sur elle & sur son cher troupeau?
Elle le suit des yeux, jette un cri lamentable,
Et présente aux Poussins une aîle secourable.
Sous cet abri cachés, ils disparoissent tous.
Elle s'expose seule, & pleine de courroux,
Inquiète à la fois, terrible, furieuse,
Elle fait retentir sa voix audacieuse.
Sur sa tête l'oiseau tourne, monte, descend;
Et fuit enfin trompé par ce cri menaçant.
Elle se livre alors à des chants d'allégresse.
La troupe reparoît, l'entoure & la caresse.
Vous qui donnez des loix au milieu de nos cours,
Prévenez leurs besoins, donnez-leur vos secours.
Voyez ce triste oiseau languir sans nourriture.
Sa langue est épaissie; une peau blanche & dure
L'enveloppe, s'étend, assiége le palais;
Le temps est cher, craignez de funestes délais;

Et que, par la racine à la langue attachée,
La peau soit à l'instant par vos doigts arrachée.
La mère, quand ses soins deviennent superflus,
Quitte ses nourrissons & ne les connoît plus :
Souvent avant ce temps elle les abandonne ;
La troupe d'orphelins crie & vous environne.
Cet oiseau qui naquit pour être son époux,
Dont le sexe détruit a péri par vos coups,
Ne refusera pas de leur servir de mère ;
Mais avant de remplir ce nouveau ministère,
Que durant quelques jours avec eux renfermé ;
A leur prêter ses soins il soit accoutumé.
Vous le verrez bientôt élever & conduire
Tous ceux que votre choix range sous son empire.
De la Poule il emprunte & le cœur & les droits,
Et pour mieux l'imiter, effemine sa voix.
Enfin quand il est temps le gouverneur fidèle
Donne à la Nation sa famille nouvelle.
Les uns pour votre table à l'écart élevés,
Dans leurs loges captifs, de leur sexe privés,
Et dont l'avide faim sans mesure est servie,
Acquièrent l'embonpoint qui leur coûte la vie.
Les autres moins soignés, mais plus en liberté,
Vivent parmi le peuple avec égalité.
A vous combler de dons leur troupe réunie
Consacre tous les jours de sa trop courte vie.
Il est d'autres oiseaux dont la diversité
Au nombre, à la parure, unit l'utilité.
Multipliez sur-tout cette nouvelle race
Que de l'Inde ont porté les Compagnons d'Ignace.
Son naturel est fier, son air est dédaigneux :
La Poule de son Coq souffre à peine les feux.
Tendre & superbe amant, vainement auprès d'elle

Il étale sa queue & fait traîner son aîle,
Hérisse son plumage, enfle, grossit son corps;
Et par des glouſſemens exprime ses transports.
Vainement il s'admire, & du haut de sa tête
Au-dessous de son bec fait descendre sa crête.
La Poule indifférente à tant d'empressement
Passe, & ne daigne pas remarquer son amant.
Cet oiseau, délicat dans sa débile enfance,
Exige de vos soins toute la vigilance.
Le bec toujours ouvert, importun par son cri,
Il périra de faim, s'il n'est par vous nourri;
L'or que renferme l'œuf; la renaissante ortie,
Sont dans ces premiers temps le soutien de sa vie:
Mais par l'âge affermi, de vos oiseaux nombreux
Il devient le plus grand & le plus vigoureux.
Je vois se balancer dans leur démarche lente
L'Oie à l'œil vigilant, & la Canne bruyante;
Ces utiles oiseaux sont chers à vos besoins,
Mais l'espèce languit & trompera vos soins,
Si quelque source, un lac, un étang domestique
N'offre une onde agréable à leur troupe aquatique.
C'est là qu'avec ardeur ils vont tous accourir,
Nager, & se jouer, plonger & se nourrir.
Qu'à leurs vœux indiscrets rarement on confie
Les œufs que votre choix veut conduire à la vie.
Leur plume humide ou froide, au fond de sa prison,
Quelquefois perd le germe ou fait périr l'Oison.
Appelez à ce soin la Poule généreuse;
Les œufs recevront d'elle une chaleur heureuse.
Fière, elle conduira sur ses pas triomphans
Ces oiseaux étrangers qu'elle croit ses enfans.
Mais si quelque ruisseau se présente à leur vue;
D'auprès d'elle déjà la troupe est disparue.

La

La mère, ſur les bords qu'elle ne peut quitter,
S'avance, ſemble prête à ſe précipiter ;
Elle va, court gémit, les rappelle éplorée,
Et s'en retourne enfin ſeule & déſeſpérée.
Servez leur faim preſſante ; alimens délicats.
Ils feront promptement l'honneur de vos repas.
L'oiſeau, qui par ſes cris ſauva le Capitole,
Veille auprès de vos toîts ; jamais il ne s'envole.
Il donne, en vous livrant ſes aîles & ſon ſein,
Le duvet à vos lits, la plume à votre main.
Belle de ſes attraits, la Poule de Lybie
Pare mieux vos foyers que ce Peuple amphibie.
Délicate, elle craint la rigueur des frimats ;
Frugale, le grain ſeul ſuffit à ſes repas.
L'Art ne peut imiter l'ordre ni la parure
Des modeſtes couleurs dont l'orne la Nature.
A les conſidérer vos regards occupés,
De leurs traits réguliers ſont toujours plus frappés.
Vous feriez enrichi d'un plus rare plumage,
Si le Cygne argenté vous portoit ſon hommage.
Mais ſous vos humbles toîts jamais ne feront vus
Les Hôtes du Cayſtre & des prés d'Aſius.
Dans les jardins des Rois, d'une onde vive & claire,
Il aime le ſéjour : là, d'une aîle légère,
Il ſe joue, il voltige, ou trouve le repos
Sous l'abri que vos ſoins ont conſtruit dans les flots.
Lorſqu'il prévoit ſa mort n'eſpérez pas d'entendre
Sur la foi de l'erreur ce chant moelleux & tendre
Dont elle a tant vanté les ſons mélodieux ;
Ce rare & doux oiſeau n'a qu'un chant odieux :
Mais de ces mouvemens la grâce la nobleſſe,
L'éclat de ſa blancheur, ſurpreud, charme, intéreſſe ;
Et la Grèce feignit qu'en Cygne transformé,

Le souverain des Dieux de Léda fut aimé.
L'oiseau brillant du Phase, au naturel sauvage,
Quelque temps sous vos yeux peut souffrir l'esclavage.
Jeune encore il pourra se plier à vos loix.
Mais bientôt attristé dans des murs trop étroits,
D'une aîle fugitive il traverse les plaines,
Et va chercher les bois, les prés & les fontaines.
Le Paon plus familier, plus constant dans son choix,
Ne quitte point vos murs, vos arbres & vos toîts.
Loin de lui sa compagne, en des lieux qu'il ignore,
Aime à cacher les œufs qu'elle veut faire éclore.
En vain, s'il la retrouve, il lui peint ses regrets,
La caresse de l'aîle, étale ses attraits.
Présente, il la respecte, & dès qu'elle est absente;
Dans ses fils ennemis il punit son amante :
Hors ce temps qui l'éloigne & cause sa froideur,
Elle brûle pour lui de la plus vive ardeur
S'il meurt, son cœur sensible est rempli d'amertume;
La douleur le flétrit, & l'amour la consume.
Au milieu des oiseaux dont il est entouré,
Le Paon semble être seul, & seul est admiré.
Il déploie à la troupe à sa suite attirée,
Son cou que peint l'azur, & sa tête dorée.
De sa queue orgueilleuse il étale les yeux
Brillans comme les fleurs & les astres des Cieux;
Et par l'éclat du jour de sa plume embellie
Le spectacle pompeux change & se multiplie.
Le Veneur aime peu ces hôtes familiers.
Il rassemble, il nourrit les oiseaux carnassiers,
Accoutumés au meurtre, assassins de leurs frères,
Qui prêtent à ses vœux leurs serres mercénaires.
Le Faucon, le Gerfaut, au maître qui l'instruit,
Apporte, s'il l'atteint, l'oiseau tremblant qui fuit.

Laissez dans les forêts ces races odieuses
Toujours teintes de sang, toujours audacieuses;
L'Epervier, l'Emouchet, l'Emerillon, l'Autour,
Et l'Aigle impétueux, & le lâche Vautour.
Gardez que sous vos toîts la volière, la cage
Enserre aucun oiseau libre, amoureux, volage.
Ne retenez jamais le Serin, le Pinson,
Le Chantre du Printemps, la Fauvette en prison.
Captifs, ils sont muets; libres dans les bocages,
Ils viendront de leurs chants vous offrir les hommages.
Mes vers ont réuni sous vos rustiques toîts
Des oiseaux différens soumis aux mêmes loix.
La Colombe légère, en ses mœurs différente;
Aime à vivre à son gré; la liberté l'enchante.
Mais la race, à qui l'homme a su de ses auteurs
Par des soins assidus faire oublier les mœurs,
S'asservit sans retour; ses familles esclaves
Ne quittent plus leurs toîts, chérissent leurs entraves.
Quand ils leur sont ouverts, on les voit à l'entour,
Des mets accoutumés attendre le retour;
Et si par vous leur faim cesse d'être servie,
Moins redouter la mort que le soin de leur vie.
Une autre, à la douceur qui se plie à vos loix,
Joint le volage essor des Colombes des bois;
Son choix seul la retient, captive volontaire,
Elle ne se soumet qu'au joug qui fait lui plaire;
Aux regards de l'Aurore elle veut qu'une tour
Domine sur la plaine, & marque son séjour:
Qu'il soit vaste, éclairé, propre, éclatant comme elle.
Sans cesse elle y revient, fugitive & fidelle.
Dans ces murs élevés hâtez-vous d'appeler
Les jeunes Citoyens qui doivent les peupler.
La Colombe argentée en la Neustrie éclose.

Aux pieds couverts de plume, au bec couleur de rose,
Dispute à la Colombe au plumage azuré
La gloire d'embellir l'asile préparé.
Au mêlange brillant de ces races unies;
Des climats étrangers joignez les colonies.
Ces hôtes différens en génie, en couleurs,
Peignent dans leurs enfans leur plumage & leurs mœurs.

Durant un mois entier accoutumés ensemble,
Que de leurs toits fermés la prison les rassemble.
Certains de leur demeure, & fixés par l'amour,
Vous les verrez sortir & rentrer tour à tour.
Portés d'un vol léger sur les rives prochaines,
Des fertiles guérets ils choisissent les graines.
Mais quand le sombre Hiver leur a fermé les champs;
Et quand au premier jour où renaît le Printemps,
De verdure & de fleurs la Nature embellie
N'a qu'un luxe inutile aux oiseaux d'Idalie,
Que des grains abondans soient portés dans leur tour;
Au milieu du matin, & sur la fin du jour.
Avec plus de succès un économe sage,
Parmi tous les oiseaux, aux grains qu'il leur partage;
Invite la Colombe; ils n'en sont point jaloux;
L'heure, un signal, un cri, les rassemblera tous.

Plus vous ajouterez vos dons à vos conquêtes,
Plus dans ses murs peuplés vous compterez de têtes.
La Colombe vous doit cette fécondité.
Celle qui dans les champs voltige en liberté,
Et que ne nourrit point une main assidue,
Sa ponte est dans l'Hiver toujours interrompue;
Si, captive, engraissée; elle vit sous vos loix,
Deux jumeaux de son nid s'en volent tous les mois.
Ardente à l'y fixer, quand le temps l'y rappelle,
Son époux la poursuit & l'avertit de l'aîle.

Compagnons de ses soins, il échauffe à son tour
Ces gages précieux d'un mutuel amour.
Elle reprend sa place ; il s'envole, il voyage ;
Et rapporte des grains dont il fait le partage.
Cet âge heureux est court : un si doux naturel,
Qui pourroit le penser ? souvent devient cruel.
Les mères à quatre ans jalouses & stériles,
Persécutent leur race, & vous sont inutiles ;
Il est des maîtres durs qui, sans distinction,
Détruisent à la fois toute la nation.
Montrez plus de douceur, allez de chaque espèce
Par des coups mieux réglés retrancher la vieillesse.
Vous verrez quelquefois, malgré tous vos bienfaits,
Des Citoyens ingrats déserter leurs palais.
Les mœurs, l'amour, l'exemple, au lieu de leur naissance
Ne peuvent retenir leur aveugle inconstance.
Ils ont rompu les nœuds de la société,
Ils leur ont préféré les bois, la liberté :
L'un dans un rocher creux, dans un vieux tronc habite ;
L'autre vole sur l'arbre où son instinct l'invite.
La propreté des toîts retient leurs habitans ;
Si vous la négligez ; à l'Automne, au Printemps,
Et plus souvent encor, si d'une fange impure
Vous ne délivrez point ce peuple qui murmure,
Bientôt il abandonne un séjour odieux.
Pour vous ces vils amas deviennent précieux.
De leur engrais vainqueur l'utile nourriture
Au jardin rend ses fruits, au pré rend sa verdure ;
L'épi naît plus fécond, le vin plus généreux ;
Mais versé sans mesure, il devient dangereux ;
Aliment trop ardent, s'il ne porte la vie,
Son feu brûle le champ, la vigne, la prairie.
Dans ces chastes oiseaux le Ciel offre à nos cœurs

L'image des vertus, le modèle des mœurs.
Seuls ils se sont formés, simples & sociables,
Des Pénates communs, & des loix immuables.
Ils vivent sans tyrans : jamais les noirs forfaits
N'ont souillé de leur cœur l'innocence & la paix;
Et dans leur République un esprit unanime
Conduit les Citoyens, les fixe & les anime.
Tous ensemble au travail, tous ensemble au repos,
Quand les rayons du jour naissent du sein des flots,
Tels qu'un nuage épais, ils ombragent la plaine;
L'étoile de Vénus dans leurs murs les ramène.
Ils font un doux murmure, ils volent sur la tour.
Mais dès qu'ils sont rentrés, avant la fin du jour,
Le silence est gardé, chacun reste immobile,
Et leur corps fatigué goûte un sommeil tranquille.
J'aime à voir des époux les innocens desirs,
Les doux gémissemens & les tendres plaisirs.
Leurs becs entrelacés se flattent & se pressent,
Ils murmurent ensemble, & long-temps se caressent;
L'hymen qui les unit, serre à jamais leurs nœuds,
Leur couche est toujours chaste & leurs cœurs amoureux.
La tendre Tourterelle & l'errante Palombe
Gardent au fond des bois les mœurs de la Colombe.
L'Homme pour son usage éprouva tour à tour
Son vol obéissant que suit un prompt retour;
L'Art sut l'accoutumer à porter sous son aîle
D'un séjour dans un autre un message fidèle.
Souvent elle servit les volages amours;
Dans des murs assiégés annonça le secours;
A la tendre amitié qui gémit de l'absence,
Souvent elle rendit le calme & l'espérance:
Alexandrette, Alep, Lesbos, savent encor
L'instruire, la former, & régler son essor.

Au lever du Soleil part l'agile courrière,
Et son retour prévient la fin de la lumière.
Le mensonge & l'erreur l'appelant sous leurs loix,
Osèrent lui donner de coupables emplois,
Et la simplicité conduite par le vice,
Apprit à le servir sans en être complice.
La Fable crut jadis que fidèle à l'amour;
A Paphos, à Cythère elle suivoit sa cour;
Et dans l'Olympe, aux Dieux consacré par la Grèce,
Du plus pure des oiseaux Vénus fut la Déesse.
De la Mecque souvent le Prophète menteur
Fit de sa messagère un usage imposteur.
On crut qu'à son oreille, interprète sincère;
Elle venoit des Cieux révéler le mystere.

Heureux qui satisfait de doux amusemens,
De tranquilles plaisirs, de spectacles charmans,
Occupé des oiseaux dont ses cours sont parées,
Contemple leurs bienfaits & leurs couleurs dorées!
Tel que de ses jardins l'assidu spectateur
Trouve toujours nouveau leur émail enchanteur;
Et parcourt chaque jour les couleurs variées
Des différentes fleurs par ses soins mariées:
Tel, & plus fortuné, vous verrez des oiseaux
Les plumages brillans, les vêtemens nouveaux.
Les couleurs des jardins s'altérent, se flétrissent.
Les couleurs des oiseaux s'augmentent, s'embellissent.
Vous chercheriez en vain chez les hôtes des airs
Qui peuplent les forêts, les fleuves & les mers,
Cet azur, cet argent, cet or, cette parure,
Qu'aux hôtes de vos cours prodigue la Nature.
Séparez chaque espece, & que sa pureté
Réponde à vos plaisirs de leur variété.
Si, sans ordre & sans choix, les familles s'unissent,

Chacune dégénère, & les races périssent.
C'est à vous d'y veiller ; c'est à vous de choisir
Les genres dont l'amour approuve le désir.
Sensible à la beauté de l'oiseau de Colchide,
La Poule aime l'ardeur qui vers elle le guide.
La Canne en même-temps écoutera les vœux
Du Canard qu'elle anime, & du Coq amoureux.
Quel succès pour vos soins, si de tels assemblages
Vous montroient un mystère ignoré de nos Sages!
Lequel des deux époux contient de l'animal,
Dans son sein créateur le principe vital ;
Ou si tous deux unis, de l'enfant qui doit naître,
Par un concours heureux forment le nouvel être.
Les systêmes divers sur tant d'obscurité
N'ont pu répandre encor qu'une foible clarté.
Par un ordre constant, l'oiseau, dès sa naissance,
Des auteurs de ses jours a pris la ressemblance ;
Il en a les couleurs, le plumage, les airs.
Celui qui doit la vie à des genres divers
Réunit un mélange où les traits dégénèrent,
Les rappellent tous deux, & de tous deux différent.
Tel s'offre à nous ce monstre utile à nos besoins,
Que l'Ane & la Jument produisent par nos soins.
Chaque espece dans lui s'altère & se rassemble.
Il n'est ni l'un ni l'autre, à tous deux il ressemble.
Parmi les animaux qui peuplent l'Univers,
Pour se perpétuer que de moyens divers!
Le Coursier, le Taureau dédaignant les caresses,
S'empressent de s'unir à leurs fières maîtresses:
Par des gémissemens, des baisers, des soupirs,
La touterelle étend le cours de ses plaisirs;
Le Poisson sans s'unir, suit, anime & féconde
Les œufs que sa compagne a déposés dans l'onde;

L'Abeille met au jour, cachée en son palais,
Des mâles, une Reine, un peuple de mulets,
Qui nés pour le travail s'en imposent la peine;
D'autres, lâches amans, rampent devant leur Reine.
Ce cruel ennemi de l'arbre & de son fruit,
Le Puceron tout seul s'aime & se reproduit.
Le Polype vainqueur du fer qui le répare,
Survit à tous vos coups, s'anime, se sépare;
Il partage sa vie entre chaque lambeau,
Chaque partie enfante un Polype nouveau.
Telle ne parut point dans ses eaux croupissantes
L'Hydre que réparoient cent têtes renaissantes:
Le monstre de la Fable est moins prodigieux
Qu'un ver qui sous les eaux se dérobe à nos yeux.
Egale, variée, à soi-même contraire,
La Nature pour nous est par-tout un mystère.
En vain je la surprends; le rayon qui me luit,
Cède au rayon plus vif dont l'éclat le détruit.
En vain je veux lier des chaînes d'un systême,
Un Protée à l'instant différent de lui-même;
Je m'arrête ébloui d'une fausse clarté,
Et tout rentre aussi-tôt dans son obscurité.
Tel l'éclair dans la nuit, échappé du nuage,
S'élance & des objets nous découvre l'image,
Vole, brille, s'efface en sillonnant les airs.
Une plus sombre nuit nous cache l'Univers.
C'EST AINSI qu'avec l'Art corrigeant la Nature,
De la Terre aux Mortels j'enseignois la culture;
Tandis que le meilleur & le plus grand des Rois,
LOUIS, la remplissoit du bruit de ses exploits;
Tandis que l'Italie & la Fandre alarmées
Voyoient de toutes parts triompher ses armées
Que de ses Alliés, de son Peuple adoré,

Craint de ses ennemis, & du monde admiré,
Partageant à son gré les fruits de sa victoire.
Il ne vouloit pour lui que l'amour & la gloire.

Pour moi, durant les jours, où, maître de mon choix,
J'ai pu quitter les lys, la balance & les loix,
Loin du triste Plaideur, & du bruit de la Ville,
Dans les champs paternels je cherchois un asile.
Ni l'altière grandeur, ni les bruyans plaisirs
Ne venoient y troubler mon cœur & mes loisirs.
J'habitois avec moi; libre d'inquiétude,
Je consacrois ma vie aux douceurs de l'étude;
Enchanté des troupeaux, des arbres, des guérets,
Au bord d'une onde pure, à l'ombre des forêts,
Dans la tranquillité d'une obscure retraite,
Je voulus à la fois être Sage & Poëte.

FIN du sixième & dernier Chant.



OBSERVATIONS
SUR LE
SIXIEME CHANT.

PAGE 230. { *Vous rassemblez les œufs éparts à l'aventure.*
Les uns gardés par nous, sous différens apprêts,

Nous nous sommes corrigés, ainsi que les Romains, d'abandonner les œufs aux pauvres habitans de la campagne. Nous les gardons pour nos usages : on les sert sur les tables les plus délicates & les plus somptueuses. De tous les mets, c'est celui dont les apprêts & les services sont le plus nombreux. Nous pouvons dire, comme Ofellus dans Horace :

.... *Necdum omnis abacta*
Pauperies epulis Regum : nam vilibus ovis,
Nigrisque est oleis hodie locus.... Hor. Sat. lib. II. Sat. 2.

Ibid... *Des Gelines qu'en foule a produit l'Univers,*

On connoît un grand nombre de différentes espèces de poules. Celle de Caux qui est fort féconde, du Mirebalais & de Bruges, les poules à jambes courtes, les poules frisées; celles qui sont sans queue, & même sans croupion; les poules négresses qui viennent de Guinée & du Sénégal, qui ont la crête noire, la chair blanche & les os noirs; les poules des Indes orientales & d'Afrique, & sur-tout celles de la Chine, sur qui le bleu, le rouge & l'or son admirablement distribués; les grosses poules qu'on croit originaires des Indes, qui ont cinq doigts, quoiqu'aucune autre espèce d'oiseaux n'en ait plus de quatre; celles que distingue la grosseur de leur huppe; celles dont les jambes sont si courtes que leur ventre touche presque à terre;

celles que fait remarquer leur extrême petitesse ; celles qui sont armées d'éperons, & beaucoup d'autres.

Page 231. *Des Grecs & des Romains autrefois révéré ;*

Les anciens peuples avoient une grande vénération pour le coq. Les Romains l'avoient portée plus loin que les autres Nations. Les Grecs avoient fait de cet oiseau l'attribut de Minerve, de Mercure & de la vigilance. On l'immoloit aux Lares & à Priape. Socrate en fit un sacrifice à Esculape. On a cru long-temps que le lion avoit peur du coq. Les Pères Vaniere & du Cerceau n'ont pas craint encore de nos jours de renouveler cette fable. Jacques. Ier, roi d'Angleterre en fit l'expérience, le lion dévora le coq. *Dictionnaire de Trévoux au mot* LION

P. 232. *Quinze épouses d'un Coq doivent borner les vœux.*

Un coq peut suffire à douze ou quinze poules.

Page 233. *J'en excepte le temps où la mue annuelle*

Les oiseaux muent tous les ans. Leurs plumes tombent ; il en naît de nouvelles. C'est pour eux un temps critique. Les poules ne pondent point durant la mue. L'habit nouveau est ordinairement conforme à l'ancien ; mais cette règle n'est pas sans exception. M. de Reaumur a observé des coqs & des poules & dont les plumes après la mue étoient différentes au point de les rendre méconnoissables.

Ibid. *Le Passereau de l'Inde aux aîles azurées,*

Ce moineau qui vient de Bengale, s'appelle *Bengalis.* Son plumage souvent change de couleur après la mue. Celui qui étoit rouge devient bleu, & celui qui étoit bleu devient rouge. Le même est ensuite jaune ou gris. Ce fait est attesté par M. de Reaumur.

Ibid... { *L'adroit Américain dans ses changeans attraits,*
Embellit la Nature & surprend ses secrets.

M. de la Condamine, dans sa curieuse relation de la

rivière des Amazones, rapporte que les Indiens de la Guiane font venir aux aîles des perroquets des plumes jaunes & rouges qu'ils n'avoient point. On les appelle *tapirés*. Ils arrachent les plumes aux endroits où ils savent qu'au lieu de plumes vertes ils peuvent en faire venir des rouges ou des jaunes, & ils frottent les chairs avec du sang de grenouille. Ils tiennent cette opération fort secrette, parce que les perroquets tapirés sont moins estimés & moins vendus que ceux qui ne le sont pas.

Page 234. *La mue à vos desirs rend vains tous les secours.*

La mue des poules se fait ordinairement aux mois d'Octobre, Novembre & Décembre. On croit communément que le froid arrête la ponte ; on les y excite fort inutilement par des alimens chauds. C'est la mue, & non le froid, qui empêche la ponte ; ce qui est bien prouvé, puisqu'il y a des poules qui font des œufs dans les mois de Janvier & de Février. M. de Reaumur conseille d'avancer la mue de la Nature, en dépouillant les poules de leurs plumes dans le printemps, ou au commencement de l'été. On auroit par ce moyen des œufs toute l'année.

Page 235. *L'œuf doit être éprouvé, sa grosseur & son poids ;*

Les œufs les plus longs passent pour les meilleurs & les plus délicats. Horace fait dire à Catius par le docte gourmand qu'il ne nomme pas :

Longa quibus facies ovis erit, illa memento ;
Ut succi melioris, & ut magis alba rotundis
Ponere ; namque marem cohibent callosa vitellum.

Hor. Satyr. lib. II. sat. 4.

Ibid. { *Ces tristes avortons sont l'inutile fruit.*
Qu'une mère trop jeune ou trop vieille a produit.

Quelques Auteurs ont attribué ces œufs au coq devenu mère. Ils disent même en avoir vu. Qui peut se persuader qu'il naisse de ces œufs un scorpion, un aspic ou un basilic ? Ce sont des fables très-avérées.

Page 235. *Autant d'œufs qu'en embrasse & son sein & son aî.*

On met ordinairement quinze œufs sous une poule.

P. 236. { *Et son heureux instinct donne aux œufs qu'elle embrasse*
Une chaleur égale en variant leur place. }

L'égalité de chaleur est nécessaire aux œufs. On a remarqué que la poule, pour la distribuer à tous également, en change souvent l'arrangement avec son bec; qu'elle pousse vers la circonférence du nid ceux qui étoient au centre, & qu'elle ramène vers le centre ceux de la circonférence.

Ibid ... *Un point vivant paroît, le cœur bat & palpite :*

Expérience de Harvey, qui appelle ce premier principe de l'animal, *Punctum saliens.*

Ibid ... *La peau couvre le muscle, & le duvet la peau.*

Les plumes qui couvrent le poulet au sortir de l'œuf, ne sont qu'un fin duvet.

Ibid ... *La substance laiteuse est d'abord préparée ;*

Le Père Vanière a cru mal-à-propos que le poulet dans l'œuf ne boit, jusqu'à ce qu'il en sorte, que le jaune.

Nam croceum molli pullus bibit ore vitellum :
Hinc alitur, rupto donec se carcere solvat.
Van. Præd. rust. lib. XIII.

Le blanc est sa première nourriture ; mais le jaune, dont il n'a consommé qu'une partie, lui fournit une provision d'alimens qui le dispense d'en prendre pendant vingt-quatre heures, & qui entre dans le corps par le nombril. Cette observation est de M. de Reaumur.

Ibid ... *De l'air, qui fut dans l'œuf toujours renouvellé ;*

Il se fait toujours dans l'œuf un vuide au gros bout, qui

croît journellement, à mesure que la transpiration de l'œuf augmente & que le poulet se forme. M. de Reaumur dit qu'il a perdu un grand nombre de poulets par le défaut de cette transpiration. Il estime la déperdition de la substance de l'œuf à un cinquième de son premier poids.

Page 257... *C'est alors que du bec, sous son aîle avancé,*

Voyez le Mémoire de M. de Reaumur sur la naissance des poulets. C'est le sixième du second volume.

Ibid... *Il cherchera bientôt & prendra la pâture.*

Le poulet ne mange ordinairement que vingt-quatre heures & souvent deux jours après sa sortie de l'œuf. Cette observation est de M. de Reaumur. Nouvelle erreur du P. Vanière, qui prétend que le poulet mange en sortant de la coque:

> .... *fractoque emergit letus ab ovo* ....
> *Pipilat* ....
> .... *alimentaque gustat*
> *Mollia, vel matris rostro confracta molari.* Præd. Rust. l. XII

Ibid... *Naquit & vit le jour dans les fours de Bermé.*

Ce secret trouvé par les Egyptiens est encore renfermé dans ce pays célèbre, parmi les habitans du village & du canton de Bermé; il a été tenté en Toscane avec quelque succès.

Ibid... *Sur les foyers voûtés où le pain se prépare,*

M. de Reaumur a éprouvé que les moyens pratiqués par les Egyptiens peuvent être employés en France, & que le dessus des fours des Boulangers est fort propre à faire réussir cette expérience.

Ibid... *Dans le sein des tonneaux, entourés de l'engrais.*

Ce célèbre Observateur paroît être le premier qui ait mis en usage, pour faire éclore les poulets, les fours à fumier, dont les Anciens avoient parlé. On peut voir dans

ses Mémoires avec quelle sincérité il rapporte ses succès & ses disgraces. Il semble que ceux qui l'ont voulu imiter, se sont rebutés de cette méthode.

Page 237 ... *Mais pour les élever vous serez moins heureux.*

On a parfaitement réussi à faire éclore les poulets dans les fours à fumier, mais leur éducation n'a pas été aussi heureuse. On en a vu périr le plus grand nombre dans ce temps. Seroit-il impossible d'avoir assez de coqs, & surtout de chapons, pour les charger de l'éducation des poulets éclos dans les fours ? Ce moyen connu depuis longtemps a toujours réussi à ceux qui l'ont mis en usage.

Page 238 ... *Le temps est cher, craignez de funestes délais ;*

La pepie devient pour les poules & les poulets, le plus dangereux de tous les maux, si l'on n'y remédie promptement.

Page 239 ... *Souvent avant ce temps elle les abandonne ;*

Les poules, après avoir donné des marques de la meilleure volonté, abandonnent quelquefois leurs poussins avant la fin de leur éducation. Il y a aussi de mauvaises mères qui ne peuvent se plier aux soins qu'elle exige. Les chapons & même les coqs, comme je l'ai déjà observé, prennent leur place ; ils reçoivent tous les poulets qu'on leur donne, & semblent plus fiers à mesure que le nombre en est plus grand. On trouve dans la magie naturelle de Porta, & dans l'art d'élever les poulets par M. de Reaumur, *tome II*, *Mém 1*, les moyens pour les y préparer. Les uns plument le ventre du chapon, & le frottent avec des orties. Le duvet des poulets qu'on leur donne, adoucit & guérit la blessure. D'autres, après cette opération, enivrent le chapon qui à son reveil adopte les poulets comme s'ils étoient ses enfans. M. de Reaumur assure qu'il a toujours vu réussir ce moyen.

Ibid. ... *Que de l'Inde ont porté les Compagnons d'Ignace.*

Nous devons aux Jésuites les coqs d'Inde qu'ils ont apportés les premiers des Indes orientales. On remarque dans le mâle une singularité qu'il ne partage avec aucun autre oiseau. C'est cette

cette espèce de peau ou de morceau de chair rougeâtre ou violette, qui, dans son état ordinaire, n'est qu'une crête, mais qui, lorsqu'il fait la roue, part du haut de sa tête, s'alonge & pend au-dessous de son bec.

Page 240... *Qu'à leurs vœux indiscrets rarement on confie*

Cette règle doit s'entendre des oies & des canards qu'on laisse aller à l'eau.

Page 241... *L'oiseau, qui par ses cris sauva le Capitole;*

On sait que les oies sacrées qu'on gardoit au Capitole, éveillèrent la garde Romaine, & empêcherent qu'il ne fût surpris cette nuit par les Gaulois. On emploie le duvet du ventre des oies pour les lits de plume, & leurs aîles fournissent les plumes dont on se sert pour écrire.

Ibid... *Belle de ses attraits, la Poule de Lybie;*

Les pintades, ainsi nommées à cause de la régularité de leurs couleurs qui paroissent une véritable peinture, ont été apportées d'Afrique. Elles étoient appelées par les Anciens, *Avis Africa* ou *Afra*, *Lybica*, *Numidica*, *Meleagrides*, parce que suivant la Fable, les sœurs de Méléagre furent métamorphosées en pintades.

Page 242... *L'oiseau brillant du Phase, au naturel sauvage;*

C'étoit une tradition chez les Anciens que le faisan avoit été apporté des bords du Phase dans la Grèce par les Argonautes. Ils l'appeloient *Volucris Phasiana Colchorum*, & c'est le nom qu'il a conservé.

Ibid... *Le Veneur aime peu ces hôtes familiers.*

Je n'ai pas cru devoir omettre la Fauconnerie, où l'on éleve des oiseaux de proie pour la chasse au vol. Le gerfaut est un oiseau de rapine commun dans l'île de Malte. Le Grand-Maître en fait élever dont il fait présent au Roi. Les autres oiseaux sont trop connus pour en parler.

J'ai cru devoir marquer combien la captivité nuit aux oiseaux.

dont les ramages & les concerts nous réjouissent au printemps. Quelques-uns cependant chantent en cage, mais moins bien.

Page 234. *Les jeunes Citoyens qui doivent les peupler.*

Les pigeons les plus utiles sont, 1°. les *Pattus*, ainsi nommés parce que leurs pattes sont couvertes de plumes, ce qui rend leur vol difficile. Ils ne s'écartent jamais ; on peut même les enfermer. On les mêle avec les fuyards pour empécher ceux-ci de trop s'écarter. Les plus estimés sont ceux qu'on appelle *Cauchois*, parce qu'ils viennent du pays de Caux. 2°. Les *Fuyards*. Ils aiment la liberté ; si on les renfermoit, on n'en tireroit aucun profit. Les ramiers, les tourterelles, les palombes habitent dans les bois. Chaque espèce y vit en compagnie. On compte un grand nombre de pigeons formés par le mélange des espèces, & distingués par leurs grosseur & par leurs plumages.

Page 246. *L'Art sût l'accoutumer à porter sous son aîle*

C'est un usage établi dans le Levant, qui remonte aux siècles les plus reculés, & qui subsiste encore aujourd'hui, d'élever les pigeons pour porter les lettres qu'on leur attache au cou, aux pieds, ou sous les aîles. On assure que le Consul d'Alexandrette, dès qu'il arrive un vaisseau, en donne avis par un pigeon à celui d'Alep. On connoît la charmante Ode d'Anacréon à la colombe qui portoit ses lettres, & qui lui en rapportoit la réponse. L'Histoire fait mention de plusieurs siéges où les pigeons ont porté des avis aux assiégés ou aux armées qui venoient à leur secours. Les plus célèbres sont ceux de Modène, défendue par Décimus Brutus ; de Jérusalem, assiégée par Godefroi de Bouillon ; & de Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acre, qu'assiégeoient les François & les Vénitiens.

Page 248. { *Les systêmes divers sur tant d'obscurité*
N'ont pu répandre encor qu'une foible clarté. }

On convient assez généralement que les systêmes des Philosophes anciens & modernes contiennent des difficultés insurmontables. La génération des pucerons & des polypes, où toute analogie est violée, oblige d'avouer qu'il

paroît impossible de supposer dans la Nature un principe uniforme qui puisse expliquer tant de variétés. C'est ce que j'ai tâché de faire entendre. Il vient de paroître une traduction de la Physiologie de M. Haller, qui contient l'exposition des phénomènes relatifs à la génération, dont l'objet n'est qu'un résultat de ce qui s'est écrit jusqu'à présent sur cette importante matière.

Page 249. *Le Polype vainqueur du fer qui le sépare ;*

Rien n'est plus curieux, plus singulier, & ne paroît plus contraire aux loix ordinaires de la Nature que la génération & la reproduction des Polypes. On peut voir sur ce sujet l'excellent Ouvrage de M. Trembley, à qui nous devons cette importante découverte.

FIN des Observations du sixième & dernier Chant.


BIBLIOT. ACADEM. LAUSAN
LIBERTÉ
ET
PATRIE



